

Université de Nantes

Unité de Formation et de Recherche—«Médecine et Techniques Médicales »

Année Universitaire 2006/2007

Mémoire pour l'obtention du Diplôme de Capacité d'Orthophoniste

Présenté par **Anaëlle LE RAT**

Née le 12/05/1983

**QUE DEVIENNENT LES DESIRS DE DIRE ET DE COMMUNIQUER
CHEZ LES PERSONNES BEGUES ?**

Président du Jury :

Monsieur Bouric Jean-Marc, Orthophoniste et Professeur à l'Université de Nantes.

Directrice de mémoire :

Madame Bernard Marie, Orthophoniste et Professeur à l'Université de Nantes.

Membre du Jury :

Madame Beaurin Monique, Orthophoniste.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION.....	p 11
PARTIE 1 : ELEMENTS THEORIQUES.....	p 12
I) <u>QU'EST-CE QUE LE BEGAIEMENT ?</u>	p 12
1) DEFINITIONS.....	p 12
2) APPARITION.....	p 14
3) PREVALENCE.....	p 14
4) FREQUENCE.....	p 14
5) INCIDENCE.....	p 15
6) DUREE.....	p 15
7) « GUERISON ».....	p 15
II) <u>DIAGNOSTIC DIFFERENTIEL</u>	p 16
1) LE BREDUILLEMENT.....	p 16
2) LA TACHYLALIE.....	p 16
3) LES BEGAYAGES.....	p 16
4) LA PARAPHONETIQUE.....	p 16
5) LES DYSFLUENCES AU COURS DE L'ACQUISITION DE LA PAROLE...p 16	
6) LES PATHOLOGIES ACQUISES.....	p 17
7) LES TICS.....	p 17
8) LE SYNDROME DE GILLES DE LA TOURETTE.....	p 17
III) <u>LA PAROLE, LA VOIX, LE LANGAGE</u>	p 18
1) DEFINITIONS.....	p 18
2) FONCTIONS.....	p 19
3) LA FLUENCE.....	p 19

IV) LE DESIR, LE DIRE, LE DESIR DE DIRE, LE DESIR DE COMMUNIQUER.....p 21

V) ETIOLOGIES.....p 23

1) SEXE.....p 23

2) HEREDITE.....p 23

3) EXPLICATION SELON LE MODELE CYBERNETIQUE.....p 24

4) NEUROLOGIE.....p 24

5) LA THEORIE NEUROPSYCHOLOGIQUE.....p 24

6) LA THEORIE SEMANTIQUE.....p 24

7) L'INSUFFISANCE LINGUISPECULATIVE.....p 25

8) FACTEURS PSYCHOLOGIQUES.....p 25

9) APPORT DE LA PSYCHANALYSE.....p 26

VI) LES DIFFERENTES THEORIES DE COMMUNICATION.....p 27

1) LE MODELE INFORMATIQUE.....p 28

2) LE MODELE CYBERNETIQUE.....p 28

2.1 Théorie de Wiener.....p 28

2.2 Modèle de Harold Laswell (1948).....p 28

2.3 L'ajustement des différents répertoires.....p 29

3) LA THEORIE DE L'INFORMATION.....p 31

3.1 Le contexte.....p 31

3.2 L'intelligibilité du message.....p 31

3.3 La redondance.....p 31

4) LA THEORIE DES ROLES.....p 32

4.1 Le modèle linguistique.....p 32

4.1.1 Le langage.....p 32

4.1.2 Le schéma de Peirce.....p 32

4.1.3 Communication et interprétants.....p 32

4.1.4 Le schéma de Neisser (1967).....p 33

4.2 La théorie des rôles.....	p 33
4.2.1 Rôle par rapport à autrui.....	p 33
4.2.2 La communication selon les rôles.....	p 33
5) LA THEORIE DE L'ESPRIT.....	p 34
6) LA COMMUNICATION NON VERBALE.....	p 35

VII) LE DESIR DE COMMUNIQUER ET LE DESIR DE DIRE CHEZ LE JEUNE ENFANT.....

1) INTRODUCTION.....	p 36
2) LES DIFFERENTS MODELES.....	p 36
3) L'EMERGENCE DU LANGAGE.....	p 37
3.1 Les stades prélinguistiques.....	p 37
3.2 Les axes paradigmatique et syntagmatique.....	p 38
3.2.1 L'axe paradigmatique.....	p 38
3.2.2 L'axe syntagmatique	
3.3 Le système lexical.....	p 39
3.4 Le système morphosyntaxique.....	p 39
3.5 Les capacités métalinguistiques.....	p 40

4) LES DIMENSIONS PERCEPTIVES, SOCIALES ET COMMUNICATIVES DU LANGAGE.....	p 40
--	-------------

4.1 Les dimensions perceptives et cognitives.....	p 40
4.2 Les dimensions affective et fonctionnelle.....	p 41
5) L'ENFANT, SA MERE ET LE LANGAGE.....	p 42

PARTIE 2 : ANALYSE DE L'INFLUENCE DU BEGAIEMENT SUR LES DESIRS DE DIRE ET DE COMMUNIQUER.....

I) PROBLEMATIQUE ET HYPOTHESES.....

1) PROBLEMATIQUE.....	p 43
2) HYPOTHESES.....	p 43

II) QUESTIONNAIRES POUR MIEUX CERNER LE DESIR DE DIRE.....

.....	p 44
-------	-------------

1) PRESENTATION.....	p 44
2) CHOIX DE LA POPULATION.....	p 45
3) REPONSES APPORTEES AUX QUESTIONNAIRES.....	p 46

3.1 Echantillon 1 : personnes bègues.....	p 46
3.1.1 Qu'évoque le mot « communication » pour les personnes bègues ?.....	p 46
3.1.2 Qu'est-ce que le désir de dire selon les personnes bègues ?.....	p 46
3.1.3 Les raisons de dire des personnes bègues.....	p 46
3.1.4 Les raisons de ne pas dire des personnes bègues.....	p 46
3.1.5 Comment les personnes bègues s'adressent-elles aux autres ?.....	p 47
3.1.6 La définition du bégaiement par les sujets bègues.....	p 47
3.1.7 Les personnes bègues pensent-elles que le bégaiement les empêche de dire le fond de leur pensée ?.....	p 48
3.1.8 Les personnes bègues pensent-elles que leur bégaiement leur permet parfois de ne pas dire le fond de leur pensée ?.....	p 48
3.1.9 Quel serait l'interlocuteur idéal d'après les personnes bègues ? Quelles en seraient les caractéristiques ?.....	p 48
3.1.10 Avec quelles personnes les sujets bègues se sentent-ils les mieux pour parler ?.....	p 49
3.1.11 Le bégaiement constitue t-il une certaine forme de protection par rapport aux autres ou au contraire est-ce quelque chose qui met à nu devant les autres ?.....	p 49
3.1.12 Si la personne ne bégayait pas, elle serait... elle pourrait.....	p 49

3.2 Echantillon 2 : personnes non bègues.....	p 50
3.2.1 Qu'évoque le mot « communication » pour les personnes non bègues ?.....	p 50
3.2.2 Qu'est-ce que le désir de dire pour les personnes non bègues ?.....	p 50
3.2.3 Quelles sont les raisons de dire les choses ou de ne pas les dire ?.....	p 51
3.2.4 Quelles sont la ou les meilleures façons de dire les choses selon les sujets non bègues ?.....	p 51
3.2.5 Comment les personnes non bègues perçoivent-elles le bégaiement ?.....	p 52
3.2.6 Les personnes non bègues pensent-elles que le bégaiement empêche de dire le fond de sa pensée ?.....	p 52
3.2.7 Les personnes non bègues pensent-elles que le bégaiement permet parfois de ne pas dire le fond de sa pensée ?.....	p 53
3.2.8 Comment les personnes non bègues imaginent-elles leur interlocuteur idéal ?.....	p 53
3.2.9 Quelles sont les personnes avec lesquelles les sujets non bègues se sentent-ils les mieux pour parler ?.....	p 53
3.2.10 Quel est le point de vue des personnes non bègues sur le fait que le bégaiement représente une certaine forme de protection par rapport aux autres ou au contraire soit quelque chose qui met à nu devant les autres ?.....	p 53
3.2.11 Quelles conséquences le bégaiement peut-il entraîner ?.....	p 54

4) CRITIQUE DES QUESTIONNAIRES.....	p 54
--	-------------

5) DISCUSSION.....	p 55
---------------------------	-------------

III) LES DIFFERENTES FACONS DE DIRE ET DE RESSENTIR CE QUI EST DIT.....

1) LE DIRE VERBAL.....	p 63
-------------------------------	-------------

1.1 La forme.....	p 63
1.2 Le contenu.....	p 65
2) LE DIRE NON VERBAL.....	p 67
2.1 Ce qui s'entend.....	p 67
2.2 Ce qui ne s'entend pas mais dit quand même.....	p 68
2.3 Ce qui se voit.....	p 68
3) LE SILENCE ET LES PAUSES.....	p 69
3.1 Le silence.....	p 69
3.2 Les pauses.....	p 70
4) L'ECOUTE.....	p 71
4.1 L'enjeu dans l'écoute.....	p 71
4.2 L'influence des croyances du locuteur bègue sur l'écoute de l'interlocuteur...	p 72
4.2.1 Un déficit des organes de la parole.....	p 72
4.2.2 Bégayer serait assimilé à la déficience.....	p 72
4.2.3 La forme de la parole compte plus que tout.....	p 73
4.2.4 Une parole hésitante serait inacceptable.....	p 73
4.2.5 Bien parler est indispensable pour trouver sa place dans le monde.....	p 73
4.2.6 « La parole nécessiterait une vigilance constante ».....	p 73
IV) <u>DIRE, EST-CE FAIRE</u> ?.....	p 74
1) DIRE N'EST PAS FAIRE.....	p 74
2) LE POUVOIR DES MOTS.....	p 74
V) <u>CONCLUSION DE LA PARTIE ANALYSE</u>.....	p 75
PARTIE 3 : REMEDIATION ORTHOPHONIQUE PAR LES GROUPES DE PAROLE.....p 76	
I) <u>LES GROUPES DE PAROLE</u>.....	p 76
1) L'INTERET DES GROUPES.....	p 76
2) L'ORGANISATION DU GROUPE.....	p 76
II) <u>LE TRAVAIL SUR CE QUI SE VOIT</u>.....	p 77
1) LE TRAVAIL SUR LES GESTES.....	p 78
2) LE TRAVAIL SUR LE REGARD.....	p 78
3) LE TRAVAIL SUR LES MIMIQUES.....	p 79

4) LE TRAVAIL SUR LA POSTURE.....	p 79
III) <u>LE TRAVAIL SUR CE QUI S'ENTEND</u>	p 80
1) LA FLUENCE.....	p 80
2) LE TRAVAIL SUR LES PAUSES.....	p 80
2.1 Relever les pauses.....	p 81
2.2 Ressentir les pauses.....	p 81
3) LE TRAVAIL SUR LES SILENCES.....	p 81
IV) <u>LE TRAVAIL SUR L'EMOTION ET SUR L'INTERPRETATION</u>	p 82
1) L'EMOTION.....	p 82
2) L'ANTICIPATION ET L'INTERPRETATION.....	p 83
V) <u>L'ELABORATION DE L'OREV</u>	p 84
1) QU'EST-CE QUE L'OREV ?.....	p 84
2) LES CONDITIONS NECESSAIRES A L'ELABORATION DE L'OREV.....	p 85
2.1 La première condition.....	p 85
2.2 La deuxième condition.....	p 85
2.3 La troisième condition.....	p 85
2.4 La quatrième condition.....	p 86
2.5 La cinquième condition.....	p 86
2.6 La sixième condition.....	p 86
2.7 La septième condition.....	p 86
2.8 La huitième condition.....	p 87
2.9 La neuvième condition.....	p 87
2.10 La dixième condition.....	p 87
VI) <u>L'ACCEPTATION D'UNE PAROLE NON PARFAITE</u>	p 88
1) OPTION « ERADICATION ».....	p 88
2) OPTION « CONTRÔLE ».....	p 89
3) OPTION « PALLIATION ».....	p 89
4) OPTION « GUERISON ».....	p 89
CONCLUSION	p 91

INTRODUCTION

« Parler pour mieux s'entendre et de la difficulté de se dire... ». Cette parole de J. Rey-Lacoste, personne bègue et auteure, amène l'une des problématiques rencontrées dans le bégaiement, mais pas seulement. Effectivement, il n'y a pas que les sujets présentant un bégaiement qui éprouvent une difficulté à se dire. De plus, nous avons tous nos craintes vis-à-vis des réactions de l'autre, et des comportements communicationnels parfois inadaptés à la situation. L'une des différences entre la personne bègue et celle qui ne l'est pas, se situe au niveau de la fluence de la parole. Ce n'est bien évidemment pas la seule. Le bégaiement est un trouble qui agit sur la personnalité de l'individu et dans la plupart des cas, fait souffrance. La communication, le rapport à l'autre et le rapport à soi sont donc perturbés. Pour communiquer, deux compétences sont fondamentales : savoir se dire et savoir écouter. Or, le bégaiement, une fois installé, altère ces deux compétences. La parole est vecteur de ce que nous voulons dire de nous à l'autre. Si nous ne pouvons donner notre parole, comment recevoir celle de l'autre ? La parole de la personne bègue lui devient étrangère et n'est plus synonyme de rencontre avec l'autre, mais d'obstacle, voire d'échec. L'envie d'aller vers l'autre n'est plus la même qu'au premier temps des interactions entre la mère et l'enfant. Le désir de communiquer est-il alors touché ? Et qu'en est-il du désir de dire ?

Une autre question se pose alors. Le sujet bègue bégaille mais dit quand même. Parler ou dire ? C'est une vaste question dont les réponses sont à trouver par chacun. Quand nous parlons, nous ne disons pas forcément. Parler, c'est s'exprimer mais est-ce dire ? Cette question sera traitée par la suite.

Ce mémoire propose d'aborder les désirs de communiquer et de dire chez les personnes bègues, c'est-à-dire qui ont un bégaiement installé. Il ne traite pas de la constitution du bégaiement à partir de la notion de désir de dire. La partie théorique décrit ce qu'est le bégaiement, ses probables origines, et ce avec quoi nous pouvons le confondre ; elle évoque les notions de parole, voix et langage en les distinguant ; elle aborde les différences entre le désir, le désir de dire, celui de communiquer, dire et parler ; elle présente les théories de communication et finit par exposer la construction du langage chez le jeune enfant en incluant les notions de désir de dire et de communiquer.

La partie analyse définit les problématiques et les hypothèses du mémoire et présente des questionnaires élaborés pour mieux cerner le désir de dire et de communiquer, remplis par des personnes bègues et non-bègues. Elle donne les résultats aux questionnaires et leur analyse, puis les rattache aux différentes façons de dire et de ressentir ce qui est dit, en abordant les notions de communication verbale et paraverbale, celles du silence et des pauses, celles de l'écoute. Elle évoque enfin la notion du pouvoir des mots.

La partie remédiation propose de relier ce qui a été décrit et observé dans les deux premières, à la pratique orthophonique. Elle considère l'intérêt des groupes de parole et en indique les composantes. Divers exercices sur ce qui se voit et sur ce qui s'entend chez la personne bègue sont exposés, toujours en lien avec les désirs de dire et de communiquer. Les notions d'émotion, d'anticipation et d'interprétation du locuteur bègue sont abordées, pour

aboutir dans le chapitre suivant à celle de l' objet référentiel de l'échange verbal ou OREV. Cette troisième partie traite en dernier lieu des différentes options de remédiation proposées aux personnes bègues et oriente le propos sur l'acceptation d'une parole non parfaite.

PARTIE I : ELEMENTS THEORIQUES

1) QU'EST-CE QUE LE BEGAIEMENT ?

1) DEFINITIONS

Il existe de nombreuses définitions, plus ou moins précises, concernant le bégaiement. En tapant le mot « bégaiement » sur un moteur de recherche internet, on obtient 12400 références ! C'est dire si le bégaiement cesse d'être tabou et commence à être mieux cerné. Cependant, si le bégaiement est davantage parlé, il est nécessaire de rappeler que toutes les allusions qui y font référence ne sont pas toutes bonnes à retenir. En effet, certaines définitions trouvées sur le net, sont désuètes, fausses ou ne rendent pas compte des connaissances actuelles. Les définitions qui vont suivre ont donc été sélectionnées afin de cerner du mieux possible ce que les professionnels du bégaiement entendent par ce terme.

Hardcastle (1) l'appelle « maladie des transitions » puisque le bégaiement trouble le lien langage-pensée, langage-parole, pensée-expression verbale et les passages des sons entre eux.

Selon le dictionnaire Le Petit Robert (2), le bégaiement est « un trouble de la parole, d'origine psychomoteur, qui se manifeste par la répétition saccadée d'une syllabe et l'arrêt involontaire du débit des mots ». Il est intéressant de constater que le second sens donné par le Petit Robert est celui de « langage mal articulé de l'enfant qui commence à parler ». Or, ce n'est pas réellement vrai puisque ce « langage mal articulé » est plutôt considéré

désormais par les phoniâtres et les orthophonistes comme du bredouillement ou du bégayage.

Le dictionnaire d'orthophonie (3) en donne une définition relativement exhaustive. Il décrit le bégaiement comme « un trouble fonctionnel de l'expression verbale affectant le rythme de la parole en présence d'un interlocuteur. Il s'inscrit donc dans le cadre d'une pathologie de la communication. Les accidents qu'il entraîne dans le déroulement de la parole sont très variables d'un sujet à l'autre [...]. Il n'existe actuellement aucune certitude sur l'étiologie de ce trouble [...]. Une prise en charge orthophonique très précoce est essentielle et doit comporter un accompagnement des parents permettant d'informer et de guider vers une communication axée davantage sur le fond que sur la forme » (3).

(1) Monfrais-Pfauwadel, M-C. (2000). *Un manuel du bégaiement*. Marseille : Solal.

(2) Robert, P. (1978). *Dictionnaire Le Petit Robert 1*. Paris : La Société du Nouveau Littré.

(3) Brin, F., Courrier, C., Lederlé, E., Masy, V. (2004). *Dictionnaire d'orthophonie*. Paris : Orthoédition.

Selon M-C Monfrais-Pfauwadel (1), le bégaiement serait « un trouble moteur de l'écoulement de la parole qui est alors produite avec plus d'effort musculaire ; ce trouble s'aggrave avec la proportionnalité du discours et retentit secondairement sur les comportements de communication du sujet qui en est atteint et, partant, provoque chez lui une souffrance psychologique ; il s'ensuit pour l'interlocuteur une désorganisation gênante de l'intelligibilité du discours. C'est un trouble de la globalité de la communication, qui ne

se limite pas à son aspect le plus apparent de désordre de l'élocution ». Elle définit le bégaiement comme « une maladie infantile de la parole qui perdure à l'âge adulte ». Cette idée selon laquelle le bégaiement est un trouble transitoire est reprise par N. Fabre (2).

Le bégaiement se caractérise, entre autres, par des accidents de parole ou bégayages. Nous disséquons de moins en moins le bégaiement selon les types clonique, tonique ou encore de sidération. Désormais, nous préférons parler des différents types de bégayages afin d'ajuster au mieux notre prise en charge :

- Les répétitions
- Les blocages
- Les prolongations
- La sidération
- Les mots d'appui

Annie Dumont (3) considère qu'il y a bégaiement quand « on relève dans chaque phrase plus de trois répétitions et ruptures de rythme qui rendent la compréhension difficile, associée à un comportement d'effort du locuteur ».

Des comportements d'effort accompagnent souvent le bégaiement, c'est un trouble qui donne à entendre et à voir. A ce titre, on retrouve :

- Les syncinésies : transmission musculaire de l'effort de la zone phonatoire aux autres muscles lors du mouvement.
- La dilatation des ailes du nez : a lieu avant même que le sujet parle. C'est un signe important qui permet de détecter le bégaiement chez le jeune enfant.
- Les coups de glotte : sont l'expression des laryngospasmes.
- La fuite du regard : provoque la perte du canal communicationnel et empêche la communication non-verbale puisque la personne ne peut plus être aidée dans sa compréhension par les mimiques.
- Une gestuelle inappropriée : ce comportement aide souvent le locuteur bègue à enclencher la parole et devient ensuite indispensable.

- Les rires : sont d'origine nerveuse et quand ils sont systématiques signifient une honte de cette parole chaotique.

(1) Monfrais-Pfauwadel, M-C. (2000). *Un manuel du bégaiement*. Marseille : Solal.

(2) Fabre, N. (1986). *Des cailloux plein la bouche*. 52/Fleurus.

(3) Dumont, A., Julien, M. (2004). *Réponses à vos questions sur le bégaiement*. Solar.

- Les conjonctions : permettent au locuteur de poursuivre son discours. Ce sont souvent les mêmes et le locuteur en devient dépendant.

- Les stéréotypies verbales : entravent le discours d'autant plus qu'elles concernent un segment de phrase.

- Les évitements : concernent aussi bien les mots (phobies de certains mots) que les situations. Sont parfois difficiles à mettre en évidence puisqu'ils consistent à remplacer le mot ou le segment de phrase phobogène par un autre et dans certains cas l'individu s'empêche de faire des choses par peur de bégayer.

2) APPARITION

Le bégaiement survient à trois moments clés de la vie que sont la structuration du langage, l'apprentissage de la lecture et à l'entrée dans l'adolescence . Ainsi on le retrouve précocement à 2,5 ans ou 3-4 ans, à 6 ans et à 10-11 ans. Son apparition est progressive ou brutale sans que nous sachions pourquoi.

Lena Rustin (1), psychologue anglaise, montre en 1992 que 68% des bégaiements de l'enfance surviennent entre 3 et 7 ans. Starkweather (2) dit qu'un bégaiement survenu vers quatre ans aura 80% de chances de rémission spontanée tandis qu'un bégaiement après six ans n'en aura que 50.

3) PREVALENCE

Etant définie comme le nombre de cas d'une pathologie ou trouble dans une population donnée, celle du bégaiement est de 4,5% (2).

4) FREQUENCE

C'est le nombre de personnes pouvant être touchées par la maladie. Pour le bégaiement elle est de 1% pour l'ensemble du monde.

1) Dumont, A., Julien, M. (2004). *Réponses à vos questions sur le bégaiement*. Solar.

(2) Monfrais-Pfauwadel, M-C. (2000). *Un manuel du bégaiement*. Marseille : Solal.

5) INCIDENCE

Elle évoque le nombre de nouveaux cas sur un temps donné. L'étude d'Andrews menée de 1947 à 1967 a montré, dicit M-C Monfrais-Pfauwadel (1), que l'incidence du bégaiement était de 4,9%.

6) DUREE

Nous ne pouvons pas vraiment tirer de généralités à partir des patients bègues rencontrés par les professionnels car ce trouble est très variable sur la durée. En effet, il peut durer quelques semaines ou bien s'étendre à vie !

7) « GUERISON »

Qu'entendons-nous par le terme «guérison» ? La définition du docteur Le Huche (2) fournit une explication satisfaisante: « [...] ne plus être trouvé bègue par personne et [...] ne plus avoir soi-même d'incertitude sur le déroulement satisfaisant de sa parole [...] ». De manière générale, on considère que sur quatre enfants à risque, il y en a un pour qui le bégaiement se chronicisera s'il n'est pas pris en charge à temps. Ainsi, d'après le docteur Le Huche, si nous intervenons « avant l'âge de cinq ans ou [...] avant que quelques mois ne se soient écoulés depuis la première apparition du trouble [...], le taux de réussite dépasse 95% ». Sans intervention, le bégaiement précoce cesse vers 5 ans. Mais pour l'enfant chez qui le bégaiement se chronicise et qui n'est pas pris en charge suffisamment tôt, le bégaiement peut durer une vie entière avec des périodes d'arrêts mais des pics à la fin de l'adolescence et donc une construction identitaire malmenée par les conséquences du trouble, comme les moqueries. Il est possible, à l'âge adulte, de surmonter son bégaiement dans la moitié des cas.

(1) Monfrais-Pfauwadel, M-C. (2000). *Un manuel du bégaiement*. Marseille : Solal.

(2) Le Huche, F. (1998). *Le bégaiement option guérison*. Albin Michel.

II) DIAGNOSTIC DIFFERENTIEL

1) LE BREDOUILLEMENT

Dans ce cas, la pensée du sujet s'exprime par des phrases longues, compliquées et une élocution trop rapide. Cependant, le sujet peut avoir des périodes pendant lesquelles il ne bredouille absolument pas. La plupart du temps, le sujet n'a pas conscience de son bredouillement et peut s'en rendre compte lors de l'écoute de sa parole. Ce n'est pas un trouble de la relation comme peut l'être le bégaiement et il est facile de le résoudre en faisant ralentir le sujet.

2) LA TACHYLALIE

C'est un trouble associé au bégaiement qui se manifeste par une altération de la durée des syllabes (elles sont plus courtes), quelques mots, accents, pauses sont omis et le rythme est accéléré par rapport à celui d'une parole ordinaire.

3) LES BEGAYAGES

C'est un trouble du langage souvent confondu avec du bégaiement. Il est marqué par des pauses inadéquates et des répétitions, un rythme haché et saccadé et un débit trop rapide.

4) LA PARAPHONETIQUE

Sous ce terme on regroupe tous les petits accros du discours comme les raclements, les soupirs, les pauses sonorisées (mmm, euhh), les petits rires ou encore la toux. Ils servent à réguler le discours et passent inaperçus tant ils sont naturels et concourent à la dynamique du discours. Ce n'est pas parce qu'ils passent inaperçus, qu'ils n'ont pas de sens. En effet, ils donnent des indications sur le ressenti de la personne par rapport à ce qu'elle entend et par rapport à ce qu'elle dit.

5) LES DYSFLUENCES AU COURS DE L'ACQUISITION DE LA PAROLE

Les hésitations, les pauses remplies, les répétitions font partie de la parole de l'enfant avant le cours préparatoire pour diminuer par la suite, quand il maîtrisera davantage le langage. Cependant, certains syndromes neurologiques de développement entraînent ces dysfluences. Ils peuvent être moteurs et sensori-moteurs, praxiques ou encore cognitifs.

6) LES PATHOLOGIES ACQUISES

Certaines pathologies sont parfois confondues avec le bégaiement tant les troubles de la parole paraissent proches. Cette impression provient du fait que les paramètres en jeu dans la parole sont nombreux et complexes. Nous pouvons donc assimiler le bégaiement à une dysphonie spasmodique, affection motrice du larynx, qui provoque des spasmes dès la prise de parole ou l'assimiler à une dysarthrie, trouble de l'articulation de la parole d'origine centrale (c'est le système nerveux qui est lésé), une anarthrie, trouble articuloire rencontré notamment dans certains types d'aphasies, ou encore un trouble de l'évocation.

7) LES TICS

Les tics sont des mouvements impulsifs surprenant par leur caractère brusque et inapproprié à la situation. M-C Pfauwadel les décrit comme des « mouvements anormaux stéréotypés involontaires et souvent cloniques ; ils sont soudains, brusques, rapides et sporadiques, survenant souvent par accès » (1). Or, le bégaiement ne se manifeste pas de cette manière. De plus, les tics affectent parfois tout le corps et dans diverses situations, pas seulement à la prise de parole ou pendant le discours. Cela dit, ils peuvent être associés au bégaiement.

8) LE SYNDROME DE GILLES DE LA TOURETTE

C'est une affection neurologique qui se traduit par les diverses manifestations suivantes, répertoriées dans le DSM V (1) :

- Présence de tics multiples et obligatoirement de tics vocaux à un moment donné ou un autre de la maladie.
- Les tics sont de manifestation quotidienne, survenant souvent par accès.
- La localisation anatomique, le nombre et la fréquence et la sévérité des tics évoluent avec le temps.
- La maladie débute avant l'âge de 21 ans.
- Elle survient en dehors de tout autre atteinte neurologique ou intoxication.

(1) Monfrais-Pfauwadel, M-C. (2000). *Un manuel du bégaiement*. Marseille : Solal.

III) LA PAROLE, LA VOIX, LE LANGAGE

1) DEFINITIONS

Le Petit Robert donne de la parole la définition suivante : « Expression verbale de la pensée par un système de sons articulés émis par les organes de la phonation » (1).

Celle de M-C Monfrais-Pfauwadel (2) semble plus précise et décrivant mieux son mécanisme : « Suite de gestes enchaînés, produits par le larynx, les résonateurs sus-laryngés et les articulateurs, rendus audibles, et destinée à véhiculer les formes sonores du langage dans l'intention de communiquer ».

Précisons les différences entre langage, parole et voix pour mieux comprendre leurs articulations :

La voix est « le support acoustique de la parole, elle s'exprime dans l'instant ».

La parole est « le support acoustique du langage oral, elle s'exprime dans le rythme et la durée ».

Le langage oral « exprime sous forme de sons le champ des signes émis par la pensée » (3).

Selon André Martinet (1908-1999), linguiste français, la parole s'organise autour d'une double-articulation. C'est d'ailleurs, pour rejoindre Chomsky, ce qui rend la parole spécifique aux sociétés humaines. Lorsque nous parlons, nous utilisons d'une part des unités significatives dites de première articulation et d'autre part, des unités distinctives dites de deuxième articulation. Les premières ont une forme et un sens, ce sont les monèmes qui sont les plus petites unités signifiantes existantes. La forme des monèmes s'articule en unités plus petites, celles de deuxième articulation, les phonèmes. Ces unités n'ont pas de sens mais ont pour fonction de distinguer les monèmes entre eux.

Cette définition se rapproche naturellement de celle du signe linguistique de Saussure qu'il décrit comme composé d'un signifiant et d'un signifié. Le signifiant est une suite de segments sonores tandis que le signifié est une valeur sémantique.

Pour N. Fabre (4), la parole se reflète en triple miroir :

- Lieu du corps et de la sensation
- Lieu de l'affect
- Lieu de où la représentation de mots prend celle des choses

(1) Robert, P. (1978). *Dictionnaire Le Petit Robert 1*. Paris : La Société du Nouveau Littré.

(2) Monfrais-Pfauwadel, M-C. (2000). *Un manuel du bégaiement*. Marseille : Solal.

(3) Monfrais-Pfauwadel, M-C. (1981). *Respirer, Parler, Chanter*. Greco.

(4) Fabre, N. (1986). *Des cailloux plein la bouche*. 52/Fleurus.

2) FONCTIONS

Merleau-Ponty (1), étudie les liens entre la pensée et le sens, l'acquisition du langage et l'expression non verbale tout en tenant compte du versant pathologique du langage. Pour lui, le langage est le noyau de la culture.

La parole aurait deux fonctions dont la plus importante n'est pas forcément celle que l'on croit. En effet, M.-C. Monfrais-Pfauwadel (1) dit que « la première est de créer une relation » alors que la seconde est « de véhiculer un message ». Ainsi nous sommes d'abord dans le désir d'être en relation avec l'autre, le désir de dire à l'autre plutôt que dans le désir de dire quelque chose. Mais quelle est donc cette fonction de communication de la parole ? Jakobson (2) décrit six fonctions communicatives:

- La fonction émotive concernant le sujet.
- La fonction conative qui agit sur autrui.
- La fonction phatique qui permet de maintenir les canaux de communication.

- La fonction métalinguistique qui concerne l'étude du code et son utilisation.
- La fonction poétique concernant la structure du message.
- La fonction référentielle qui permet d'analyser le discours au niveau de l'anticipation.

Ce qui dysfonctionne dans la parole bègue, ce sont les gestes, les mimiques, le regard, donc le code corporel qui signifierait à l'interlocuteur que la communication se poursuit.

La rapidité et les réflexes d'autocorrections sont absents de la communication de la personne bègue. Un trouble de la parole touche donc à la fois la communication dans le message à délivrer mais aussi la relation à l'autre.

3) LA FLUENCE

M-C Monfrais-Pfauwadel (1) a beaucoup étudié cette qualité de la parole. On pourrait la définir comme les caractéristiques d'une parole s'écoulant sans qu'il faille faire d'effort et qui ne soit pas entravée par des pauses inappropriées, des hésitations ou des saccades ou alors corrigées par le locuteur. On peut prendre l'exemple d'un fluide qui s'écoulerait sans heurts et qui continuerait de s'écouler malgré les divers obstacles rencontrés sur son passage. M-C Monfrais-Pfauwadel dit donc de la parole bègue qu'elle est pleine de tensions, ce qui représente le contraire de la fluence. Sur la fluence, d'autres travaux ont été faits. A ce titre, W. Starkweather (3) décrit quatre types de fluences langagières dans *Fluency et Stuttering* :

- La fluence phonologique : combinaison et articulation des sons au mieux
- La fluence sémantique : trouver le mot le plus juste par rapport à son idée
- La fluence syntaxique : ordonner les mots selon les règles de la sa langue
- La fluence pragmatique : usage de la langue en tenant compte du contexte social et affectif.

(1) Monfrais-Pfauwadel, M-C. (2000). *Un manuel du bégaiement*. Marseille : Solal.

(2) Jakobson, R. (1963). *Essai de linguistique générale*. Editions de minuit.

(3) Starkweather, W. (1987). *Fluency and Stuttering*. Prentice Hall.

Il parle aussi de fluence verbale concernant la parole, fluence qui inclut notamment un bon niveau pratique et gnosique. Quel est donc le rôle de la fluence ? Comme nous l'avons sous-entendu plus haut, c'est de se mettre à la portée de l'interlocuteur afin d'être compris, de véhiculer un message et d'être en « bonne » relation. Elle donne accès au sens et par conséquent à la transmission adéquate du message. Elle est faite de pauses, d'arrêts, d'hésitations mais qui passent inaperçus parce qu'ils sont compensés par le langage non verbal, celui du corps.

Pour Hill et Gregory (1985) (1), le bégaiement est un trouble de la fluence. Ils ont même créé une classification des dysfluences. Ils décrivent la dysfluence typiquement bègue comme celle de blocages en postures pré-phonatoires avec des tremblements de co-contraction. Avec Campbell (1), dans *Systematic Disfluency Analysis*, ils établissent un diagnostic quantitatif et un diagnostic de sévérité afin de mieux cerner les dysfluences propres à d'autres pathologies du langage et celles qui peuvent se rattacher à un bégaiement .

Dans *Psycholinguistics of stuttering*, M. Wingate (1989) (1) met en évidence le fait que la dysfluence de la personne bègue est particulière. En effet, c'est la seule dans laquelle on retrouve une coupure au niveau de la syllabe, considérée comme le « noyau anatomique du langage ». Le noyau sens est alors altéré et le message est distordu, rendant la communication très difficile que ce soit pour le locuteur ou pour l'interlocuteur.

La fluence correspond donc à la maîtrise des aspects moteurs, neurologiques, psycholinguistiques et tient compte des aspects pragmatiques de la communication orale. Lorsque la fluence est atteinte, la communication est atteinte.

(1) Monfrais-Pfauwadel, M-C. (2000). *Un manuel du bégaiement*. Marseille : Solal.

IV) LE DESIR, LE DIRE, LE DESIR DE DIRE, LE DESIR DE COMMUNIQUER

Le Petit Robert (1) donne comme définition du désir «la prise de conscience d'une tendance vers un objet connu ou imaginé ». Le mot « dire » a beaucoup d'acceptions. Nous ne les citerons pas toutes car certaines sont trop éloignées du sujet. Nous retiendrons donc que dire c'est « émettre les sons d'un langage » ; « exprimer, communiquer (la pensée, les sentiments, les intentions) par la parole ».

« Désirer dire » serait donc prendre conscience de la tendance à vouloir communiquer sa pensée, ses sentiments, ses intentions par la parole. Dans cette définition, il n'est pas question clairement d'autrui même si dans le terme « communiquer » est inclus le fait d'être en relation avec l'autre.

Il y a plusieurs acceptions au mot désir (2). Il peut signifier :

- Une envie, une aspiration, un souhait, une intention, une volonté.
- Un souhait, un vœu dans le sens d'une aspiration, d'un but ou d'une demande.
- Une appétence, une attirance, une envie, mais prise dans le sens d'un besoin voire d'une tentation.
- Une convoitise telle que l'avidité ou la cupidité. C'est encore là une envie.
- Une excitation sexuelle, la libido.

Dans le dictionnaire de la Psychanalyse Larousse (3), le désir est un « Manque inscrit dans la parole et effet de la marque du signifiant sur l'être parlant. [...] Le désir du sujet parlant est le désir de l'Autre. S'il se constitue à partir de lui, il est un manque articulé dans la parole et le langage que le sujet ne saurait ignorer sans dommage » . Cela signifie que dire, nommer l'objet c'est le rater.

Pour bien comprendre la différence entre parler et dire, des définitions s'imposent. Dire est d'une part, « émettre des sons, les éléments signifiants d'une langue » et d'autre part, c'est « exprimer, formuler ; communiquer ». Il est notamment précisé que c'est « dévoiler, expliquer, révéler [...], confier [...] » (1). Parler est le fait « d'articuler les sons d'une langue naturelle ». Le mot « parler » est d'ailleurs relié à la notion de bégaiement, de balbutiement ou de bafouillement (1). C'est donc bien que parler se rattache à la forme de la parole et non à son contenu. Elle ne concerne pas ce qui fait l'individu alors que dire, oui.

Le bégaiement « se fonde à la fois sur l'interdit de dire et sur l'impossible à dire » (4). Il est donc bien question d'une envie de dire, de parler, empêchée. Le bégaiement empêche de dire par son mode d'action : blocages, forçages et répétitions. C'est là la différence entre une personne bègue est une personne non-bègue .

(1) Robert, P. (1978). *Dictionnaire Le Petit Robert 1*. Paris : La Société du Nouveau Littré.

(2) Pechouin, D. (2007). *Thésaurus*. Paris : Larousse.

(3) Chemana, R., Vandermersch, B. 2003. *Dictionnaire de la Psychanalyse*. 3^è édition. Paris : Larousse.

(4) Fabre, N. (1986). *Des cailloux plein la bouche*. 52/Fleurus.

La personne bègue qui veut dire se retrouve prise au piège dans l'énoncé de sa parole, son message est troublé ainsi que sa relation à l'autre. La personne non bègue peut aussi présenter un interdit de dire mais dès lors que cet interdit est levé, il n'y a plus d'obstacle pour délivrer le message. J. Rey-Lacoste (1), elle-même bègue, énonce bien cette problématique du désir de dire. Selon elle, « c'est une parole qui à la fois veut se dire et ne le peut pas, qui se trouve retenue et projetée hors de soi [...] ». Le bégaiement révèle une ambivalence : l'individu veut à la fois dire et ne pas dire... En effet, il veut dire mais il ne peut pas ou bien il ne veut pas dire, mais cela transparaît quand même dans cette parole troublée. N. Fabre (2) rapproche cette ambivalence (l'envie de dire et de ne pas dire) de celle d'aimer et de tuer, et de celle de l'amour et de haine.

Se pose ensuite le problème de cette parole qui échappe et qui peut atteindre l'autre selon ce désir de détruire l'autre par la parole. Le désir de dire soulève beaucoup de notions. Désir de dire, désir de dire à l'autre ou désir de communiquer, désir de se dire, désir de l'autre, désir de détruire l'autre, désir de dire quelque chose alors que c'est ce qu'on voulait taire... Le bégaiement est aussi violence par plusieurs aspects. Ce n'est pas forcément une violence contre l'autre mais un état d'agressivité en rapport avec les vécus archaïques. D'ailleurs cette violence est ressentie par celui qui l'exprime et lui fait peur en retour. C'est donc un cercle vicieux qui s'installe puisqu'il faut déjà dépasser un interdit de dire puis souffrir par cette parole qui échappe et prendre le risque d'une violence qui angoisse la personne bègue pour la parole future.

L'angoisse est à la fois aggravante en tant que stress constitutionnel et est aussi conséquence du bégaiement : elle est présente de part et d'autre du bégaiement. La personne est angoissée par le fait de ne pas pouvoir dire ce qu'elle pense et par la honte qu'occasionne cette parole inintelligible. Elle est notamment angoissée par le possible manque de souffle que l'on peut mettre en rapport avec la même peur du bébé de manquer d'air, d'étouffer. De ce fait, le bégaiement pourrait être rapproché des psychoses, particulièrement de l'autisme par

l'isolement qu'il provoque et parce que c'est un trouble de la communication. Pourtant le bégaiement permet quand même à la personne de se dire et de dire, parfois malgré elle. Elle cherche à être en communication et lutte pour cela, alors que la personne autiste reste enfermée. La parole perd son usage premier : celui de dire pour se transformer en acte et troubler la relation. C'est un trouble de la communication même si nombre de bègues désirent ardemment parler et sont présents dans des métiers de communication. Le désir de communiquer est bien là. Bien entendu, il arrive que la souffrance soit telle que la personne en vient à ne plus désirer communiquer. A ce stade, il n'est pas rare qu'elle se soit isolée, s'empêche de dire quoi que ce soit donc d'être en communication. Elle se trouve dans une souffrance immense dont elle ne peut sortir, ne pouvant l'exprimer.

Le docteur Le Huche (3) précise bien dans son ouvrage intitulé *Bégaiement, option guérison* que « Pour certains auteurs, [...] (le bégaiement) correspondrait à un désir de dire contrecarré par un interdit de dire ». Le bégaiement interviendrait comme une défense contre ce désir de dire qui passerait par le risque de détruire l'autre. Bien entendu, il ne faut pas considérer ce désir de dire empêché comme la seule explication au bégaiement. Le désir de dire interdit n'est pas propre au bégaiement comme nous l'avons déjà souligné plus haut.

(1) Rey-Lacoste, J. (2001). *Histoire d'un bégaiement*. Paris : Masson.

(2) Fabre, N. (1986). *Des cailloux plein la bouche*. 52/Fleurus.

(3) Le Huche, F. (1998). *Le bégaiement option guérison*. Albin Michel.

V) ETIOLOGIES

De nombreux auteurs ont cherché quelles pouvaient être les causes du bégaiement. Aujourd'hui nous nous intéressons plus à qui bégaye, qu'au pourquoi bégaye t-on. Nous pourrions dire que la cause du bégaiement est multi-factorielle et que les différentes théories sur le bégaiement se complètent et ne peuvent tenter une explication de ce trouble qu'en lien avec la prise en compte de la construction identitaire de la personne bègue. Il existe donc des théories psycho-génétiques, neuropsychologiques, neurologiques, langagières, linguistiques, psychiatriques, psychologiques traitant de la latéralité, de l'hérédité... il est difficile de s'y retrouver et cela révèle toute la complexité du bégaiement. Il n'est plus très original mais toujours vrai de dire qu'il y a autant de personnes bègues que de bégaiements. Cela montre que les professionnels traitant ce trouble ont pris conscience de la nécessité de s'intéresser d'abord au vécu et à la souffrance de la personne bègue plutôt qu'à son seul symptôme. Bien entendu, il persiste encore des méthodes quelque peu douteuses qui prétendent pouvoir vaincre le bégaiement en le contrôlant. Or, comment peut-on éradiquer un trouble qui fait partie de soi pendant parfois toute une vie ? Si le bégaiement entraîne souffrance, n'est-il pas aussi un refuge parfois pour la personne qui s'est construite avec ? Gardons-nous de vouloir « vaincre » le bégaiement ! C'est à la personne qui vit avec de choisir l'image qu'elle veut donner à son bégaiement et certainement pas à nous, professionnels de santé de donner une méthode tuant le bégaiement ! La cause n'est donc pas forcément à rechercher dans le bégaiement. Décrivons quand même les théories étiologiques qui entourent le bégaiement pour mieux en comprendre les différentes approches.

1) SEXE

Une des particularités du bégaiement est de concerner plutôt les garçons que les filles. En effet, les différentes statistiques portant sur cette étude montre qu'il y aurait environ 75% de garçons chez les sujets avec bégaiement. Certains auteurs mettent cela sur le compte d'un développement langagier moins rapide chez les garçons que chez les filles mais cela n'est pas très convaincant. Une hormone mâle présente chez le garçon serait aussi suspectée d'une organisation des cellules cérébrales différente de celle de la fille.

2) HEREDITE

Là encore, les diverses statistiques estiment entre 30 et 40% le nombre de bégues issus de familles elles-mêmes bégues. Il y aurait donc une certaine prédisposition héréditaire. Cette prédisposition n'est pas suffisante pour développer le bégaiement, il faut d'autres facteurs. Ce n'est qu'un « terrain ».

3) EXPLICATION SELON LE MODELE CYBERNETIQUE

Le signal émis par l'émetteur doit lui revenir tel un système auto-régulé. Dans le bégaiement, le message ne reviendrait pas à l'émetteur (la personne ayant un bégaiement) et il n'y aurait pas de régulation. Le Delayed Auditory Feed-back repose sur cette théorie puisque cette « prothèse auditive » renvoie le message délivré à son émetteur mais avec un délai de 250 ms. Chez les personnes bégues présentant un bégaiement, ce système facilite la parole alors que chez les personnes sans trouble il l'empêche. Le bégaiement perturberait ce que le docteur le Huche (1) appelle l'auto-écoute.

4) NEUROLOGIE

Certains bégaiements font partie d'autres troubles comme la maladie de Parkinson, la sclérose en plaque (pathologies dégénératives) ou dus à des lésions cérébrales. Ils sont souvent transitoires et ne sont pas accompagnés de phénomène de forçage dans le cas des lésions cérébrales. Dans le cas des maladies dégénératives, ils sont plus ou moins présents et d'apparition brusque ou progressive. Ces bégaiements d'origine neurologique ont cependant les mêmes caractéristiques générales des bégaiements de développement si ce n'est qu'ils

peuvent apparaître dans le chant. Certains s'atténuent spontanément voire disparaissent quand il y a amélioration de l'état général.

5) LA THEORIE NEUROPSYCHOLOGIQUE

Perkins, Kent et Curlee (1991) (2) émettent l'hypothèse d'un problème au niveau des capacités d'intégration segmentales, énonciatives et linguistiques alors que le débit de la personne est trop rapide.

6) LA THEORIE SEMANTIQUE

Le bégaiement proviendrait de la peur de bégayer. Selon H.H.Gregory (2), « Je bégaye parce que je sais que je vais bégayer ». La personne bègue se persuade qu'elle va bégayer, elle anticipe et elle bégaye. Elle auto-entretient son bégaiement par la peur de bégayer.

(1) Le Huche, F. (1998). *Le bégaiement option guérison*. Albin Michel.

(2) Monfrais-Pfauwadel, M-C. (2000). *Un manuel du bégaiement*. Marseille : Solal.

7) L'INSUFFISANCE LINGUISPECULATIVE

Cette théorie émane de la mère de l'orthophonie, Mme Borel-Maisonny et de M Pichon

(1), pédopsychiatre. Ils postulent que la pensée fonctionne selon deux modes :

- Sensu-actuel : images mentales constituées par les souvenirs
- Lingui-spéculatif : représentations mentales opérées en mots

Le mode lingui-spéculatif est propre aux humains et permet l'abstraction. C'est ce qui ferait défaut chez la personne avec bégaiement et chez les enfants ayant des retards de parole. Ce serait donc ce que l'on met aujourd'hui sous le terme trouble de l'évocation et que l'on range dans les modèles neurolinguistique et neuropsychologique.

8) FACTEURS PSYCHOLOGIQUES

Les garçons sont plus concernés par ce trouble que les filles. Certains auteurs avancent l'hypothèse d'une relation affective différente selon que la mère a un fils ou une fille. Les théories psychologiques évoquent souvent une personnalité particulière de l'enfant bègue. Elles ne statuent pas quant à la relation de cause ou de conséquence par rapport au bégaiement. Les enfants présentant un bégaiement sont parfois hyperémotifs et s'ils vivent dans un milieu générateur d'angoisse, peuvent prendre conscience de leur bégaiement en l'exagérant et en se focalisant dessus. De plus, l'entourage peut parfois se montrer maladroit et souligner les hésitations et répétitions de l'enfant et lui demander de mettre plus de bonne volonté.

D'autres enfants présentent une immaturité affective, relevée chez des enfants non bègues mais de manière moins fréquente. Elle se traduit par une émotivité et une anxiété exacerbées. Les psychologues rattachent ce fait à un attachement excessif à la mère et à des exigences inadéquates de la part des adultes. Ces enfants sont alors capricieux, obsessionnels, difficiles ou bien sont très calmes mais présentent un caractère proche de la tyrannie. D'autres enfants ont des tendances névrotiques constitutionnelles mais leur bégaiement n'est alors qu'un aspect de leur personnalité.

Le langage permettant le développement identitaire de l'individu, il est aisé de comprendre que la plupart des enfants présentant un bégaiement échafaudent leur vie selon un mode affectif troublé.

(1) Monfrais-Pfauwadel, M-C. (2000). *Un manuel du bégaiement*. Marseille : Solal.

9) APPORT DE LA PSYCHANALYSE

Le bégaiement dans la psychanalyse est symptôme. Selon N. Fabre (1), « Si la parole s'enferme c'est que quelque chose de la personne est enfermé et quand la parole s'enferme, elle enferme ». Elle dit aussi que ce symptôme est transitoire même s'il dure toute une vie. Les personnes ayant un bégaiement n'ont pas toutes la même problématique. Des personnes non bègues peuvent d'ailleurs présenter les mêmes problématiques sans pour autant que celles-ci s'expriment sous forme d'un bégaiement. Les relations familiales ne sont pas la cause du bégaiement mais il est vrai que des comportements comme l'indifférence ou, au contraire, la focalisation par rapport au trouble peuvent entraîner sa chronicisation.

Entre trois et six ans, l'enfant est dans l'œdipe, dans la pensée magique et dans le développement du langage. Sans dire que l'œdipe mal résolu favorise le bégaiement, se construire selon ces trois aspects peut expliquer le fait que la parole soit marquée par l'interdit. En effet, la symbolisation se met en place à ce moment et l'enfant peut croire à la force du mot comme un acte. Dire serait alors faire et c'est là que s'entrechoquent les désirs oedipiens et la parole synonyme d'acte. Les psychanalystes mettent d'ailleurs cette confusion en lumière quand l'enfant ne peut dire son nom à l'école. Ce nom c'est celui du père !

Le trouble trouverait ses racines dans le temps pré-verbal où les actions principales de l'enfant sont de respirer, téter et crier.

« Le bégaiement est un acte qui vient perturber la parole, qui ne lui laisse pas remplir sa fonction de sublimation par rapport à un acte » (1).

Aucun consensus n'existe à ce jour à propos de l'appartenance du bégaiement à la névrose ou à la psychose. Freud soumet l'idée du bégaiement s'organisant selon des névroses variées. Les théories freudiennes mettent en relation les conduites anales (donner-garder pour soi) et l'organisation de certains bégaiements. La parole est alors un objet manipulé qui peut être retenu ou laisser échapper.

Le docteur Le Huche (2) met en rapport les théories freudiennes avec deux types de bégaiement. Il décrit un « bègue oral » qui aurait mal vécu la phase orale dans laquelle se trouve l'expérience du recevoir. Le sujet pense qu'il ne peut recevoir sans être possédé en retour. Le flot de ses mots serait une façon de ne pas recevoir. Le docteur le Huche (2) le nomme « bègue bavard » avec un bégaiement de type clonique. Le deuxième type de personne bègue se rapprocherait de la problématique anale. Il aurait mal vécu l'expérience du don, qui constitue la problématique de la phase anale. Il a donc le sentiment qu'il ne peut donner sans se faire déposséder. Il est nommé « bègue anal ou bloqué » et son bégaiement est de type tonique.

(1) Fabre, N. (1986). *Des cailloux plein la bouche*. 52/Fleurus.

(2) Le Huche, S., F. (1992). *Bégaiement*. Paris : Association pour le Développement des Méthodes de Rééducation Vocale.

VI) LES DIFFERENTES THEORIES DE COMMUNICATION

Les explications qui vont suivre sont tirées de l'ouvrage *Communication et réseaux de communications* (1). Il apporte un éclairage sur les différentes natures et formes de communication.

Charles Cooley en 1909, dans *Social Organisation*, décrit la communication comme « le mécanisme par lequel les relations humaines existent et se développent ; elle inclut tous les symboles de l'esprit avec les moyens de les transmettre à travers l'espace et de les maintenir dans le temps. Elle inclut l'expression du visage, les attitudes, les gestes, le ton de la voix, les mots, les écrits, l'imprimé, les chemins de fer, le télégraphe, le téléphone et tout ce qui va jusqu'au tout dernier achèvement de la conquête de l'espace et du temps ». Ici, la relation inter-humaine est le fondement même de la communication. Alors l'information et le langage ne sont plus essentiels à la communication mais elle nécessite simplement deux êtres vivants qui ont conscience l'un de l'autre à la fois dans leurs ressemblances et leurs dissemblances.

L'homme a un besoin de communiquer, c'est un fait inter-humain fondamental. D'ailleurs l'homme a une propension à communiquer et la communication ne peut être réduite à un processus d'influence. C'est un besoin notamment social. Le lien inter-humain est la capacité à identifier l'autre comme appartenant à la communauté humaine ce qui permet la communication entre eux. On prend conscience de soi lorsqu'on est confronté à autrui. On entend par identification, la disposition naturelle à se mettre à la place de l'autre. Le lien inter-humain est d'ordre subjectif alors que s'il devient pathologique il est alors intra-subjectif. Le Moi et le Tu sont reconnus en même temps alors qu'avant ils ne formaient qu'un. La communication change l'objet, le « ça » en personne, le « toi ». Selon Zajonc il y a 3 types de communication :

- La communication incidente : information sans vouloir en parler
- La communication consommatoire : état émotionnel
- La communication instrumentale : but

La forme utilisée pour dire à l'autre est importante car elle modifie le message. Le même contenu sémantique est plus difficile à décoder s'il s'agit d'une forme négative au lieu de positive et notamment lorsqu'il s'agit d'une forme passive-négative telle que : « Je ne vous dis pas de ne pas fermer la porte ! ». Ces types d'énoncés nécessitent deux fois plus de temps pour être compris. Il y a ce qu'on appelle les « phrases noyau » retenues par l'interlocuteur d'autant plus quand elles sont de type actif positif. La forme exprime aussi la personnalité de l'émetteur, ses buts plus ou moins dévoilés, c'est en fait son style qui ressort. On pourrait conclure que les énoncés de type double négatif-passif ne sont d'aucune utilité et qu'il suffirait de les formuler en actif-positif pour que le message soit mieux compris et intégré. Mais l'utilisation de ce genre d'énoncés suppose une intention cachée car l'émetteur pourrait répondre par la suite : « Je ne vous ai jamais dit non plus de fermer la porte ».

(1) Roger, M. (1971). *Communication et réseaux de communications*. Paris : ESF.

1) LE MODELE INFORMATIQUE

Le mot « communication », d'après Shannon (1939), signifie ici information et circulation de l'information, ce qui semble réducteur appliqué à l'humain. C'est pourquoi cet aspect ne sera pas développé.

2) LE MODELE CYBERNETIQUE

2.1 Théorie de Wiener

Wiener décrit la communication comme « la théorie des systèmes complexes auto-contrôlés et des communications tant dans la machine que dans l'animal ». Il utilise la théorie de Shannon et y ajoute celle du feed-back (l'information en retour). Cette théorie inclut une action et une influence sur le récepteur. Quatre éléments sont présents dans toute communication :

- L'émetteur : appareil transformant l'information en une modulation physique qui permet d'utiliser le canal.
- Le canal : système physique reliant de façon continue dans l'espace et le temps, le point de départ et le point d'arrivée.
- Le récepteur : appareil qui recueille la modulation constituant l'information et la transforme en information.
- Le code en tant que système du codage et décodage : assure l'accord et l'ajustement entre l'émetteur et le récepteur.

2.2 Modèle de Harold Laswell (1948)

La communication serait le transfert d'un message matériel ou matérialisable entre un émetteur E et un récepteur R.



CANAL

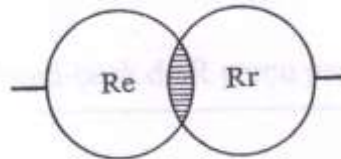
En cas de récepteur-relais, l'entrée est appelée input et la sortie output. Entre les deux on retrouve la notion de boîte noire qui a pour fonction de transformer le message. Elle est un individu ou un groupe par lequel transite le message.



2.3 L'ajustement des différents répertoires

Les répertoires sont des cadres de référence, des idéologies, des systèmes linguistiques, des codes utilisés. Selon que les répertoires sont plus ou moins semblables, la communication change.

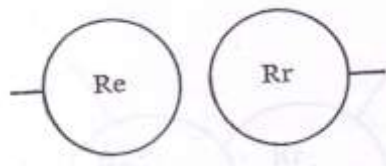
Dans le cas où les répertoires sont faiblement sécants, la communication est difficile et l'intercommunication faible.



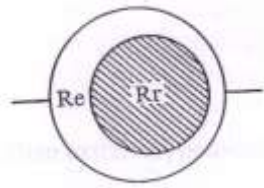
Dans le cas où les répertoires sont largement sécants, la communication est facile et l'intercompréhension est forte.



Dans le cas où les répertoires sont étrangers l'un à l'autre, les individus ne communiquent plus ou alors se comportent comme lors d'un « dialogue de sourds ».

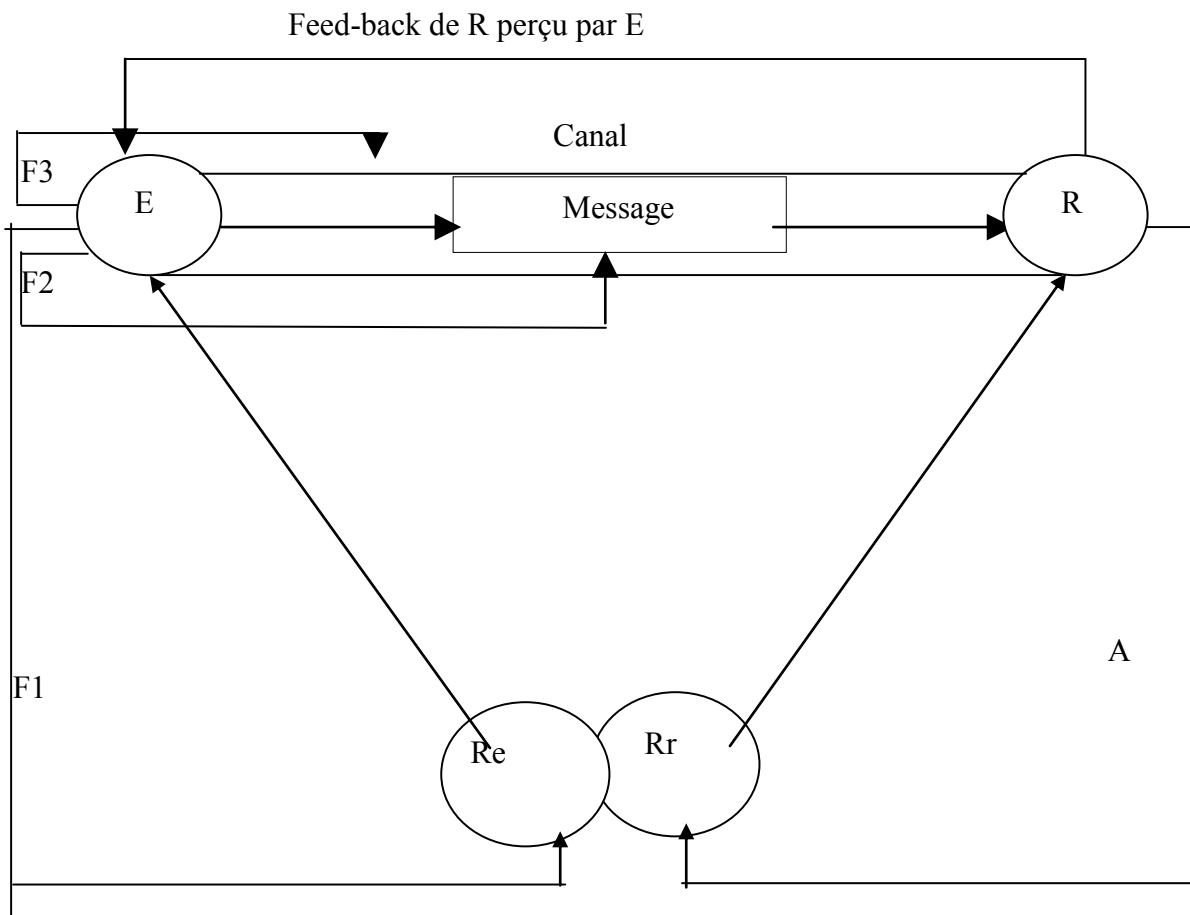


Dans le cas où l'émetteur a un savoir ou une expérience qui dépasse celui ou celle du récepteur, il faudra que l'émetteur s'ajuste au récepteur pour que la communication soit meilleure.



L'apprentissage est un processus par lequel le récepteur assimile le répertoire de l'émetteur. Le feed-back permet au à l'émetteur d'ajuster son répertoire à celui du récepteur.

- A : Apprentissage du récepteur qui suppose une modification de son répertoire Rr.
- F1 : effet du feed-back sur le Re
- F2 : effet du feed-back sur le message actuel
- F3 : effet du feed-back sur le canal



Les bruits, perturbations du milieu extérieur, peuvent survenir au niveau :

1. Du canal de transmission
2. De l'utilisation du canal
3. Des comportements et sentiments de l'émetteur ou du récepteur
4. Des ambiguïtés du message : « inadaptation du code aux buts »
5. Le modèle cybernétique a donc le mérite de s'attarder sur les différences des communicants et sur les conséquences de ces différences sur la transmission du message. Il s'intéresse notamment au groupe et pas seulement à la situation duelle.
6. Cependant ; il ne s'attache pas à « l'origine » de l'information et s'applique plus de ce fait, à une communication entre un homme et une machine.

3) LA THEORIE DE L'INFORMATION

Elle concerne les « propriétés intrinsèques et quantitatives » du message au niveau des conséquences sur le récepteur.

Dans une conversation, bien souvent, le récepteur perçoit où le locuteur veut en venir. En effet, nous avons un système de fonctionnement basé sur le degré de fréquence des mots, sur la syntaxe des phrases particulière à notre langue, sur les mots les plus familiers et sur les informations déjà en notre possession depuis le début de la conversation. « Deviner » ce que l'autre va dire repose donc sur un certain « degré d'indétermination ». Ainsi, Shannon en 1948, dit que la « quantité de l'information correspond au logarithme du nombre d'alternatives possibles. Dans la communication, il y a donc des données qui nous apprennent quelque chose du fait qu'elles sont incertaines et difficiles à prévoir et d'autres données dont l'information est nulle puisqu'elles ne nous apprennent rien.

3.1 Le contexte

Le contexte agit en réduisant les lacunes du message. Il exercerait deux contraintes :

- La contrainte dite « syntagmatique ».
- La contrainte dite « paradigmaticque ».

Plus la phrase est longue (au-delà de 10 mots), plus l'incertitude augmente et moins le contexte aide.

3.2 L'intelligibilité du message

Citons A.Moles par rapport à la communication humaine : « Il ne suffit pas pratiquement que les signes soient connus [...] il faut aussi que leur assemblage ne soit pas trop inattendu pour que le récepteur perçoive le message... Cela signifie que le récepteur doit pouvoir prévoir [...] les éléments successifs du message [...] partiellement ».

La communication dépend donc du savoir et de l'ignorance de chacune des personnes. En effet, bien que les deux interlocuteurs aient le même code, ils n'ont pas la même façon d'en agencer les signes. L'intelligibilité n'est alors pas la même selon la prévisibilité du message. Dans le modèle de la théorie de l'information, la prévision se nomme « accommodation informationnelle ». En clair, plus le locuteur et son interlocuteur ont un répertoire commun, donc ont plus de mots ayant une forte probabilité d'occurrence, plus ils se comprennent. Dans l'autre cas, l'un des deux doit faire un certain effort pour percevoir ce que veut lui transmettre l'autre, ce qui lui demande forcément du temps supplémentaire et une plus grande aide par le contexte.

Il y aurait donc « un seuil d'originalité du message ». Plus il est bas, plus il y a facilité dans la communication, plus il est élevé et plus cela demande des efforts . Pour pallier cette difficulté, l'émetteur ajustera son répertoire en étant redondant et en diminuant le nombre de signes.

3.3 La redondance

Miller : « un excès de signaux sémantiques par rapport à ce qui est théoriquement nécessaire et suffisant pour l'intellection ou la transmission d'un message ».

4) LA THEORIE DES ROLES

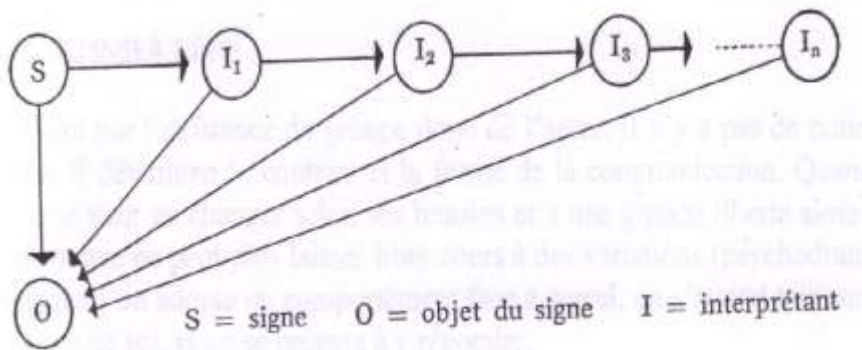
4.1 Le modèle linguistique

4.1.1 Le langage

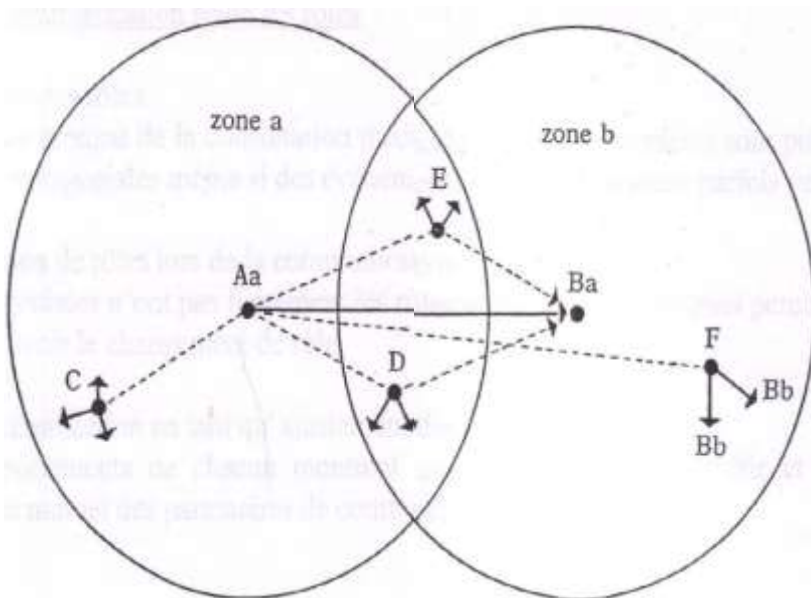
Edward Sapir : Le langage « est un moyen de communication purement humain et non instinctif, [...] par l'intermédiaire d'un système de symboles sciemment créés ». Le son déclenche l'image. C'est par l'expérience que le langage se construit mais elle doit appartenir à des catégories reconnues par l'ensemble des humains.

4.1.2 Le schéma de Peirce

Signe et interprétant : l'interprétant est « ce qui est évoqué par le signe dans l'esprit » ; Il met en relation l'objet et l'expérience.



4.1.3 Communication et interprétants



4.1.4 Le schéma de Neisser (1967)

Cet auteur propose un système mettant en avant des ajustements constants entre ce qui est dit et perçu et les bases acquises lors des premiers échanges de mots. Il faut pour cela que le locuteur fasse attention à la discordance possible entre ce qu'il croit percevoir et ce qui est émis. S'il ne le fait pas alors il risque de penser qu'il a tout compris alors que le message n'est pas celui de l'émetteur. On peut notamment assimiler cette façon de faire au mécanisme de la lecture.

4.2 La théorie des rôles

L'analyse de la communication en tant qu' action ou inter-action a été décrite par G. Mead (1934), J-L. Moreno (1934), Ralph. Linton (1936, 1945), T. Parsons et E-A. Shils (1951) et Th.-R. Sarbin et S.-F. Nadel (1957).

4.2.1 Rôle par rapport à autrui

Le rôle est défini par l'existence du groupe donc de l'autre. Il n'y a pas de notion de rôle sans celle de l'individu. Il détermine le contenu et la forme de la communication. Quand un rôle n'est pas fixé, la personne peut en changer selon ses besoins et a une grande liberté alors que lorsque le rôle est figé, la personne ne peut plus laisser libre cours à des variations (psychodrame de Moreno). Bien entendu, lorsque l'on adopte un comportement face à autrui, on s'attend toujours à recevoir un comportement connu de soi, et on se prépare à y répondre. Il y a plusieurs niveaux :

- Superficiel et instrumental
- Intentionnel-calculé
- Organismique

4.2.2 La communication selon les rôles

1. Influence des rôles

C'est le cas typique de la consultation médicale. Les comportements sont prévisibles de la part des deux protagonistes même si des événements inattendus peuvent parfois survenir.

2. Apparition de rôles lors de la communication

Les protagonistes n'ont pas forcément les rôles attendus. Les personnes perçoivent la différence pour concevoir le changement de rôle.

3. La communication en tant qu' ajustement des rôles et des personnes

Les comportements de chacun montrent quel rôle il souhaite revêtir et il en découle un ajustement mutuel des partenaires de communication.

Cf. Roger, M. (1971). *Communication et réseaux de communications*. Paris : ESF.

5) LA THEORIE DE L'ESPRIT

Ce courant a trait à la cognition, mais selon son versant social, et tient compte de la place de l'affect, des émotions et des relations entre individus. Nous avons tous des expériences et des connaissances différentes, et pourtant nous construisons des modèles de réalité que nous pouvons communiquer à autrui, et donc partager. Cela implique que nous ayons la faculté de

distinguer ce qui est réel de ce qui ne l'est pas vraiment, comme « le faire semblant ». Ainsi nous pensons des choses sans pour autant toujours les mettre en actes.

Les travaux de S. Baron-Cohen, A. M. Leslie et U. Frith (1985) (1) apportent de nombreuses informations permettant de mieux cerner la théorie de l'esprit :

A dix-huit mois l'enfant a la capacité de considérer que l'usage d'un objet peut être détourné dans un jeu de faire semblant. L'enfant ferait une copie de la représentation, dite primaire, de la situation dans laquelle est utilisée l'objet, puis construirait une métareprésentation qui permettrait le « faire semblant ». Cependant, les enfants de deux à quatre ans ne peuvent attribuer des croyances fausses à autrui et ce, malgré différents contextes. Ils ne font ni le lien entre les « états mentaux » et l'environnement, ni entre « états mentaux » intrapersonnels et interpersonnels. La théorie de l'esprit se fonde sur l'idée que l'individu peut considérer que les « états mentaux » d'autrui sont différents des siens et cela, selon divers contextes. L'enfant adopte alors une attitude décentrée.

Trois hypothèses sont envisagées dans cette théorie :

1. « La conception rationalisante » : repose sur une comparaison par rapport à la norme.
2. « La conception projectiviste » : dépend d'une projection et d'une simulation des « états mentaux » de l'individu.
3. « La conception de la psychologie populaire » : fait référence à une théorie des « états mentaux ». Chaque être humain l'acquerrait par le phénomène de généralisation. Nous échafaudons constamment des hypothèses associées à nos émotions sur les intentions conscientes ou non d'autrui et cela peut générer des malentendus.

La capacité à construire des métareprésentations est fondamentale pour accéder au « réalisme du sens commun ». Ce réalisme se développe entre dix-huit mois et cinq ans (L. Forguson et A. Gopnik (1988) (1)). C'est la conscience que notre propre compréhension et connaissance du monde ne sont pas les mêmes que celle d'autrui. « Attribuer des croyances fausses à autrui repose sur la capacité à reconnaître la diversité des représentations mentales ». Les enfants de trois ans distinguent les rêves, les images, les pensées par rapport aux objets réels. Ils forment donc des représentations de second ordre et différencient des représentations « pures » et la réalité « effective ».

Selon H.M. Wellman (1), les enfants âgés de trois ans ont une théorie de l'esprit rudimentaire en terme de croyances et de désirs mais pas encore élaborée, permettant de faire des hypothèses sur le monde. La capacité à simuler émergerait avec le mécanisme de découplage qui génère des métareprésentations (A.M. Leslie, 1988). Ce mécanisme induit des propriétés sémantiques nouvelles dans le système représentatif de l'enfant.

Différencier et relativiser la perception et l'expression des sentiments selon les divers contextes participent à l'organisation de la personnalité et démultiplient les expériences émotionnelles secondaires, c'est-à-dire séparées des émotions basiques comme la colère, la peur, la confiance, la joie, etc.

(1) Miermont, J. Pour une théorie de l'esprit, cognitions, passions et communications. *Résonances*.

« Vers l'âge de six ans, les enfants en viennent à noter qu'il peut exister une discordance entre ce qu'ils sentent réellement et ce que les autres leur attribuent. De plus, en décidant ce qu'ils ressentent réellement, ou ce qu'autrui ressent réellement, les enfants de six ans savent que l'expression faciale est un guide limité, tandis que la

situation qui précède immédiatement est un guide relativement sûr. » (P.L. Harris & D. Gross, 1988, p. 308) (1).

6) LA COMMUNICATION NON VERBALE

La parole délivre un message avec des mots. Or, ce n'est pas la seule façon de communiquer. Le corps parle. Il existe un ensemble de signes non-verbaux que sont les mimiques, les gestes, les mouvements de tête, les expressions du visage, les regards, les postures, l'intonation ... Ce sont des indices qui sont en congruence avec le message ou viennent le contredire mais apportent des informations à côté du verbal. Cet ensemble de signes est appelé para-langage. On distingue plusieurs para-langages (1) :

- Le para-langage de l'apparence : le style vestimentaire, la façon de se tenir (posture), la manière de se mouvoir révèlent l'état d'esprit du locuteur et ses intentions mais aussi les traces de son éducation. L'attitude corporelle fournit des informations sur la disposition à communiquer avec autrui. Ce para-langage apparaît avant toute parole.
- Le para-langage moteur : il accompagne le message des interlocuteurs. Ce sont les mouvements de bras, d'épaules et de mains ainsi que les mouvements changeants de tête, les tensions ou détentes du cou. Ils donnent des indices sur l'approbation ou le rejet des propos avancés et sur les questionnements.
- Le para-langage facial : la contraction des muscles du visage constitue les mimiques. Elles sont très expressives et peuvent à elle-mêmes signifier l'état d'esprit de la personne et ce qu'elle pense des propos de son interlocuteur. Avec de simples mimiques on peut exprimer des sentiments ou émotions comme la peur, l'étonnement, le bien-être...
- Le para-langage du regard : plus qu'un para-langage, certains auteurs parlent d'un « langage des yeux ». Des études ont montré que les femmes utilisent plus ce langage que les hommes. Il y a différents types de regards, des clignements de paupières, des expressions des yeux. Ainsi on peut déterminer par le nombre de regards et par leur durée quel est le degré de sympathie pour l'interlocuteur.
- Les para-langages de la parole : le docteur J. Guihot (1) décrit trois classes.
- Le para-langage de la voix consiste en la modulation, la hauteur, l'intensité, le timbre de la voix.
- Le para-langage verbo-moteur : comprend le rythme, le débit, l'accentuation des mots, l'articulation
- Le para-langage du sens : le choix des mots, des constructions de phrases, les jeux de mots influent sur le sens du message.

(1) Roger, M. (1971). *Communication et réseaux de communications*. Paris : ESF

Par ailleurs J. Guilhot (1) fait la distinction entre le « signifié subjectif », c'est-à-dire ce que le locuteur voulait vraiment dire, et le « signifié objectif » correspondant à ce qui a vraiment été dit avec les para-langages dont nous avons parlé plus haut.

Concernant le parallèle entre le message verbal et le para-langage, Davitz (1964) (1) affirme que les signaux verbaux et non-verbaux se rattachent à des processus différents. Il y aurait une conscience du sens « textuel » et une conscience des para-langages. Argyle (1969) ajoute des éléments à ceux de Davitz en précisant que le « code verbal » sert au contenu, à délivrer des informations et que le « code non-verbal » sert à installer et à maintenir la relation entre les interlocuteurs. Il faut noter que cette façon de voir les choses ne concerne que le para-langage composé de signes positifs.

Les signes para-verbaux proviennent de notre cerveau reptilien et sont utilisés pratiquement de la même manière par tous que l'on soit d'un pays ou d'un autre. D'ailleurs certaines mimiques sont retrouvées chez les enfants aveugles alors qu'il n'ont pas pu les apprendre par imitation.

Chez certaines personnes, la concordance entre les signes verbaux et les signes non-verbaux n'est pas évidente. Parfois les signes para-verbaux « trahissent » la pensée réelle du locuteur comme ils peuvent être utilisés à contrario, pour déguiser ses intentions.

VII) LE DESIR DE COMMUNIQUER ET LE DESIR DE DIRE CHEZ LE JEUNE ENFANT

1) INTRODUCTION

Du premier mot émis vers l'âge de un an à la production de phrases longues et complexes, le petit enfant a de nombreuses étapes à franchir qui nécessitent maturation et maturité. D'une intelligibilité floue à une parole claire et structurée selon la syntaxe, il faut du temps. Dans cet apprentissage du langage humain, le désir de communiquer et le désir de dire jouent un rôle fondamental. En effet, ne serait-ce qu'en lisant les recherches de Bruner et de Vygotsky, nous

nous rendons compte que le désir de communiquer au départ, puis le désir de dire, sont au cœur du langage, le premier se développant par la mise en place des interactions sociales. Le désir de communiquer est ce qui pousse l'être humain à se structurer et à échanger afin de renforcer ses pré-requis. Le petit enfant construit sans cesse l'outil complexe qu'est le langage en hésitant, tâtonnant et surtout en voulant l'expérimenter. Le babillage permet ainsi à l'enfant de tester sa voix et quelle n'est pas sa jubilation lorsque nous lui répondons ! Le sens donné à son babillage donne une signification à son dire. Par la suite, il a envie de dire et de dire tellement de choses ! L'enfant a emmagasiné des sons depuis sa naissance qu'il a ensuite triés pour qu'ils soient en correspondance avec la langue maternelle et enfin il peut les dire ! Bien entendu, au départ, les sons sont déformés, approximatifs car le jeune enfant ne possède pas encore une habileté motrice assez fine mais son désir de communiquer le pousse à s'exprimer pour qu'on lui réponde et qu'il puisse dire à nouveau. La mère, en répondant à ses cris le fait interlocuteur actif. Cet échange se fait dans le plaisir et donne la place au désir de communiquer. A ce stade, les accidents de parole, les bégayages, surviennent fréquemment mais n'induisent pas forcément un bégaiement présent ou futur, et surtout durable. Selon N. Fabre (1), « Acquérir le langage c'est avoir accès à la symbolisation mais dans une perspective encore très proche de la magie du verbe qui rend présent l'objet du simple fait qu'il est nommé ».

(1) Roger, M. (1971). *Communication et réseaux de communications*. Paris : ESF.

2) LES DIFFERENTS MODELES

Un enfant met en place le dispositif de la langue entre 18 et 30 mois. L'émergence du langage est sous-tendue par le développement moteur, neurosensoriel, cognitif, social et affectif. Plusieurs modèles tentent d'expliquer la complexité des processus mis en œuvre. Le modèle cognitif regroupe plusieurs approches: psychologique, linguistique et la notion de stratégie (2).

L'approche psychologique envisage les opérations de traitement du langage comme des « représentations intermédiaires ». L'individu passerait d'une représentation à une autre inconsciemment.

L'approche linguistique envisage le langage en tant que processus mettant en œuvre des activités de perception, production, compréhension, mémorisation, métalangage entre différents locuteurs dans des contextes donnés.

La notion de stratégie : c'est l'analyse de la manière dont l'enfant s'approprie le langage.

Le modèle interactionniste conçoit le langage soit comme « un module particulier dans lequel les représentations élaborées auraient un format spécifique » soit comme un ensemble de « mécanismes et procédures neutres quant à leur domaine d'application ». Pour la psycholinguistique interactionniste le langage est un instrument « conjoint de la cognition et de la communication humaine » (2).

3) L'EMERGENCE DU LANGAGE

Le langage nécessite une **perception auditive des signaux de parole**. A six semaines, le bébé distingue les intonations montantes des descendantes. Les indices prosodiques de l'adulte indiquent au bébé la disponibilité à la communication. D'ailleurs, les mères utilisent

un langage adapté à l'enfant : le LAE (Langage Adressé à l'Enfant), décrit par Stern. La construction du langage nécessite aussi **l'attention sélective et la perception catégorielle des signaux de parole**. Une organisation cognitive ayant certains traits communs avec celle de l'adulte serait déjà en place chez le jeune enfant.

3.1 Les stades prélinguistiques

Oller (1980) (1) décrit **5 stades prélinguistiques**:

1. La production des vocalisations de 0 à 2 mois.
2. La production des syllabes dites archaïques de 1 à 4 mois. Elles sont gutturales et nasales.
3. Le babillage rudimentaire de 3 à 8 mois. C'est à ce moment que l'enfant joue avec sa voix et peut produire des sons dans des fréquences extrêmes. A 6 mois, on relève les premières associations consonne-voyelle.

(1) Fabre, N. (1986). *Des cailloux plein la bouche*. 52/Fleurus.

(2) Chevie-Muller, C., Narbona, J. (2007). *Le langage de l'enfant*. 3è édition. Issy-les-Moulineaux : Masson

4. Le babillage canonique de 5 à 10 mois. Il y a associations d'un son vocalique appelé par Oller le « noyau d'énergie » et d'un son consonantique nommé « marge » avec les composantes temporelles de la langue maternelle.
5. Le stade de l'allongement final de 12 à 13 mois. Les consonnes sont plus ou moins allongées pour correspondre à celles utilisées dans la langue utilisée.

De 9 à 18 mois, les bébés produisent des énoncés contenant des syllabes reconnaissables et d'autres qui ne le sont pas. Ce babillage est donc appelé « babillage mixte ».

3.2 Les axes paradigmatique et syntagmatique

Le langage du bébé consiste ensuite en la modification des productions adultes selon deux axes. Soit **l'axe paradigmatique** dans lequel l'enfant remplace un phonème par un autre, soit **l'axe syntagmatique** dans lequel il répète ou omet une syllabe ou encore tenant compte des deux axes.

3.2.1 L'axe paradigmatique

Dans cet axe, on retrouve:

- Des occlusifications, c'est-à-dire qu'une fricative vient prendre la place d'une occlusive et on aura [ati] au lieu de [asi].
- Des antériorisations, production d'un son postérieur avec une articulation alvéolaire. Exemple : cheval au lieu de cheval.
- Des labialisations, une consonne linguale est remplacée par une labiale. Exemple : pame à la place de dame.
- Des postériorisations, production d'un son antérieur avec une articulation vélaire ou palatale. Exemple : chajje pour chaise.
- Des voyellisations : une consonne est remplacée par une semi-voyelle.
- Des nasalisations : un phonème oral est remplacé par un nasal. Exemple : banton pour bâton.
- Des sonorisations : un phonème voisé prend la place d'un non voisé. Exemple : zerpent au lieu de serpent.
- Des assourdissements : c'est le contraire du précédent. Exemple : pépé au lieu de bébé.

3.2.2 L'axe syntagmatique

Dans le second axe, on retrouve:

- Des duplications : toto au lieu d'auto.
- Des omissions avec plusieurs types de suppressions.
- Des métathèses : crocodile au lieu de crocodile.

Quand l'enfant fait des modifications sur les deux axes on retrouve des phénomènes d'assimilation. C'est-ce qui donne « tato » à la place de « gâteau ». Aux assimilations s'ajoutent les substitutions de deux manières. Soit le phonème le mieux intégré prend la place du moins bien intégré. Cela donnera « toton » à la place de « mouton ». Soit seul un trait est assimilé et on obtiendra alors « badane » au lieu de « banane ».

3.3 Le système lexical

Par la suite, le **système lexical** de l'enfant se développe. Désigner, exprimer et ordonner sont les fonctions des premiers mots. L'enfant surgénéralise, il utilise un même assemblage de deux syllabes pour désigner tout ce qu'il voit. L'enfant mémorise les mots associés aux situations. Ainsi, Clark (1974) a montré que le jeune enfant dénommait les petits animaux sous le terme « ouf-ouf ». Vers 10-13 mois, ses énoncés sont constitués de mots isolés. Son lexique intègre un mot à la fois. Pour accéder aux premiers mots l'enfant doit bien entendu connaître les objets et les situations propres à son milieu. Pour faire le lien entre une suite sonore et une catégorie d'objets, l'enfant doit pouvoir faire la différence entre la situation, le contexte et l'objet. C'est le concept d'objet. Il doit pouvoir associer un mot à un objet quelles que soient ses différentes présentations et comprendre que lorsqu'un nouvel objet apparaît,

que l'adulte émet un son cela veut dire que ce son correspond à cet objet. L'enfant doit enfin organiser la coordination de ce qu'il voit, sent, touche et entend.

Les premiers mots sont souvent des substantifs car l'enfant nomme ce qu'il y a dans son environnement proche, c'est-à-dire les personnes et les objets tels le biberon, les jouets.

3.4 Le système morphosyntaxique

Entre deux et trois ans, l'enfant développe son **système morphosyntaxique**. Il associe deux ou plusieurs mots pour faire une « phrase » telle que « maman partie ». Il pioche dans les productions de l'adulte pour récupérer des séquences qu'il fixe à des situations précises. Il généralise par le contexte. Lorsque l'enfant accède à la formation de la phrase grammaticale cela sous-entend qu'il utilise l'intonation, la surgénéralisation des flexions et l'ordre des mots. Il comparera ensuite ses productions avec celles des locuteurs experts. L'intonation a une fonction syntaxique. La surgénéralisation découle de l'application des règles par l'enfant à des structures qui ne les suivent pas. C'est le temps des « il a perdu » ou « il a buvé ». L'enfant déduit des principes opératoires qu'il applique à des situations nouvelles, il n'est pas dans une simple imitation. Dès la fin de la période d'assemblage de deux mots, l'enfant peut saisir la notion de flexion et comprendre que l'ordre des mots sert à quelque chose : il détermine le sens.

A trois ans et demi, il maîtrise donc la « structure fondamentale de sa langue maternelle », notamment les relatives avec « qui ». Les relatives avec « que » et réversibles sont comprises au même âge mais celles qui sont non réversibles ne sont maîtrisées qu'à neuf ans seulement. Concernant les pronoms, d'après les travaux de Kail (1976) (1), jusqu'à trois ans et demi les enfants réfèrent le pronom au syntagme nominal le plus proche. Puis, jusqu'à six ans, l'enfant considère que le pronom remplace le sujet. Après six ans, il tient compte des indices de genre et de nombre.

D'après Piaget (1923) (1), l'enfant utilise moins que l'adulte la fonction de communication. Jusqu'à l'âge de six ans, il est dans ce que l'auteur a nommé le « langage égocentrique ». Il ne peut concevoir que les autres aient un point de vue différent du sien. Par la suite, l'enfant percevra les différences entre ce qu'il perçoit et ce que les autres perçoivent, il développera ses **capacités pragmatiques**.

(1) Chevré-Muller, C., Narbona, J. (2007). *Le langage de l'enfant*. 3^e édition. Issy-les-Moulineaux : Masson.

3.5 Les capacités métalinguistiques

En ce qui concerne les **capacités métalinguistiques**, l'enfant passe par trois étapes:

- Il jugera la phrase donnée comme acceptable selon la compréhension qu'il en a.
- Ensuite, il la jugera bonne par l'acceptation des situations décrites à l'intérieur.
- Enfin, il la jugera acceptable en s'appuyant sur les éléments grammaticaux.

On sait par ailleurs que l'enfant entre 4 et 8 ans peut adapter quelques aspects de son discours par rapport à celui de son interlocuteur.

4) LES DIMENSIONS PERCEPTIVES, SOCIALES ET COMMUNICATIVES DU LANGAGE

4.1 Les dimensions perceptives et cognitives

Maintenant que nous avons résumé la construction du langage selon les modèles psychologiques, il est important de s'y intéresser selon les dimensions perceptives, sociales, fonctionnelles et communicatives (1).

Au niveau prélinguistique, les développements **perceptif** et **cognitif** sont fondamentaux.

L'étude du développement perceptif révèle que le bébé de quelques mois sait différencier ce qui est nouveau de ce qui est habituel. C'est un pré-requis qui lui permet de s'orienter vers ce qui est insolite. A la troisième semaine de vie, il sait reconnaître bon nombre de nuances de la voix humaine et surtout celles de la voix de sa mère. A 2-3 mois, il discrimine deux syllabes se distinguant par un seul phonème. A 7,5 mois le seul critère de fermeture labiale leur permet de différencier des consonnes médianes. Le bébé sait donc très tôt reconnaître les sons humains, éléments nécessaires à la communication. Cependant, la perception du bébé est dite intermodale car récupérer des informations par un seul canal, est complexe pour lui.

Le développement cognitif selon Piaget induit que la construction du langage suit une trame décidée par avance. Cependant, la notion d'expérience semble avoir plus d'importance que ce qu'il a avancé. Selon cet auteur, le langage naît de la fonction symbolique par l'intermédiaire de l'imitation. Le fait qu'il y ait parallélisme entre le développement

linguistique et le développement cognitif n'induit pas d'en faire une relation de cause à effet de l'un sur l'autre. Par ailleurs, l'enfant voit le jour dans un monde social et ses capacités cognitives l'amènent à acquérir la culture (Bruner, 1978). Le langage est un bien partagé par la société. Bruner définit ainsi quatre facultés cognitives :

1. Diriger ses activités vers un objectif
2. Activité à but social et communicatif
3. La répétition systématique d'activités dans des situations fermées. Cette faculté définit des « routines » fondamentales au développement de l'enfant.
4. La capacité d'abstraction acquise vers un an

(1) Aimard, P. (1982). *L'enfant et son langage*. 3^e édition. Villeurbane : Simep.

Il y aurait donc « une capacité cognitive générale » qui permet à l'enfant d'interagir avec son environnement et de créer des relations avec l'entourage en passant par des expérimentations, des déductions. Cela lui ouvre l'accès à la symbolisation, à la construction de son identité, à sa place dans la société. Le langage fait partie de ces outils de développement, et c'est sans doute le plus important. Sans qu'il constitue l'origine du langage, l'environnement humain reste indispensable à son acquisition. Bruner insiste sur l'existence du LAD (Language Acquisition Device) qui est un mécanisme inné reposant sur le LASS (Language Acquisition Support System). Ces deux systèmes agissent dans l'acquisition des règles formelles du langage avec le concours de l'adulte. Le langage aurait donc une origine sociale comme le défend Vygotsky. Il insiste notamment sur la notion de ZPD ou Zone Proximale de Développement qui met en jeu l'aide de l'adulte à l'enfant pour augmenter ses performances.

4.2 Dimensions affective et fonctionnelle

Si les développements perceptif et cognitif entrent largement en jeu dans l'élaboration du langage, ils ne sont pas suffisants. L'**affectivité** et la dimension **fonctionnelle** du langage jouent aussi un rôle. Ainsi, les premières formes de communication de l'enfant sont liées à ses désirs et déplaisirs. Ces conduites affectives ne sont ni systématiques ni préétablies, elles sont « formatrices de l'expérience » (Martlew, 1987) (1). Concernant les liens entre les émotions et les processus cognitifs et communicatifs, des auteurs ont démontré que les bébés de deux mois élisent l'expression du bonheur par rapport à d'autres. A l'origine des états affectifs de l'enfant, sont les expressions des besoins de base et d'émotions de base. Ainsi, l'interaction est constituée de l'expression affective, des connaissances et de la communication. Grâce à l'attention conjointe présente dans l'interaction, les états affectifs se complexifieront et se spécialiseront. Les signifiants se construiront par l'acquisition de ce formidable « outil linguistique » qu'est le langage (Rice, 1989) (1). Les interactions « standardisées » sont appelées « formats » par Bruner (1983). L'enfant et l'adulte y ont un rôle précis mais qui peut s'inverser. C'est une stratégie communicative. Ils conduiront l'enfant à donner à un signifiant deux signifiés : un réel et un possible qui aboutissent à la « théorie de l'esprit » (Leslie, 1987) (1). Comprendre ce que perçoit autrui conduit l'enfant à élaborer des signifiés. Les formats se retrouvent sous quatre formes:

- L'attention conjointe

- L'action conjointe
- Les rituels
- Le faire semblant

Enfin, nous ne pouvons ignorer les travaux psychanalytiques concernant le langage. R.A Spitz décrit une phase d'indifférenciation nommée « anobjectale ». Le bébé n'a pas encore établi une relation avec un objet autre que lui-même. Cette étape est à mettre en correspondance avec le stade narcissique de Freud. Le mode préverbal est privilégié pendant les premiers mois de vie, le système de communication se mettra petit à petit en place avec la personne maternante. Au départ, le bébé fait part de ses besoins sans rechercher autre chose qu'à les satisfaire. Par la répétition, les cris vont prendre une fonction de signal-appel pour devenir éléments véritables de communication. Au deuxième semestre, l'enfant montre ses satisfactions même quand aucun besoin n'est ressenti, il est dans le désir de dire ce qu'il ressent à l'autre.

(1) Aimard, P. (1982). *L'enfant et son langage*. 3^e édition. Villeurbane : Simep.

5) L'ENFANT, SA MERE ET LE LANGAGE

L'élaboration du langage trouve son origine à l'intérieur de la dyade formée par l'enfant et sa mère. Le cri à la naissance serait révélateur de l'angoisse future de l'enfant. Les bruits de succion témoignent du remplacement du sein de la mère et du manque. Ils expriment la frustration de l'enfant qui a trouvé comment représenter l'absence maternelle. Janet affirme que cette « représentification de l'absence » est une des racines de l'origine de la parole qui revêt donc une valeur libidinale. Elle est investie du plaisir oral et sert à l'autosatisfaction de l'enfant pour parer l'absence de l'objet. Les bruits de succion symbolisent la mère en tant que pourvoyeuse de nourriture puis la mère en tant qu'individu. La voix manifeste les sensations internes ainsi que le plaisir et le déplaisir. Ce qui marque l'entrée de l'enfant dans le « monde socialisé et structuré par la communication » c'est la relation objectale (1). La mère et l'enfant jouent avec les sons de la parole ce qui renforce leur valeur libidinale pendant la période du babil. Cette relation d'objet est présente dans les derniers mois de la première année et est à mettre en relation avec l'expression linguistique qui apparaît au même moment. A ce moment, le langage survient pour combler un manque désormais psychologique, non plus physiologique. L'enfant utilise son Moi pour combler l'absence. D'ailleurs c'est aussi à cette période que la marche se développe.

L'enfant a une activité motrice et psychique plus étendue. Il découvre le monde. Le langage s'élabore selon deux modes : il exprime l'absence du signifié et il remplace le signifié absent. L'enfant a trouvé une manière d'exprimer la présence symbolique et l'absence de l'objet. « Le langage constitue l'un des moyens de défense du Moi les plus archaïques » selon Spitz. Le langage signifie aussi désir et négation. Désir, en ce que le langage exprime des demandes, et négation car l'enfant sait s'opposer bien avant de comprendre. M. Klein insiste aussi sur l'importance de la relation d'objet. Elle dit que « reconnaître la mère comme personne entièrement indépendante de lui, revient pour l'enfant à se reconnaître lui-même comme entier, et objet lui-même ». Pour J. Lacan (1), « le sujet sera façonné par l'œdipe et par les structures du langage ». L'emploi du « je » notamment, constitue un point de repère pour l'identité de l'enfant. L'éveil de la conscience coïncide avec l'apprentissage du langage.

Le « je » ne peut être employé sans que « tu » soit synonyme de la conscience de l'autre. Le langage parlé distingue le soi et l'autre, l'intérieur et l'extérieur. Le langage est alors d'ordre symbolique.

Au travers de tout ce qui conduit au langage et le décrit, nous comprenons combien le désir de dire et le désir de communiquer de l'enfant sont présents. Le désir de dire pour sentir les sons dans sa bouche (babillage), le désir de communiquer pour faire comme l'autre, pour indiquer ses besoins et ses envies à travers les interactions sociales, composantes essentielles à l'élaboration du langage. Le désir de communiquer, ainsi que le désir de dire sont présents dans le langage très tôt. Le langage est comportement, instrument de socialisation, symbolisme, lien à l'autre. Le désir de communiquer et le désir de dire sont au cœur du langage.

(1) Aimard, P. (1982). *L'enfant et son langage*. 3^e édition. Villeurbanne : Simep.

PARTIE 2 : ANALYSE DE L'INFLUENCE DU BÉGALEMENT SUR LES DESIRS DE DIRE ET DE COMMUNIQUER.

I) PROBLEMATIQUE ET HYPOTHESES

1) PROBLEMATIQUE

Lors des études d'orthophonie, des cours sur le bégaiement sont dispensés aux étudiants. Découvrir le bégaiement, même sous forme théorique, est très intéressant et donne envie de travailler avec des personnes présentant un bégaiement. En troisième année, les cours théoriques sont complétés par des travaux pratiques qui permettent de mieux appréhender ce que peut être le vécu d'une personne avec un tel trouble. Ce mémoire a pour thème le

bégaïement. Plus précisément, il traite des désirs de dire et de communiquer et cherche à montrer en quoi le bégaïement vient les modifier. Le bégaïement influe-t-il sur l'envie de dire à l'autre, de communiquer, de se dire ? Et si oui, en quoi les modifie-t-il ? Le terme « désir » est pris dans le sens d'envie et « dire » dans différentes acceptions qui sont celles de faire part de soi ou d'énoncer un message moins personnel. La démarche d'investigation repose sur l'élaboration de deux questionnaires concernant le désir de dire.

2) HYPOTHESES

Le désir de dire est très présent chez les personnes bègues. S'altère-t-il ? Pourquoi s'altère-t-il ? Comment s'altère-t-il ? S'altère-t-il chez toutes les personnes bègues ? Le bégaïement est un trouble de la communication. Quel rôle joue le désir de communiquer sur le désir de dire ? Autant de questions auxquelles des hypothèses peuvent être formulées:

-Le désir de dire ne s'étiole pas chez toutes les personnes bègues.

-Le désir de dire varie selon chacun .

-Le bégaïement influe sur le désir de dire:

- Il empêche de dire le fond de sa pensée
- Il permet de ne pas dire le fond de sa pensée
- Il met à nu devant les autres
- Il peut constituer une forme de protection

-Les réactions de l'interlocuteur par rapport au bégaïement jouent un rôle dans le désir de dire.

-Le désir de communiquer est altéré en premier, avant le désir de dire.

II) QUESTIONNAIRES POUR MIEUX CERNER LE DESIR DE DIRE

1) PRESENTATION

Le premier questionnaire (annexe I) a vu le jour à partir d'un terrain de stage dans un cabinet d'orthophonie. Il repose sur les réponses données par des personnes bègues participant à deux groupes de parole. L'un était constitué de quatre à six personnes bègues et avait lieu trois fois par mois. Quant à l'autre groupe, il était composé de quatre à cinq adolescents qui venaient tous les quinze jours. Pour compléter les séances de groupe, chacun avait une prise en charge individuelle. Le premier questionnaire est né à partir de la réflexion faite par l'un des adultes : « Serais-je moi si je ne bégayais pas ? » Cette question

posait l'une des problématiques rencontrées par la personne avec bégaiement, celle de l'identité, de la construction de l'individu quand il faut faire avec un trouble. C'est ainsi que ce questionnement fut rattaché à la problématique de ce mémoire. Si le bégaiement détermine en partie ce qu'est la personne, alors il doit accentuer certaines difficultés à communiquer connues par des personnes non-bègues.

Ce premier questionnaire se présente sous la forme de onze questions et s'intitule « Petit questionnaire pour mieux cerner le désir de dire ». Il interroge sur le bégaiement, mais pas seulement. Toutes les questions concernent la communication. Certaines sont tournées vers l'interlocuteur, d'autres sont plus personnelles et d'autres encore concernent des définitions. Deux questions posent directement la problématique de ce mémoire : « Avez-vous parfois l'impression que le bégaiement vous empêche de dire le fond de votre pensée ? » ; « Et autrement, pourriez-vous dire que le bégaiement vous permet parfois de ne pas dire le fond de votre pensée ? ». Bien entendu ces deux questions nécessitent d'avoir un certain recul sur son bégaiement et une certaine lucidité par rapport à ce qu'il provoque. Nous y reviendrons par la suite, dans le chapitre « résultats ». Ce questionnaire permet notamment de poser la question des définitions du désir de dire, qui ne sont pas les mêmes pour tout le monde et qui ont donc amené à traiter les différentes acceptions et à préciser ce terme. Des questions sont très ouvertes, telles : « Si je ne bégayais pas, je serais ... je pourrais » quand d'autres sont plus orientées comme « Quel serait votre interlocuteur idéal ? Quelles seraient ses caractéristiques : à l'écoute, attentif, ayant du répondant ? ». La variété des réponses enrichit la réflexion.

Un deuxième questionnaire (annexe III) fut ensuite élaboré sur la trame du premier, mais il fut destiné aux personnes non-bègues. Les questions sont formulées autrement quand elles concernaient le bégaiement dans le premier questionnaire, mais les autres n'ont pas été changées. Ce deuxième questionnaire apporte un éclairage sur la perception du bégaiement par les personnes non bègues.

La consigne pour les remplir a été orale. Les personnes ont eu la garantie de l'anonymat, ont été informées sur la possibilité de ne pas répondre à toutes les questions ou de faire des remarques. Elles ont eu un délai de deux semaines environ pour les remettre.

2) CHOIX DE LA POPULATION

Au départ, ce questionnaire était destiné à un groupe d'adultes et il a été conçu à partir de leurs réflexions. Cependant, il fut par la suite distribué à des adolescents faisant partie d'un groupe pour venir enrichir et approfondir les questions posées par ce mémoire. Ainsi, ce questionnaire a amené des réponses de la part de neuf personnes bègues (annexe II) nées en 1945 jusqu'à 1995, ce qui constitue un échantillon très intéressant pour constater

comment le bégaiement est appréhendé selon les âges et les générations. Le fait que, statistiquement, trois quarts des personnes bègues soient de sexe masculin s'est bien retrouvé dans le premier échantillon. Il y a donc une personne de sexe féminin pour huit autres de sexe masculin.

En outre, pour compléter ce travail avec des personnes bègues, il était intéressant de proposer ce questionnaire à des personnes non bègues. Il a donc fallu adapter les questions à ce nouveau public pour avoir leur perception du bégaiement. Les questions qui n'en parlaient pas directement ont été laissées telles quelles. Ce deuxième questionnaire a alors été distribué à 10 personnes non bègues (annexe IV) ayant à peu près les mêmes âges que ceux du premier échantillon. Dans ce deuxième groupe, il y a cinq personnes de sexe féminin pour cinq de sexe masculin.

J'ai regroupé les interrogés selon leur date de naissance par tranche de cinq ans :

	Personnes avec bégaiement	Personnes sans bégaiement
1945	1	1
1950	0	2
1955	0	2
1960	1	0
1965	0	0
1970	0	0
1975	1	0
1980	2	1
1985	0	1
1990	3	2
1995	1	1

3) REPONSES APPORTEES AUX QUESTIONNAIRES

3.1 Échantillon 1 : personnes bègues

3.1.1 Qu'évoque le mot « communication » pour les personnes bègues ?

Deux types de réponses prédominent :

- Parler avec les autres, faire connaissance, partager.
- Se faire comprendre.

Selon l'une des personnes interrogées, « Communiquer c'est partager ses idées, exprimer ses sentiments et les faire ressentir, faire passer ses émotions et ses sensations, expliquer des faits, raconter des histoires et se faire des relations. C'est aussi recevoir et prendre en retour toutes ces choses des personnes avec lesquelles nous conversons ».

3.1.2 Qu'est-ce que le désir de dire selon les personnes bègues ?

- C'est le fait d'exprimer par la parole ce que l'on pense pour la majorité.
- C'est partager et échanger des idées.
- L'envie d'annoncer quelque chose d'important ou de formuler une demande
- « Rien ».

3.1.3 Les raisons de dire des personnes bègues

- Besoin de vérité, de respect, d'affirmation de l'autorité par rapport à autrui.
- Vouloir partager ses idées, se confier, et être dans une relation agréable avec l'autre.
- Ne pas se renfermer.
- Notion d'obligation.

3.1.4 Les raisons de ne pas dire des personnes bègues

- Le bégaiement constitue la principale raison de ne pas dire.
- Peur de choquer, vexer, blesser l'autre. Sentir que les mots ne vont pas sortir, que ça va bloquer.
- Garder ce que l'on est pour soi, ne pas tout dire à l'autre.
- L'angoisse de bégayer.
- La honte.

3.1.5 Comment les personnes bègues s'adressent-elles aux autres ?

A un collègue :

- Se montrer ferme mais éviter de s'adresser à l'autre sur un mode frontal.
- Idée de justice, d'égalité entre les interlocuteurs.
- Être clair, détendu, ne pas bégayer.
- Téléphoner.

A une connaissance :

- Faire preuve de calme, de naturel, de sympathie et d'amabilité.
- Notion de méfiance par rapport à la répétition des choses livrées.

A un ami :

- La franchise.
- La plaisanterie.
- Le naturel.

A un parent :

- Internet.
- Le message n'a pas besoin d'être important.
- Ne pas dire des choses blessantes.

A un professionnel :

- Avoir une parole claire, fluide.
- Tact.
- Employer des termes techniques pour montrer ce que l'on veut.

3.1.6 La définition du bégaiement par les sujets bègues

- C'est répéter, bloquer, être dans l'impossibilité de prononcer certains mots, ne pas contrôler sa fluidité.
- C'est un trouble de la parole.
- C'est aussi un blocage émotionnel au départ qui survient lors d'une situation gênante favorisant le stress.
- Une perte de confiance.
- Avoir envie de finir avant d'avoir commencé.

- C'est un handicap qui touche la communication.

3.1.7 Les personnes bègues pensent-elles que le bégaiement les empêche de dire le fond de leur pensée ?

- Pour moitié, le bégaiement joue un rôle sur la possibilité de dire ce que l'on pense.
- Les interlocuteurs doivent prendre les sujets bègues tels qu'ils sont : avec leur bégaiement.
- Si l'autre n'accepte pas le locuteur bègue, alors ce dernier coupe court à la relation.
- La personne bègue tente de dire ce qu'elle a à dire mais elle ne le fait pas « comme il faudrait », selon elle.
- Le bégaiement constitue un frein à la communication d'autant plus que ce que les sujets bègues désirent dire, est complexe.
- Elles ont l'impression que leurs affects ne sont pas pris à leur juste valeur.
- Les prises de parole imposées, comme lors d'une réunion, sont vraiment redoutées.
- Certains n'approfondissent pas ce qu'ils disent car ils veulent aller au plus court pour « avoir à parler le moins possible ».
- Un nombre important de personnes est un facteur augmentant le stress.
- La peur du regard de l'autre est évoquée.
- Elles ne veulent pas exposer trop leur bégaiement car il est facteur de honte et revêt une dimension d'infériorité par rapport au niveau d'argumentation de l'autre.

3.1.8 Les personnes bègues pensent-elles que leur bégaiement leur permet parfois de ne pas dire le fond de leur pensée ?

- Cinq personnes affirment que oui.
- D'autres indiquent que leur trouble n'est en aucune façon un avantage, un profit.
- Le bégaiement peut être « très pratique quand je n'ai pas envie de parler ».
- Le thème du conflit est récurrent. Le bégaiement permet de ne pas prendre part à la conversation ou de ne pas dire des gaffes qui pourraient blesser l'autre.

3.1.9 Quel serait l'interlocuteur idéal d'après les personnes bègues? Quelles en seraient les caractéristiques ?

- L'interlocuteur aurait une « allure physique détendue et [...] une voix claire et apaisante ».
- Une personne invisible serait l'interlocuteur idéal de l'une des personnes interrogées.
- Le regard de l'autre ne doit pas être trop pénétrant.
- « Une personne accompagnatrice comme une canne pour marcher ».

- Importance du respect, de l'amabilité, de la patience, de l'écoute et surtout de l'attention de l'interlocuteur.
- Certains apprécient que leur interlocuteur reformule.
- L'interlocuteur idéal serait quelqu'un qui cherche à comprendre le contenu du message et ne se focaliserait pas sur sa forme.

3.1.10 Avec quelles personnes les sujets bègues se sentent-ils le mieux pour parler ?

- Ce sont les gens les plus proches avec qui les interrogés préfèrent parler.
- Les amis et les parents remplissent au mieux ce rôle.

3.1.11 Le bégaiement constitue t-il une certaine forme de protection par rapport aux autres ou au contraire est-ce quelque chose qui met à nu devant les autres ?

- Deux personnes interrogées sur neuf avouent que leur bégaiement constitue une forme de protection.
- Un grand nombre se retrouve plus dans le fait que leur trouble les met à nu devant les autres. Les personnes se sentent vulnérables par rapport aux critiques possibles de l'autre.
- Le bégaiement dévoile le sujet bègue.
- Ce trouble prévient aussi des « bêtises ».
- Le locuteur bègue a conscience de l'effet que son trouble produit sur l'interlocuteur
- Le bégaiement protège « parfois même de trop ». Il devient une « barrière » entre les autres et le sujet bègue.
- Le bégaiement sert à rester en retrait lors d'un débat, il est donc très « pratique ».
- Les sujets bègues redoutent le jugement par les interlocuteurs surtout s'ils sont considérés comme « débilés ».

3.1.12 Si la personne ne bégayait pas, elle serait...elle pourrait...

- Aller plus facilement vers les autres.
- Ne plus avoir peur des réactions d'autrui.
- Etre plus sûr de soi, s'impliquer davantage.
- Elle pourrait être plus vindicative et affirmée dans ses propos.
- Vivre, tout simplement !
- Avoir « une image plus positive » de soi, plus d'assurance et de confiance en soi.

- Etre plus sûr de faire des choix selon ses propres convictions et non par prise en compte du bégaiement.
- Aucun ne pense que le bégaiement l' a construit d'une façon autre que s'il était absent.

3.2 Échantillon 2 : réponses des personnes non-bègues

3.2.1 Qu'évoque le mot « communication » pour les personnes non bègues ?

- Pour trois personnes, c'est la transmission d'une information.
- Interagir sur autrui.
- Un échange, une mise en commun, une ouverture aux autres, la création d'une relation.
- C'est écouter et se faire écouter.
- C'est aussi dire avec son corps, par les gestes et le regard.
- Importance du choix des mots en rapport avec la transmission d'une information, d'une idée ou encore d'un sentiment.

3.2.2 Qu'est-ce que le désir de dire pour les personnes non bègues ?

- C'est l'envie de s'exprimer, de parler, d'informer, d'échanger mais aussi d'exister.
- C'est le besoin de dire.
- Cela peut être rattaché à la notion d'obligation.
- Le désir de dire peut se transmettre par le corps.
- Être compris par les autres à travers ce désir de dire, a son importance.
- Besoin de communiquer.
- Besoin de faire du bien ou du mal.
- C'est « parler, partager ses problèmes pour être compris et rassuré ».
- « Le désir de dire s'apparente à un silence » ; « Le message reste contenu ».

3.2.3 Quelles sont les raisons de dire les choses ou de ne pas les dire ?

Les chiffres entre parenthèses correspondent au nombre de personnes ayant répondu à la même raison de dire ou de ne pas dire.

Raisons de dire	Raisons de ne pas dire
Partager une information (5)	Mentir (1)
Se faire comprendre, clarifier les choses, d'éviter un conflit (2)	Être en difficulté pour exprimer les choses de façon juste et compréhensible (3)
Attirer l'attention (2)	Être réservé, se cacher, craindre d'être jugé(5) S'affirmer (2)
Envie de parler de quelque chose, se confier (3)	Taire les sentiments, les émotions pour ne pas se laisser submerger (1)
Entrer en relation (4)	S'abstenir de porter un jugement (1)
Avoir besoin d'aide, de conseils, être rassuré (3)	Avoir l'impression que dire ne va pas apporter de solution, que c'est inutile (1)
Former les autres (1)	Juger l'autre inapte à comprendre le message (1)
	Avoir peur de déplaire, de faire du mal, de blesser, de provoquer un conflit (6)
	Protéger l'autre (3)

3.2.4 Quelles sont la ou les meilleures façons de dire les choses selon les sujets non bégues ?

A un collègue ou un camarade :

- Avec franchise, précision, brièveté.
- Sans blesser l'interlocuteur.
- S'adapter à la situation, à la personne et au lien qui nous y attache.
- Faire attention à comment dire par rapport au message à transmettre.
- Prendre en compte le rang de la personne par rapport à soi pour être plus ou moins directif.

A une connaissance:

- Garder ses distances pour ne pas être dans un mode personnel mais rationnel.
- S'adresser à l'autre de façon formelle, avec retenue.
- Le contenu porte sur les généralités, la prise de nouvelles.

A un ami :

- Dire les choses sur un mode confidentiel, partager ses secrets, tout dire, tout partager.
- Dire les choses sans attendre avec « spontanéité ou retenue selon le degré émotionnel de ce qui est transmis ».
- Avec honnêteté, franchise mais toujours sans blesser.
- « On peut tout dire de soi mais pas tout ce qu'on pense de l'ami en question. »

A un parent :

- S'y adresser avec un souci de protection.
- Avec politesse, respect, écoute afin de « ne pas ébranler leur position de parents ».
- Être franc.
- On peut tout dire de ce que l'on pense d'eux car « on n'a pas peur de le(s) perdre » mais on ne dit pas tout de soi.
- Réagir en fonction de la plus ou moins grande fragilité du parent.
- Parler sur un « mode plus intime » et considérer « le degré d'intimité, de confiance et de respect » que l'on avec l'interlocuteur.

A un professionnel:

- Avec respect.
- Sur un « mode direct » , sans détour.
- En restant dans le domaine concerné, de manière technique, «sauf si une relation de confiance durable s'est installée».

3.2.5 Comment les personnes non bègues perçoivent-elles le bégaiement ?

- Le bégaiement est perçu comme un trouble de la parole, non de la communication, c'est un problème physique.
- Ce trouble consiste en la répétition de syllabes et l'impossibilité de s'exprimer sans difficultés.
- C'est le fait de buter lorsque la personne bègue est énervée.
- C'est « le choix impossible des mots ».

3.2.6 Les personnes non bègues pensent-elles que le bégaiement empêche de dire le fond de sa pensée ?

- Ce trouble a trait à une communication troublée.
- Seules deux d'entre elles écrivent que le bégaiement n'empêche pas de dire le fond de sa pensée.
- Elles évoquent la crainte de ne pas être compris, de se ridiculiser face à un public, d'être bloqué et donc de devoir cesser la conversation.
- Le bégaiement empêche le « travail d'élaboration » : «c'est en formulant les choses que l'on peut en prendre conscience ».
- Le bégaiement empêche de dire le fond de sa pensée dans la mesure où sont présents la peur d'une non reconnaissance, d'un désintérêt à cause du bégaiement qui vient cisailer le discours
- Le bégaiement influe sur le choix des mots.

3.2.7 Les personnes non bègues pensent-elles que le bégaiement permet parfois de ne pas dire le fond de sa pensée ?

- Toutes les réponses sauf une sont affirmatives.
- Le bégaiement peut constituer une excuse, un refuge, un alibi, une façon de nier ses difficultés et de rendre l'autre responsable.
- Ne pas aller au bout de sa pensée est une manière d'éviter de se confronter à l'autre .
- La personne bègue peut ressentir le « désir de se défiler » à cause de la culpabilité par rapport au « mal dit ».
- L'émotion peut expliquer le fait que la personne bègue bloque, c'est « un symptôme de mal-être» qui n'invite pas à se mettre en avant et il est donc plus aisé de ne pas dire et d'invoquer le bégaiement.
- C'est aussi un moyen d'éviter de se confier, d'entrer en conflit et de se « réfugier dans un monde différent ».
- « Si le langage est le miroir de la pensée, comment ne pas admettre que celui qui a tant de mal à produire le mot n'a pas un blocage à émettre le fond de sa pensée ? ».

3.2.8 Comment les personnes non bègues imaginent-elles leur interlocuteur idéal ?

- Se sentir écouté attentivement et jusqu'au bout par l'autre sans être jugé paraît le plus important pour la majorité des personnes interrogées.
- Pouvoir parler de tout, librement, ressentir de l'empathie de la part de l'autre.
- Communiquer de façon non violente et être accepté tel que l'on est.
- L'interlocuteur doit avoir du répondant mais sans « écraser » l'autre.
- Le fait que l'interlocuteur nous ressemble est apprécié.

3.2.9 Quelles sont les personnes avec lesquelles les sujets non bègues se sentent-ils le mieux pour parler ?

- Ce sont, en grande majorité, les parents, les amis, les conjoints.
- Plus étonnant, les collègues sont cités car ils sont « moins impliqués affectivement ».
- Des interlocuteurs apportant sérénité et repères sont appréciés.

3.2.10 Quel est le point de vue des personnes non bègues sur le fait que le bégaiement représente une certaine forme de protection par rapport aux autres ou au contraire soit quelque chose qui met à nu devant les autres ?

- Le bégaiement est ressenti comme une mise à nu devant les autres.
- « Bégayer c'est être à la merci du regard », être « en état d'infériorité », « quelque chose qui provoque la honte ».
- Le bégaiement représente une mise en danger, un risque de s'exposer au regard de l'autre, de le soutenir, et crée une forme de dépendance à l'autre.
- Le bégaiement constituerait une façon d'attirer l'attention et de se sentir différent mais pas en terme de souffrance.
- C'est parfois aussi une façon de se protéger des autres et donc d'une possible humiliation.

3.2.11 Quelles conséquences le bégaiement peut-il entraîner ?

- La solitude.
- Le repli sur soi, l'exclusion.
- La peur, la peur de dire, la peur des autres et la peur de l'échec.
- Le bégaiement peut isoler suite aux moqueries qu'il suscite et provoquer un mal être.
- Le bégaiement est quelque chose qui vient compromettre la compréhension de soi par les autres et qui empêche les rencontres.
- La personne bègue peut « se sentir angoissée et dépassée par les émotions ».
- Des difficultés d'intégration que ce soit à l'école ou dans la société.
- Certains évoquent les possibilités de dépassement du bégaiement jusqu'à le vivre comme un défi amenant la personne à s'affirmer et « à exister à part entière avec cette singularité ».
- L'utilisation d'autres modes de communication.

4) CRITIQUE DES QUESTIONNAIRES

Ces questionnaires ont été créés assez rapidement. Avec le recul, nous pouvons nous rendre compte des imprécisions qu'ils contiennent.

Tout d'abord, il n'y a pas eu de consigne écrite pour les remplir, ce qui a eu pour effet d'égarer certaines personnes dans leurs réponses.

Des cases pour indiquer le sexe et la date de naissance sur le premier questionnaire n'avaient pas été créées mais cela a été fait pour les personnes non bègues. La récupération des informations manquantes concernant le premier groupe a été effectuée auprès de l'orthophoniste chez qui ils étaient pris en charge.

Ensuite, les pages des questionnaires n'étaient pas numérotées, ce qui a conduit une personne à ne pas remplir une partie ! Elle lui a été remise par la suite mais cela a coûté du temps.

En outre, la plupart des questions amènent des réponses ouvertes. C'était au départ voulu, mais cela a parfois entraîné l'absence de réponse sans doute par l'incompréhension de la question ou bien le fait de devoir beaucoup écrire ...

5) DISCUSSION

La communication est un échange qui permet de faire connaissance avec l'autre et qu'il fasse connaissance avec nous. Lors de cet échange, une information est souvent transmise, d'ordre personnel ou non. D'après les personnes bègues, nous sommes en communication lorsque nous arrivons à nous faire comprendre de l'autre. Une seule personne bègue fait référence au bégaiement quand il répond à la définition du terme « communication ». Il écrit : « Est-ce que je vais réussir à commencer la prise de parole ? ». Nous constatons donc dans quel état d'esprit se trouve le locuteur bègue. Il ne vient pas partager le plaisir d'un échange mais s'inquiète de sa prise de parole, ce qui ne le met pas en situation de désirer communiquer.

Une personne non bègue emploie le terme d'interagir mais il utilise la préposition « sur » et non « avec », il y a donc dans cette formulation l'idée d'une certaine manipulation de l'autre. Il est vrai que communiquer permet, entre autres, d'agir sur l'autre. C'est d'ailleurs peut-être ce que redoute le sujet bègue.

L'écoute attentive est importante pour les interlocuteurs car sans elle il n'y a pas de partage, c'est ce que soulignent les personnes non-bègues.

Ce groupe a aussi évoqué **la communication non-verbale** qui permet de donner des informations à l'autre au même titre qu'un véritable langage. Cette notion est absente des réponses du premier groupe car bien souvent le corps des personnes qui bégayaient est envahi par la tension et la souffrance, et ne sert plus à l'échange.

L'idée qui prévaut, pour les deux groupes, en terme de communication, reste quand même celle d'un échange, d'une mise en commun, d'une ouverture aux autres, d'une relation. Ces réponses montrent que la communication est avant tout une manière d'être avec l'autre et de le comprendre ou de s'en faire comprendre. La communication c'est **donner à l'autre et recevoir de lui**.

Le désir de dire est le fait d'exprimer par la parole ce que l'on pense, échanger, partager ses idées. Il peut notamment correspondre à l'envie de faire une demande. Les personnes qui ne bégayaient pas ont plus de mots pour cerner le désir de dire, sans doute parce chez elles ce désir n'est pas mis à mal. Elles parlent donc du rapport entre le désir de dire et le fait d'exister, de la nuance entre envie et besoin dans ce désir, de **l'importance de l'interlocuteur** pour saisir ce désir de dire. Le désir de dire est considéré par certains comme synonyme de **silence** car il a trait à une envie contenue, à quelque chose qui n'est pas encore réalisé et qui ne se réalisera peut être pas. Une personne non bégue écrit que « le désir de dire prouve notre envie d'exister, de nous socialiser », tandis qu'une autre évoque le fait « d'exister pour l'autre ». Le désir de dire est donc fortement lié à l'autre. Le désir de dire est né du **désir de communiquer**, il est alors naturel qu'il soit rattaché à l'autre. Pour les personnes interrogées, il semblerait que désirer dire et désirer communiquer ne soient pas la même chose puisqu'ils n'appellent pas les mêmes réponses.

Pour l'une des personnes non bégues, le désir de dire est l'envie ou besoin de « mettre dehors ». C'est confirmer l'idée selon laquelle le désir de dire peut être soit **une envie**, donc quelque chose de non obligatoire, soit **un besoin** qui relève de l'obligation. De plus, la formulation « mettre dehors » est intéressante car elle induit qu'il y a un intérieur à l'être et que parfois cet intérieur a besoin de sortir, d'être dit. La communication non verbale est ici aussi évoquée puisqu'on peut faire passer des idées, des sentiments à l'autre, par le corps. D'ailleurs, C. écrit que « Le corps, la respiration sont sans doute sollicités dans ce processus ». Être compris par les autres à travers ce désir de dire a son importance. Le désir de dire ne peut trouver satisfaction que s'il y a un interlocuteur et qu'il saisit le sens de ce que l'autre avance, « met dehors ».

Pour l'une des personnes non bégues, le désir de dire est la même chose que la communication, c'est parler. Elle ne nuance pas les trois désirs : **dire, parler et communiquer**. Les nuancer demande en effet un certain recul sur son trouble mais dépend aussi tout simplement de la maturité de l'individu. Dans le cas présent, c'est un adolescent de quatorze ans qui a répondu.

L'un des interrogés définit le désir de dire comme le « besoin de communiquer, d'informer, de faire du bien ou du mal ». Le désir de dire a des **limites** et ces limites commencent là où l'autre ne tient pas forcément à être dépositaire de ce que l'on a à dire. Dire peut avoir des effets blessants ou au contraire valorisants pour l'autre, il peut **porter atteinte** à l'autre. Désirer dire n'est pas que vouloir s'exprimer, cela sous entend aussi un besoin d'être en relation à l'autre (désir de communiquer) que ce soit en terme négatif ou positif.

Ce qui est frappant, c'est que plus de la moitié des personnes du premier groupe ait répondu que leurs **raisons de dire** naissent du besoin de vérité, de se faire respecter, d'affirmer son autorité par rapport à autrui. Cela montre bien que le bégaiement empêche de dire ses pensées surtout quand elles concernent un conflit. Il en ressort un sentiment d'injustice et de frustration. Cela est en faveur de l'hypothèse selon laquelle le bégaiement vient entraver le besoin d'exprimer une opposition. Nous pouvons mettre en parallèle ce constat avec ce qui peut provoquer le bégaiement : n'est-ce pas au départ (dans l'enfance) **le non**, ne pouvant être dit, qui induit le bégaiement afin de dire quand même mais pas tout à fait ? Parfois, dire est obligatoire et ne dépend plus de notre désir.

Il faut noter que, dans aucune des réponses du premier groupe, le bégaiement n'est évoqué. Cela montre qu'informer les autres de son bégaiement reste difficile.

Désirer dire, c'est aussi tout simplement avoir envie de partager ses idées, se confier, être dans une relation agréable, être avec l'autre. Le deuxième groupe ajoute que l'on dit parce qu'il est possible d'avoir besoin d'aide, de conseils. Dire est aussi nécessaire professionnellement, lors d'une formation, mais sur un autre registre, dire sert à séduire.

Ce qui altère **le désir de dire**, selon les personnes bègues, est la peur du refus de l'autre, la crainte de blesser, choquer, vexer l'autre. Le bégaiement constitue bien évidemment une raison de ne pas dire car il est synonyme d'angoisse et de honte. Le regard de l'autre peut être parfois si impressionnant ! Le bégaiement constitue la principale raison de ne pas dire. La personne sent que les mots ne vont pas sortir, qu'elle va bloquer, elle n'a pas envie de prendre le risque de la honte. **L'angoisse de bégayer empêche de dire.**

L'une des personnes soulève la situation dans laquelle l'interlocuteur n'est pas réceptif. C'est donc qu'elle s'interroge d'abord sur l'état d'écoute possible de son interlocuteur, et peut être aussi sur l'intérêt de ses idées. S'il est distant, inattentif et donc non réceptif, la personne ne va pas aller vers lui, d'autant plus si elle a tendance à bégayer.

Une autre insiste sur le fait de garder ce que l'on est pour soi, de ne pas tout dire à l'autre, que ce n'est pas forcément aimer l'autre que tout lui dire. Cela dénote une certaine réflexion sur ce que véhicule la parole et sur la façon d'être avec l'autre.

Cependant le bégaiement n'a pas été cité par l'ensemble des personnes bègues comme étant une raison de ne pas dire. Pourquoi ? Peut-être est-ce parce qu'ils ne veulent pas considérer le bégaiement comme un obstacle à la communication. Autre idée : nous ne disons pas pour la simple raison que nous pouvons avoir envie de garder ce que l'on est ou ce que l'on pense pour soi. Les personnes non bègues ont ajouté aux raisons de ne pas dire le fait de ne pas vouloir porter de jugement, de taire ses émotions pour ne pas être submergé, **et la crainte d'être jugé.** Certaines personnes non bègues expriment aussi la peur d'être en difficulté pour dire les choses de manière juste.

Les façons de dire diffèrent selon la personne à qui on s'adresse. Les personnes non bègues insistent sur **la retenue**. Pour les deux groupes, les amis sont les interlocuteurs privilégiés à qui on peut « tout dire ». En ce qui concerne le bégaiement, les plaisanteries amicales et la connaissance du trouble par l'autre favorisent la fluidité. Les parents ne sont pas toujours les interlocuteurs les mieux placés pour entendre le dire de l'individu, surtout pour les personnes bègues. Ces dernières font souvent attention à ne pas blesser le parent et ne semblent pas vouloir trop leur dire ce qui les concerne intimement. Il y a donc une certaine distance entre la personne qui a tendance à bégayer et ses parents, mais ce n'est pas toujours vrai. Certaines personnes non bègues prennent moins de précaution pour s'adresser à leurs

parents. Ils considèrent qu'on peut tout dire à un parent car « on ne risque pas de le perdre... ». La perte de l'objet d'amour... Encore une fois, nous retrouvons la problématique bègue, à savoir la peur du refus, et du désamour de l'autre. En effet, la plupart des personnes ne parlent pas par peur de choquer, vexer, blesser l'autre. Les mots ont un pouvoir immense et peuvent atteindre violemment l'autre et de ce fait, provoquer **la perte d'amour**.

Ce qui est commun aux deux groupes est le fait de ne pas vouloir trop se révéler. Quelques personnes du deuxième groupe rejoignent celles du premier dans le sens de la protection des parents par rapport aux mots qui peuvent les blesser. La peur de blesser n'est donc pas propre à la personne bègue. La rencontre avec un professionnel ne met pas forcément à l'aise tous les individus qu'ils soient bègues ou non. Les personnes bègues font référence à leur envie de fluidité et d'une parole claire face à un professionnel.

Concernant **la perception du bégaiement**, il est intéressant de voir que les réponses des deux groupes sont finalement assez proches. Le bégaiement est défini par le fait de répéter, de bloquer, de « mal articuler », être dans l'impossibilité de prononcer certains mots sans difficultés. Le bégaiement est donc perçu comme **un trouble de la parole**. Quelques personnes bègues évoquent néanmoins **un « handicap » de la communication**, parlent du blocage émotionnel qui survient dans des situations stressantes et de l'envie de terminer de parler avant d'avoir commencé.

Une réponse attire plus particulièrement l'attention. C'est celle d'un jeune homme qui utilise beaucoup son savoir pour pallier son bégaiement et en quelque sorte l'oublier, ou du moins, l'éviter. Il n'est pas le seul à employer le terme de handicap mais il distingue le bégaiement « avant rééducation » et « après rééducation ». Il donne donc du bégaiement deux définitions : c'est un handicap de la communication, c'est-à-dire qui touche la parole, et une autre qui est celle d'un dysfonctionnement de la communication plus près de la difficulté de se faire comprendre. Cette vision des choses est intéressante. Pour A., la rééducation a permis de renouer avec l'autre et le bégaiement n'est plus perçu comme une impossibilité à dire mais a mué en recherche de se faire comprendre de l'autre, malgré le bégaiement.

Le fait que le bégaiement soit synonyme de « mal articuler » reste encore très ancré dans les mentalités par méconnaissance de ce trouble et des conséquences qu'il peut entraîner. L'un des interrogés ne considère pas le bégaiement comme un trouble de parole mais comme « le choix impossible des mots ».

Nous pouvons remarquer qu'aucune personne ne parle de la souffrance qui peut découler du bégaiement... Pour les personnes non bègues c'est compréhensible car elles ne vivent pas le quotidien de la personne bègue. Mais pour cette dernière le fait de ne pas évoquer la souffrance est quelque peu surprenant. Est-ce par pudeur ? Par déni ? Peut-être que la plupart des interrogés se sont focalisés sur le mot définition et donc sur ce qui se voit et s'entend dans le bégaiement.

Le bégaiement empêche-t-il de dire le fond de sa pensée ? Cette question touche au cœur de la problématique du mémoire. Elle permet d'avancer si oui ou non le bégaiement influe sur le désir de dire. Dit-on ce que l'on souhaite dire à l'autre lorsqu'on sait que la voix

peut se troubler et nous faire perdre la face (dans les deux sens du terme) ? A t-on tellement pris la triste habitude de ne pas pouvoir dire que l'on ne dit plus du tout ou très rarement ? Les personnes non bègues paraissent percevoir le bégaiement comme un trouble de la parole. Or, elles le considèrent comme un trouble de la communication quand elles répondent à la question : Pensez-vous que le bégaiement empêche de dire le fond de sa pensée ? Cela voudrait-il dire que le bégaiement est un trouble de la parole et de la communication. Une autre hypothèse semble possible.

Le bégaiement serait **un trouble de la parole qui survient en situation de communication**. Toujours est-il que les personnes non bègues ont plutôt bien cerné les effets du bégaiement par rapport à ce qu'on a à dire. Elles rejoignent celles qui le sont lorsqu'elles évoquent la crainte d'être incomprises et ridicules, la peur d'une non reconnaissance (voire d'une méconnaissance) et la possibilité d'une interprétation abusive, que ce soit des idées ou des sentiments de l'interlocuteur.

Quand l'une d'entre elles parle du « **travail d'élaboration** » qui ne peut se faire et ajoute que « c'est en formulant les choses que l'on peut en prendre conscience », elle parle peut être du système de feedback qui permet de nous percevoir par le biais de notre langage oralisé. Sa remarque fait lien avec l'effet miroir de la parole entendue et reçue par l'autre. Une autre personne non bègue exprime quelque chose d'intéressant quand elle écrit : « une pensée est quelque chose de complexe qui mobilise corps, cœur, cerveau pour devenir langage ». Elle touche ici à l'une des problématiques de la personne bègue : celle de l'émotion en rapport à l'autre, de **se dire à travers ses mots, de se dire à travers le corps**, de se dire à travers le cœur, de se dire grâce au cerveau. Elle ajoute une autre chose fort intéressante tant dans la formulation que dans l'idée : « Les mots (maux ?) sont la base de nos échanges verbaux ». Nous revenons alors au choix des mots, à leur pouvoir, à ce qu'ils disent de nous en accord avec nous ou à nos dépens.

Le premier groupe insiste sur la difficulté à s'exprimer et à s'affirmer lors d'un conflit, sur une prise de parole imposée qui provoque l'envie de parler le moins possible. Nous relevons que seule la moitié des personnes bègues a répondu de façon affirmative à cette question. Elles invoquent le fait d'être pris telles quelles, qu'elles disent malgré tout, mais peut-être pas « comme il faudrait ». Nous pouvons entrevoir dans certaines réponses une sorte de déni par rapport à l'effet produit par le bégaiement. En effet, l'un des patients répond que les autres le prennent tel qu'il est. En clair, s'il ne sent pas les gens amènes ou que ceux-ci s'arrêtent à son bégaiement, il coupe court à la relation.

C'est donc bien que **le bégaiement entrave la communication** et donc par extension de dire ce qu'on désire exprimer. Pour eux le bégaiement constitue un frein à la communication d'autant plus que ce qu'ils désirent dire est complexe. Ce trouble est alors vecteur d'énervement et de fatigue particulièrement lorsqu'il s'agit d'affirmer son autorité ... La personne ressent des difficultés pour faire passer ses affects et estime que c'est parce qu'ils ne sont pas pris à leur juste valeur. Ce dire vient nous faire part de la souffrance et notamment du sentiment d'injustice, de différence par rapport aux autres. Le bègue se sent seul dans sa lutte et voit son interlocuteur comme un nouvel obstacle à franchir, en aucun cas une aide. D'ailleurs, l'un des patients dit qu'« un bègue ne perd pas que la parole, il perd l'intensité de l'échange ». Il semble notamment que les prises de parole imposées comme lors d'une réunion soient vraiment redoutées chez les personnes bègues et c'est dans ce cas que le plus souvent le bégaiement survient et empêche de formuler ce que la personne voulait dire. Le bégaiement vient inhiber la prise de parole et le contenu. E. évoque le nombre de personnes comme facteur augmentant le stress : « toutes les attentions sont sur moi, peur du bégaiement, appréhension donc bégaiement ». Il est intéressant de relever que le mot attention est écrit attention ... Lapsus révélateur ou non ? Il y a forcément de la tension quand on est au centre

de tant d'attention ! Quand le point de vue diverge de celui de l'interlocuteur, il est plus particulièrement difficile d'exprimer le fond de sa pensée.

La peur du regard de l'autre par peur du bégaiement est une nouvelle fois évoquée. C. parle du fait de ne « pas tenir la distance », il ne veut pas exposer trop son bégaiement car il est facteur de honte et revêt une dimension d'infériorité par rapport au niveau d'argumentation de l'autre.

Il y a donc **plusieurs degrés d'altération du désir de dire**. Il semblerait qu'au départ ce soit **le désir de communiquer** qui soit détérioré au fil des expériences malheureuses, de la honte, de la gêne, des moqueries, de la lutte corporelle pour délivrer ce que l'on a à dire. En effet, aller vers l'autre c'est révéler son bégaiement et donc souffrir encore. Il en résulte une sélection des interlocuteurs et un rejet de certaines rencontres. Le désir de dire n'est donc pas toujours mis à mal et est même renforcé, puisque la personne est frustrée et souhaite donc encore plus dire. Dans d'autres cas, la communication est devenue source de souffrance et il est possible que **le désir de dire** soit mis à mal.

Autre question qui met en lien direct le désir de dire et le bégaiement : **Ce trouble permet-il de ne pas dire ?** La grande différence entre les deux groupes réside dans la proportion des personnes à répondre par l'affirmative. Comme nous pouvions nous y attendre, dans le premier groupe, cinq personnes sur neuf ont répondu « oui », et neuf sur dix dans l'autre groupe. Reconnaître que le bégaiement apporterait un quelconque bénéfice secondaire reste difficile pour les individus concernés et cela est bien normal. Il n'est pas question de faire l'amalgame entre ceux qui retirent des petits bénéfices secondaires inconsciemment et ceux chez qui le bégaiement n'a réellement aucun effet sur ce qu'ils ont à dire. Mais peut-on réellement dire que le bégaiement n'a aucun effet sur ce qu'on a à dire ?

Il faut noter que parfois la question n'a pas été comprise et a été assimilée à la précédente. Or les termes « **empêcher** » et « **permettre** » ne veulent absolument pas dire la même chose. Le premier marque le bégaiement de telle façon que la personne ne peut pas faire avec. L'impossibilité de dire est alors involontaire. Le terme « permettre » induit un certain bénéfice retiré du trouble et donc une conduite plus ou moins consciente d'usage du bégaiement comme défense. Le bégaiement peut constituer une certaine défense dans quelques situations. Quant aux réponses du deuxième groupe, elles convergent vers la notion d'excuse, de refuge et même vers une façon de nier des difficultés, voire de rendre l'interlocuteur responsable de l'arrêt de la conversation. Le bégaiement serait une manière d'éviter de se confronter à l'autre... et à soi ? Ceci dit, ces personnes précisent quand même qu'étant donné le trouble, ces comportements sont bien légitimes. Elles évoquent même la notion de culpabilité du « mal dit » ce qui montrent qu'elles comprennent en partie ce que peuvent ressentir et vivre les personnes bègues. Ce n'est donc pas une façon de relativiser les conséquences du bégaiement mais plutôt d'en voir les différents aspects. Cela démontre une certaine **empathie**. D'ailleurs, les personnes bègues sont d'accord pour dire que parfois le bégaiement leur permet en effet de **rester en retrait**, notamment lors de conflits. L'une des personnes non bègues interrogées peut être citée car sa formulation à la question paraît bien résumer les réponses apportées : « Le bégaiement souffrance, sûrement; le bégaiement prétexte, parfois ; le bégaiement alibi, pourquoi pas ? ».

La personne présentant un bégaiement attend de la part de son **interlocuteur idéal** un regard accompagnateur mais pas jugeant, d'une attention et d'une écoute manifestes mais non synonymes de pression. Certains apprécient l'aide apportée par la reformulation et l'attention portée au contenu du message, non sa forme. Le problème réside dans le fait que cet interlocuteur idéal n'est pas souvent sur leur chemin. Or, la personne bègue a en elle un stress constitutionnel qui s'amplifie à chaque événement communicationnel inattendu car elle sait qu'elle va avoir à lutter pour surmonter cet imprévu. L'interlocuteur idéal décrit par le premier groupe diffère peu de celui décrit par le deuxième. Une personne bègue apporte une jolie comparaison : « **Une personne accompagnatrice comme une canne pour marcher** ». Dans les deux cas, un ajustement réciproque est nécessaire pour se comprendre et écouter réellement l'autre. Accepter l'individu tel qu'il est apparaît comme le maître-mot des réponses. Nous savons que dans la vie de tous les jours cette belle pensée n'est pas forcément présente. De plus, nous avons affaire avec nos propres ressentis et les paroles ou les attitudes de l'autre viennent réveiller certaines émotions dues à des expériences passées. La communication a donc toujours lieu dans l'intersubjectivité. L'interlocuteur idéal serait quelqu'un qui cherche à comprendre le contenu du message et ne se focaliserait pas sur sa forme.

Seulement deux personnes interrogées sur neuf avouent que **leur bégaiement constitue une forme de protection** tandis qu'un grand nombre se retrouve plus dans le fait que **leur trouble les met à nu** devant les autres. En effet, N. dit : « Le bégaiement montre et souligne aux autres que je suis une bègue ». Cette formulation est inquiétante car cette personne se considère avant tout comme « une bègue ». Elle se définit par son bégaiement. Un autre évoque la « vulnérabilité par rapport aux critiques ». K. écrit quelque chose de fondamental : « il (le bégaiement) dévoile de moi ce qui ne se voit pas aux premiers regards ». Il est vrai que tant que la personne ne parle pas elle n'est pas en danger et que dès que le bégaiement survient, l'autre peut percevoir la souffrance et la difficulté ressenties par le bègue. **Ce trouble prévient aussi les « bêtises »**. Ce n'est pas la première fois que cette peur est évoquée. Le fait de pouvoir dire des choses ridicules, ou suscitant des critiques est très redouté par la personne avec bégaiement. Ce n'est donc pas seulement la forme qui importe, mais aussi le contenu. Il est vrai que parfois le locuteur remplace un mot sur lequel il bute par un autre et par cette action il modifie le contenu du message qu'il avait en tête. Il n'a donc pas eu une parole parfaite selon ses critères et peut donc considérer avoir dit des « bêtises ».

C. pense à l'effet que son trouble produit sur l'interlocuteur quand il écrit : « Ils reçoivent cet handicap en pleine figure ! ». Ch. considère que son bégaiement **le protège « parfois même de trop »**. Il parle de « barrière » entre les autres et lui. Il lui sert à rester en retrait lors d'un débat et il est donc très « pratique ». Le bégaiement est, pour beaucoup, une faille intime qui est mise en avant dès la prise de parole. Ils ne peuvent se dire qu'ils confieront leur problème quand ils auront confiance en l'autre, ils ne décident devant qui, ou quand le trouble les mettra à nu. De plus, le bégaiement est encore assimilé par beaucoup de gens à la bêtise et d'ailleurs les patients le ressentent bien : « D'autres qui nous prennent pour des débiles car on ne sait pas parler ». En outre, les interlocuteurs se servent parfois du bégaiement pour blesser et humilier l'individu, et à force les personnes concernées se protègent et redoutent les moqueries.

Le bégaiement est donc vécu comme une mise à nu car il expose malgré soi. Il rend la personne vulnérable et met en évidence une faille intime dès la première prise de parole parfois. Non seulement **la personne bègue doit s'occuper de ce qu'elle veut dire et de comment le dire** mais elle anticipe les réactions de son interlocuteur face au trouble du

discours. Il en ressort une grande angoisse au moment de parler. **Le désir de dire est présent** mais l'angoisse monte et dire devient souffrance, non plus désir. Le bégaiement dépouille, écorche... même s'il peut aussi protéger. La défense que constitue le bégaiement crée parfois de tels remparts que l'accès aux autres demande une véritable mobilisation de l'individu, comme s'il s'en allait en guerre. Les personnes non concernées par le bégaiement saisissent bien que ce trouble induit une mise en danger à la prise de parole et que le regard est difficile à supporter pour celui qui bégaie. D'ailleurs, ce dernier n'a-t-il pas trouvé comment éviter ce regard source d'angoisse ? Lorsque le blocage est intense, la personne bègue coupe le lien par le regard, elle se coupe de l'interaction et n'est plus que dans le besoin de dire à tout prix. **Elle n'est plus dans la communication.** Or, c'est bien être en relation à l'autre qui sous-tend notre désir de dire. **Si être avec l'autre n'est plus un plaisir alors que devient l'envie de dire ?**

Quel rôle joue le bégaiement sur l'identité de l'individu et quelles en sont les conséquences au quotidien ? C. écrit : « Je serais tel que je suis aujourd'hui mais avec le bégaiement en moins [...] ». Or, les auteurs ayant étudié les effets du bégaiement sur la construction de l'identité, penchent vers l'hypothèse d'une **influence du trouble sur la personnalité**. Le bégaiement provoque **une difficulté et une souffrance à dire, à se dire, à dire et à se dire à l'autre** qui ne peuvent rester sans conséquences sur les comportements et donc la personnalité de l'individu. Cependant, dire que le bégaiement joue sur ce que les sujets bègues sont, est trop douloureux à reconnaître, les plongerait dans une sorte de gouffre et effacerait les repères construits autour du bégaiement. Se penser autrement qu'avec un trouble qui fait réellement partie de soi constituerait une sorte de déni de soi et un risque de décompensation de certains traits de caractères élaborés par, pour ou contre le bégaiement. Nous retrouvons d'ailleurs cette notion dans l'un des écrits des patients: « Je serais plus peau de vache ». Cette personne exprime une frustration de ne pouvoir dire les choses auxquelles il n'adhère pas, mais pas seulement. Son bégaiement paraît être un bouclier contre des pulsions violentes à l'égard des autres qui ne sont peut être pas seulement liées au bégaiement mais présentes dans son caractère indépendamment du trouble de parole. Dans ce cas, se défaire de son trouble trop brutalement laisserait place à d'autres comportements qui pourraient être nocifs pour lui et pour les autres. Le bégaiement est un tel trouble, venant entremêler des comportements et des idées, que démêler ce qui lui est propre et ce qui ne l'est pas n'est pas aisé et par ailleurs, pas forcément utile.

Ne pas bégayer permettrait à N. de vivre, tout simplement ! En effet, elle exprime que son trouble l'empêche d'effectuer les tâches du quotidien comme acheter le pain, prendre un rendez-vous, prendre la parole en classe... de plus sa façon de parler est sanctionnée puisqu'elle est notée sur ses oraux. Le bégaiement agit vraiment comme **un élément de mise en quarantaine** et à l'adolescence les traits de personnalité s'affirment. C'est une période pendant laquelle il est déjà assez difficile de faire ses armes sans qu'un trouble qui se voit et s'entend s'ajoute ! Cet exemple démontre bien que le bégaiement agit sur la personnalité en refoulant les désirs de dire et se dire aux autres. C, qui est plus âgé, dit que son trouble de parole lui a fermé des portes mais qu'il lui a aussi permis de **s'exprimer autrement**, par les arts et notamment la musique qui est devenue sa passion et son métier. Il ajoute que ses enfants ont du vivre avec son handicap. Cela pose une question essentielle sur l'image de soi. Comment se situer par rapport à ses enfants quand il est déjà difficile de se construire avec le

bégaiement. Les enfants viennent remettre en balance les représentations de soi et posent les questions des représentations paternelles.

Ne pas bégayer offrirait la possibilité d'« une image plus positive » de soi et donc plus d'assurance et de confiance en soi. Venons-en à ce qu'a écrit F. : « Je pourrais me soulager la confiance ». Ce lapsus est fort intéressant. Il nous permet de traiter les notions de confiance et de conscience. Le bégaiement vient remettre en question la confiance en soi et aussi envers les autres mais il participe à **une certaine culpabilité de « mal parler »**. « Se soulager la conscience » est très révélateur de cette culpabilité de la personne avec bégaiement. Dans la même lignée, certains se posent la question de leurs choix professionnels. Sont-ils déterminés par le bégaiement dans le sens où il n'incite pas à aller vers des métiers qui le mettrait en avant, ou bien par l'envie de faire tel ou tel métier. Nous connaissons bon nombre de bègues qui ont choisi des métiers dans la communication mais là encore, quelle est la part du bégaiement dans leur choix. Car si le bégaiement peut freiner les désirs réels de tel métier, il peut aussi motiver la personne à le surmonter en **relevant un défi**. Ainsi, E. se pose la question de son entrée dans une école d'ingénieurs : « Je ne sais pas si le bégaiement me freine ou tout simplement par choix, entrer dans une école d'ingénieurs ne m'intéresse pas plus que ça ? ». **Le bégaiement agit donc à tous les niveaux qui impliquent des relations** : quotidiens, professionnels, sentimentaux. Il génère une souffrance de ne pas pouvoir se réaliser et de ne pas savoir parfois si les agissements dépendent de lui ou de nos désirs profonds.

Le bégaiement n'est donc pas vraiment un trouble de la parole. Certes, c'est un trouble qui s'entend et se voit mais **il n'est présent qu'en situation de communication**. C'est donc avant tout un trouble de la relation à l'autre. D'ailleurs, il joue sur la confiance en soi, l'assurance, l'implication dans diverses activités, sur la réalisation de soi. Il agit sur la personnalité de l'individu puisqu'il survient généralement très tôt dans la vie. Les deux groupes ont cependant évoqué les possibilités de dépassement de soi par rapport au bégaiement comme trouver d'autres modes d'expression et donc s'ouvrir à des choses qu'ils n'auraient peut-être pas découvertes s'il n'y avait pas eu le bégaiement.

Le désir de dire, construit à partir du **désir de communiquer**, est-il toujours aussi fort qu'au début de la vie ? Il arrive que le locuteur bègue ressente que son interlocuteur préférerait qu'il se taise. Cette parole qui a déjà tant de mal à se dire, faudrait-il en plus l'enfermer ? Quelle souffrance ! Lorsque le désir de dire est touché c'est que les expériences vécues par l'individu l'ont détaché des autres, du plaisir lié à l'échange. Heureusement le désir de dire ne semble pas se détruire aussi facilement. Il faut vraiment que la situation de communication soit arrivée à un stade de détérioration avancé qui n'a plus trait qu'à la souffrance. A ce moment-là nous pouvons avancer l'idée d'un désir de dire étioilé. Demander à la personne bègue de se taire, sur un mode verbal ou paraverbal provoque chez elle incompréhension, impuissance et révolte. L'individu vit ses difficultés ou son impossibilité à dire comme un **échec**. Elle peut diriger sa violence vers l'autre ou vers elle : phénomène autodestructeur. A chaque nouvel échec, elle se dévalorise et la confiance en elle est affaiblie. En outre, ce qui est d'autant plus rageant c'est que **ce que la personne parvient à dire n'est pas forcément ce qu'elle souhaitait exprimer** ! Notre voix nous définit, elle nous ouvre aux autres, elle est un élément de reconnaissance pour soi et pour

les autres. Lorsque la parole se dérobe, que l'individu ne peut se reposer dessus, se reconnaître en elle, alors **c'est l'existence même de la personne qui est remise en question**. Bien entendu, **la communication** ne repose pas que sur la parole mais savoir que l'on peut s'exprimer sans problème, seul mais pas en interaction, interpelle sur la place que l'on occupe par rapport aux autres. Comme l'écrit J. Rey-Lacoste, « Le droit de dire, le droit de savoir rejoignent le droit d'être » (1).

(1) Rey-Lacoste J., Histoire d'un bégaiement chez Masson (2001) dans la collection Orthophonie.

III) LES DIFFERENTES FACONS DE DIRE ET DE RESSENTIR CE QUI EST DIT

1) LE DIRE VERBAL

Le langage verbal est un code. C'est un code à double articulation, spécifiquement humain et le plus élaboré qui soit. Il n'est cependant pas le seul. Étudié en tant qu'objet, il n'est pas intéressant. Il l'est quand nous le prenons en compte au sein d'une relation communicationnelle. La valeur intentionnelle du discours est d'ailleurs très importante. La première articulation de ce code est celle selon laquelle tout message à transmettre s'analyse en une suite d'unités douées chacune d'une forme vocale et d'un sens. La forme vocale est, elle, analysable en une succession d'unités dont chacune contribue à distinguer « tête », par exemple, d'autres unités comme « bête », « tante », ou « terre ». C'est ce qu'on désignera comme la deuxième articulation du langage. Grâce à la seconde articulation, les langues peuvent se contenter de quelques dizaines de productions phoniques distinctes que l'on combine pour obtenir la forme vocale des unités de première articulation.

Quand nous voulons adresser un message à l'autre, que faisons-nous ? Et bien cette question nous paraît surprenante car en réalité nous ne réfléchissons pas à comment dire. Nous avons envie de parler et comme par magie nous nous exprimons. Est-ce aussi simple que ça ? Oui et non.

Oui, quand notre interlocuteur est disposé à nous écouter, montre qu'il est attentif et intéressé par ce que nous disons, n'est pas dans le conflit, nous porte par son regard et indique qu'il suit le cours du contenu de notre parole par des assentiments sonores ou des mouvements corporels. Ce serait en quelque sorte un locuteur idéal.

Non, lorsque notre interlocuteur est pressé, ne nous regarde pas, se montre désagréable... alors notre façon de dire dépendrait de notre façon d'être écouté... d'être reçu, accueilli dans la délivrance de ce que nous souhaitons dire. Au cours de nos relations verbales nous sommes plus ou moins à l'aise selon le thème de la conversation, notre état d'esprit, celui de notre interlocuteur, je ne reviendrai pas sur ce qu'est la communication mais je me tourne davantage vers ses enjeux qui définissent bien souvent nos façons de dire. Et quand nous bégayons, que se passe-t-il ? Que devient notre façon de dire ? Imaginons un instant que nous ayons quelque chose à dire et que nous ne puissions faire confiance à notre parole car le bégaiement peut nous surprendre... et bien comment dire, notamment lors d'un conflit ? Peut-être que nous ne dirions pas du tout car dire occasionne trop de souffrance, trop de lutte et nous renvoie à des angoisses connues non maîtrisables. C'est bien sûr aux personnes bègues qu'il faut poser la question.

1.1 La forme

La forme du message, ce qui le contient, l'enveloppe obsède particulièrement les personnes avec bégaiement. Ce qu'ils croient entendre de notre parole est parfait. Or, ce n'est pas la vérité. Nous aussi nous avons des accrochages, des télescopages de mots ou de sons, des hésitations, des répétitions, des pauses remplies... mais il semblerait que l'acceptation de ces défauts normaux de la parole ne soit pas possible pour les personnes bègues. Arriver à ce niveau d'acceptation d'une parole imparfaite voudrait dire que la personne est « guérie ». En effet, s'autoriser une parole libre de bonnes erreurs, c'est accepter de dire en toutes circonstances et ne plus avoir peur de dire, ne plus ressentir d'angoisse quand on ouvre la bouche pour s'exprimer. La forme du message est donc plus importante pour le bègue que le contenu. C'est là-dessus qu'il pense être jugé par l'autre qui parle « si bien ». Comme le souligne J. Rey-Lacoste (1), le bégaiement « donne à voir et à entendre ». C'est pourquoi la personne bègue se focalise sur l'enveloppe et non sur ce qu'il dit. Et dans sa volonté de bien dire, le contenu du message ne veut plus rien dire.

(1) Rey-Lacoste, J. (2001). *Histoire d'un bégaiement*. Paris : Masson.

Revenons aux prémisses du langage. Le jeune enfant répète des sons puis des mots pendant la période d'apprentissage de nouvelles structures langagières. C'est un phénomène tout à fait normal. Ce qui ne l'est pas c'est lorsque la répétition devient compulsive, c'est-à-dire lorsqu'il y a effort pour parler. Hendrick (1) évoque « l'exercice d'une fonction perturbée par l'anxiété [...] ». De cet effort parfois vain pour s'exprimer naît la frustration qui elle-même provoque une tension qui finira par être réflexe. La répétition joue un rôle dans le développement et les buts recherchés par l'enfant. Lorsqu'elle devient compulsive, on peut suspecter un début de bégaiement. Les répétitions dites de développement marqueraient le passage de l'emploi de structures verbales simples aux structures complexes tandis que les répétitions compulsives ne permettraient pas cette transition. Le problème réside dans le fait que l'enfant sent que ses répétitions ne sont pas adaptées et qu'elles dépassent son Moi. Si elles se prolongent, un problème verbal plus global s'installe. Il en résulte soit une lutte, donc une tension entraînant soit une accélération des répétitions soit au contraire un ralentissement du débit, soit un blocage voire un mutisme ou bien encore lutte et blocage.

Pourquoi l'enfant répète-t-il ? Pourquoi imite-t-il? Vygotsky (2) décrit bien une période de « parole pour soi-même » qui permet un feedback interne, une manière de s'accompagner quand il est seul. Ce « langage égocentrique », décrit par Piaget (2), est témoin d'organisation mentale.

L'enfant s'attend à un feedback de la part de l'adulte. Si ce n'est pas le cas, alors formuler ce qu'il a à dire devient une tâche ardue. La perte du feedback est vécue par l'enfant comme une perte de l'amour maternel. De cette perte naissent des sentiments de colère et d'anxiété qui renforcent les hésitations et les répétitions dans la parole. Quand nous répétons parfois nos propres mots pour retrouver le cours de notre pensée, nous n'éprouvons pas de stress, de gêne ou de honte par rapport à l'interlocuteur. Nous verbalisons le fait de ne plus savoir où nous en étions et l'interlocuteur nous laisse le temps de retrouver notre idée et de l'énoncer.

Pour la personne bègue, les interventions verbales de ce type ne fonctionnent plus, c'est ce que le docteur Le Huche (3) appelle « la troisième malfaçon » : la perte du comportement tranquillisateur. Bien que les répétitions soient vécues de façon douloureuse par la personne bègue, elles ont une fonction intéressante, celle de faire entendre les difficultés. En effet, elles mettent en évidence qu'il y a un trouble et même si le locuteur ou l'interlocuteur fait semblant de ne pas entendre, tous deux savent pertinemment que quelque chose dysfonctionne. Cependant, il y a dysfonctionnement quand les répétitions présentent certaines caractéristiques, comme leur nombre, leur durée, si elles sont accompagnées de gestes ou de tics, si elles aboutissent à un blocage. La personne bègue peut se rendre compte que son interlocuteur présente lui aussi dans sa parole des imperfections qui sont entre autres des répétitions mais sans caractère dysfonctionnant. Il s'agit donc pour lui déjà d'accepter ces imperfections de la parole et de comprendre qu'une parole parfaite est impossible donc inaccessible. Cette question sera traitée dans la troisième partie.

(1) Monfrais-Pfauwadel, M-C. (2000). *Un manuel du bégaiement*. Marseille : Solal.

(2) L Wyatt, G. (1973). *La relation mère-enfant et l'acquisition du langage*. Bruxelles : Dessart.

(3) Le Huche, F. (1998). *Le bégaiement option guérison*. Albin Michel.

La personne bègue a des difficultés à dire et à se dire mais elle dit malgré tout. J. Rey-Lacoste (1) met en avant l'importance de « parler pour mieux s'entendre et de la difficulté de se dire » dans son livre *Histoire d'un bégaiement*. Parler pour mieux s'entendre peut être analysé à différents niveaux. Parler pour mieux s'entendre se rattache à la forme du discours mais aussi au contenu. Concernant la forme du discours, la parole bègue reflète les difficultés de la personne à formuler sa pensée en mots et c'est de là que jaillit une grande souffrance. La personne avec bégaiement ne peut s'exprimer aussi bien qu'elle le voudrait et pense donc que l'interlocuteur va se focaliser sur la façon de dire plutôt que sur ce qu'elle a à dire. Parler permet néanmoins d'entendre ses difficultés et donc de travailler dessus afin de les minimiser sans pour autant rendre la forme du discours parfaite. De plus, la personne bègue n'a pas forcément conscience de la forme de sa parole car elle se coupe de son environnement quand elle commence à bégayer. Beaucoup de personnes bégayant le disent. « Quand je bégaye, je

me coupe de tout, je m'en fiche de l'autre ». Dans ces moments, ils savent que leur parole est dysharmonieuse mais pas à quel point, et comment cela se voit et s'entend. C'est en cela que les enregistrements audio et vidéo sont une aide précieuse à la prise de conscience de la forme de sa parole dès lors que la personne est prête à pouvoir entendre et soutenir cette image sonore ou visuelle de lui. Cette constatation rejoint donc la problématique principale puisqu'elle apporte des informations sur l'effet produit par le bégaiement sur le désir de dire. La forme est surinvestie par la personne bègue.

Dans la situation précédente, le désir de dire est bien là au départ mais sitôt que le bégaiement survient, la relation défaille et dire devient le seul enjeu et l'échec de la communication n'invite pas la personne bègue à renouveler l'expérience. Il fait de plus en plus attention à bien dire et de moins en moins attention à ce qu'il a à dire et à ce qu'il a envie de dire. Il se dépersonnalise parce que la forme de son discours n'est pas en accord avec sa personnalité justement. A ce propos, J. Rey-Lacoste (1) écrit quelque chose qui me paraît très juste : « Si structure il y a, elle n'obéit pas à un plan formel du récit, mais plutôt à mon désir de redonner corps et sens à la parole en souffrance ». Plus que se focaliser sur la forme, réinvestir la parole en ce qu'elle a de relationnel.

L'acte de parole est un équilibre. Pour que cet équilibre soit conservé Winnicott (2) dit qu'il ne faut pas que « le paradoxe soit résolu » que la parole ne tienne qu'au formalisme du langage ou qu'elle ne s'exprime qu'à travers le corps dans des mouvements désordonnés et inhabituels. « Le symbole - et en particulier la parole - ne peut advenir que dans cet espace libre entre le corps et le code, la subjectivité et l'objectivité » (2). La parole n'a alors pas d'ancrage corporel, elle est clivée du corps.

1.2 Le contenu

Le bégaiement fait partie intégrante de la personne, elle s'est construite malgré lui mais avec lui. Le rejeter et mener un combat contre lui ne servirait pas à grand chose sinon à plus se détruire. Quand le locuteur bègue parle, il parle d'un sujet, d'un thème mais il parle aussi de lui, le sujet. Il se dit à travers son trouble et le contenu du message déformé par le bégaiement prend parfois un tout autre sens que celui qui était prévu. D'ailleurs montrer à la personne bégayant que ce qui nous intéresse est ce qu'elle dit et pas comment elle le dit, lui permet d'avancer dans le réinvestissement de sa parole et de la relation. Désirer dire pour la personne qui bégaye, c'est oser. Oser prononcer des mots plus ou moins interdits « qui n'ont ni droit de sortie ni droit d'entrée » (2), manifester ses envies, prendre le risque de se dire.

(1) Rey-Lacoste, J. (2001). *Histoire d'un bégaiement*. Paris : Masson.

(2) L Wyatt, G. (1973). *La relation mère-enfant et l'acquisition du langage*. Bruxelles : Dessart.

Ce qui est difficile pour une personne bègue c'est de devoir accepter de mieux se connaître pour être reconnue par les autres. C'est de savoir que parfois elle laisse échapper par sa parole bègue des choses de l'intime qu'elle aurait voulu garder. Nous aussi nous ouvrons parfois la porte de notre jardin secret malgré nous mais ce n'est pas cristallisé par le bégaiement. Nous contrôlons un peu plus ce que nous désirons dire. Le bégaiement, comme je l'ai constaté par les réponses au questionnaire, empêche de dire mais permet aussi de ne pas dire, de ne pas se

dire. Et paradoxalement il conduit aussi l'individu à parler de lui malgré lui. Ce qui semble important ce n'est pas que l'interlocuteur fasse quelque chose de ce qu'il a entendu mais bien que le locuteur fasse résonner en lui ce qu'il a exprimé et puisse ensuite rechercher à quoi cela fait écho en lui.

Dire, pour la personne bègue, est un peu perdre. Quand il prononce des mots, il les perd, ils sortent de lui. Il se vide en quelque sorte. Cela le soulage mais cela l'angoisse ensuite. « Qu'ai-je dit ? Comment cela va-t-il être perçu ? L'autre a-t-il bien compris ce que je voulais dire ? » Il y a tellement d'affect autour des mots (on le voit bien quand se pose la question du choix des mots) que « lâcher » sa parole revient à donner de soi, à créer un vide. « Que reste-t-il de moi quand j'ai fini de parler ? » La parole du bègue ne le délivre pas seulement, elle le maintient dans une souffrance et il entretient avec elle une relation de persécution. Et pourtant, il doit passer par elle pour exister aux yeux des autres.

Le positionnement du locuteur bègue par rapport à sa parole est donc relativement complexe. Ce qui lui fait défaut c'est le manque de distance entre ce qu'il dit et ce qu'il croit qui a été perçu par l'autre. Il lui manque une sorte d'espace transitionnel qui permettrait de ne plus assimiler sa vision des choses à la vision de l'autre. En d'autres termes, sa théorie de l'esprit est falsifiée. En effet, il ne fonctionne pas sur le même mode interprétatif que la plupart des gens car il vit l'autre comme un adversaire ou un juge. De ce fait, il prête bien des pensées à l'autre mais qui ne sont pas en lien avec ce que l'interlocuteur montre avec son corps, ses mimiques, son regard. Les pensées de l'autre à son encontre sont anticipées négativement. C'est en cela que la théorie de l'esprit est altérée chez les sujets bègues. Ils ne laissent pas de place à une interprétation nouvelle à chaque échange. Ils assimilent leur propre vision du bégaiement à celle de leur interlocuteur et ne perçoivent donc plus ses véritables pensées. Tout comme la forme, le contenu doit être maîtrisé par la personne bègue. Elle ne veut pas se risquer à laisser échapper des pensées de manière non contrôlée. Le bégaiement induit cette retenue en même temps qu'il constitue une défense par rapport à cette parole qui risque de révéler ce qu'est l'être et notamment ses travers. C'est pour cette raison que la parole se réduit si souvent à ses aspects formels et ne bénéficie pas de la « liberté du dire ». C'est toute la difficulté de se dire qui se manifeste par le bégaiement. Une véritable angoisse de se dire existe et constitue un danger plus ou moins réel. Que ce soit au niveau de la forme ou du contenu le bégaiement enferme et isole l'individu. Comme le dit J. Rey-Lacoste (1), « On n'entend plus l'autre, on ne s'entend plus, on est coupé de soi et des autres ».

(1) Rey-Lacoste, J. (2001). *Histoire d'un bégaiement*. Paris : Masson.

2) LE DIRE NON VERBAL

Les manifestations corporelles marquent profondément l'échange. Pourtant elles sont parfois très subtiles. Le langage corporel peut parfois exprimer davantage que les mots. L'association du langage verbal et para-verbal aboutit donc à une meilleure communication. Chez les personnes bègues cette communication non verbale est bien souvent absente ou inappropriée, déviée de son sens premier.

2.1 Ce qui s'entend

Chez le locuteur non bègue on peut entendre des hésitations, des soupirs, des raclements, des claquements de langue, des coups de glotte et des silences mais ils ne perdurent pas et ne perturbent pas la communication outre mesure. Chez la personne bègue c'est différent dans le sens où ces petits ratés du discours prennent des proportions importantes autant qualitativement que quantitativement. On retrouve alors des bégayages en plus grande proportion, des coupures, des blocages, des répétitions plus nombreuses que dans une parole ordinaire, des forçages et des stéréotypies verbales. Une distinction est à faire entre les pauses naturelles et les coupures ou blocages. Les pauses représentent un arrêt non définitif, une détente, un moment pendant lequel on peut faire autre chose, tandis que les coupures représentent un arrêt définitif dans le discours, une tension, une focalisation sur comment dire, une fracture relationnelle.

Ces troubles du discours perturbent tant la communication que l'interlocuteur non bègue a bien du mal à rester concentré sur le contenu du message tant ce dire non verbal prend de place. Mais pourquoi ces accrocs dans le déroulement de la parole ne viennent-ils pas entraver la communication lorsqu'ils sont produits par le locuteur non-bègue ? Pour expliquer ce phénomène, je fais référence au travail du docteur Le Huche concernant les malfaçons. La troisième malfaçon qu'il nomme « perte du comportement tranquillisateur » (1) apporte un éclairage sur la rupture ou non de la communication. Le comportement tranquillisateur repose sur des attitudes plus ou moins conscientes de la part du locuteur lorsque survient un accident de parole. Il aura un geste ou une parole qui montrera qu'il sait qu'il a fait un accroc mais que ce n'est pas important : il rassure son interlocuteur. Ces attitudes peuvent être un regard plus insistant, un sourire complice, un geste de la main. Ce sont donc des signes discrets mais perceptibles par l'autre. Si ce comportement tranquillisateur n'a pas lieu, la personne va se focaliser sur le cafouillage verbal ou le blanc et se poser des questions quant à sa signification. Plus nous tranquillisons notre interlocuteur, moins il prête attention aux accrocs de notre discours. Le docteur Le Huche définit d'ailleurs ce comportement tranquillisateur comme « plutôt mimique et gestuel et surtout automatique et peu conscient ». Cette malfaçon est présente chez 90% des personnes bègues (1). Les autocorrections font notamment défaut au locuteur bègue.

(1) Le Huche F. , Le bégaiement option guérison chez Albin Michel (1998).

2.2 Ce qui ne s'entend pas mais dit quand même

La parole de certains sujets bègues fait illusion. Ce n'est pas parce qu'une personne s'exprime bien qu'elle n'est pas bègue pour autant car elle peut éviter d'employer certains mots sur lesquels elle sait qu'elle va buter, ou utiliser des périphrases pour ne pas les prononcer. Elle peut notamment éviter des situations qu'elle sait être propices au bégaiement. De ce fait, la personne ne dit donc pas toujours ce qu'elle a réellement à dire. Le désir de dire est présent, le désir de communiquer aussi mais dire sa pensée véritable est impossible. Quelle frustration ! D'autant plus que les interlocuteurs ne voient pas en quoi la personne est bègue. Un bégaiement qui ne s'entend pas, contrairement à ce qu'on pourrait penser, est parfois nettement plus grave qu'un bégaiement qui s'entend et se voit grossièrement. Ce bégaiement est dit « masqué ». Il vient dire combien la parole du sujet est détournée de sa spontanéité et est vécue comme étrangère par l'individu. A force de ne pas dire ce que le sujet veut réellement exprimer, ce dernier en viendra dans certains cas à préférer ne pas parler plutôt que de prononcer des mots qui ne lui sont pas propres. C'est à partir de ce moment que l'on peut avancer que le désir de dire s'en trouvera modifié, dans le sens où il définit l'envie de l'individu de s'exprimer par des termes en rapport direct avec sa pensée.

2.3 Ce qui se voit

Le bégaiement clive la parole du corps dans la mesure où il induit une tension générale qui coupe l'individu de son ressenti corporel. On a ainsi l'impression d'une sorte de transe corporelle tant la lutte pour dire mobilise tout le corps. Les tensions sont ainsi visibles au niveau du visage à travers la perte du regard, les contractions de la mâchoire, la dilatation des ailes du nez, les pincements des lèvres. On les retrouve aussi dans la nuque, les mouvements de tête et dans tout le corps. Sous formes de suées, de rougeurs... Ces manifestations sont parfois impressionnantes avec des mouvements de révulsions des globes oculaires, des gestes stéréotypés, des bascules de la tête en arrière, des spasmes de tout le corps... Ces luttes corporelles ou syncinésies déroutent, voire effraient l'interlocuteur. De plus, le vecteur principal de la relation à l'autre, le regard, n'est plus à portée de l'autre. Il ne faut cependant pas faire un lien entre la gravité du bégaiement et ces troubles associés.

Le regard est un des éléments fondamentaux de la liaison à l'autre. Il assure que l'interlocuteur suit ce que le locuteur dit, l'approuve ou non, et son intensité indique l'intérêt porté à ce que dit l'autre. Le regard fait partie intégrante du désir de communiquer et du désir de dire. En effet, il suffit de lire dans le regard de l'autre pour sentir qu'il a quelque chose à dire. Les regards parlent. Ils sont vecteurs des émotions et constituent un moyen facilitateur de la prise de parole et de son maintien. Pourtant, la personne bègue perd ce lien qui permet de rester en contact avec l'autre. Et il le perd très tôt, dès les premiers signes de bégaiement. La parole est réellement portée par le regard. En séance, c'est très net. Dès lors que la personne ne nous regarde plus, les répétitions surviennent et si elle ne rétablit pas le lien visuel, les blocages surviennent. Le regard peut être vécu comme inquisiteur et l'individu a

parfois l'impression qu'il va le transpercer, le mettre à nu. De plus la personne bègue a fait la douloureuse expérience des moqueries et à dans ces moments, il a sur lui ce des regards qui ne font pas lien mais qui brisent. Du coup, le regard des autres n'est plus synonyme d'aide mais au contraire de mise en échec.

Le regard sert aussi à vérifier si ce que l'on a dit a été reçu par l'auditeur. Il suffit de regarder son visage pour y voir des mimiques significatives. Nous ne sommes pas obligés de regarder l'autre dans les yeux pendant toute la conversation mais suffisamment pour que l'interaction soit maintenue et pour s'assurer d'être compris.

La dilatation des ailes du nez est un signe clinique précoce révélateur du bégaiement. Elle a lieu avant la production sonore et correspond au « syndrome de détresse respiratoire inapproprié ». Ce signe indique la peur de parler mais n'est pas synonyme de non désir de dire, bien au contraire. Le désir de dire est toujours là mais le système nerveux autonome intervient, en rapport avec la peur.

Les gestes dits conjuratoires sont une aide pour certains sujets bègues au moment de commencer à parler. Ils sont sous forme de tape du pied par terre, de claquement de langue, de doigt, de claquer sur la cuisse... Ils révèlent la croyance selon laquelle leur prise de parole ne peut se faire qu'à l'aide d'un tel déclencheur. Les gestes conjuratoires diffèrent des gestes utilisés dans la communication humaine. Nous utilisons en effet des gestes en référence avec l'objet de notre discours, en référence avec l'interaction entre les locuteurs, en référence avec le message (métalinguistiques) et en référence avec notre ajustement corporel. Chez le sujet bègue, les gestes sont moins utilisés pour communiquer que pour servir de tremplin à la parole. C'est bien dommage car ils servent à dire beaucoup de choses que les mots, parfois, ne peuvent exprimer. Ils ont d'ailleurs plus ou moins révélateurs de notre désir de dire et de notre désir de communiquer.

Les rires nerveux sont aussi une manière de dire. En effet, ils manifestent la honte à mal parler du sujet bègue. Ils disent son mal être en situation de communication et sont parfois même une façon de cacher un dire que la personne aurait peur de laisser échapper à travers le bégaiement.

3) LE SILENCE ET LES PAUSES

3.1 Le silence

Notre parole s'organise autour du silence. M-C Monfrais-Pfauwadel (1) décrit le silence comme une pause active car le locuteur la produit de manière intentionnelle. Il concerne à la fois le son et le sens, il agit donc au niveau moteur et cognitif. Nous pouvons dire que ce qui fait défaut chez la personne qui bégaié est l'utilisation du silence et son acceptation. Le silence permet en effet de laisser se poser la parole de l'autre. Faire silence c'est « accueillir la parole de l'interlocuteur, la laisser entrer, se laisser pénétrer par elle » (2) . Cette capacité à faire silence pour ouvrir le chemin à l'autre, est réduite chez la personne avec bégaiement et est vécue comme une effraction de soi. L'autre est une menace potentielle par sa parole. Le silence n'a plus sa fonction d'espace laissé à sa propre pensée et à l'écoute de l'autre. Cette notion est bien expliquée par J. Rey-Lacoste (2) dans ce qu'elle nomme le « regard-miroir du silence dans la parole ». Elle évoque le réfléchissement de soi par le regard de l'autre. Il est nécessaire de bien saisir que la parole est indissociable du regard porté à l'autre et de l'écoute qui permet à la parole de circuler. Le silence crée un espace où exister, dans lequel l'autre existe et dans lequel le sujet existe. Or, se permettre de parler renvoie à la question de place par rapport aux autres et à sa propre perception au sein du monde. La personne bègue ne se vit pas comme digne de parler, d'être entendue, d'être reconnue... « Qui suis-je pour me permettre d'être là ? »

(1) Monfrais-Pfauwadel, M-C. (2000). *Un manuel du bégaiement*. Marseille : Solal.

Faire silence c'est aussi dire. Le silence est un langage, un langage nécessaire à la relation à l'autre. D'ailleurs, certains silences en disent long selon l'expression. Si le silence est langage, il est aussi douleur et angoisse pour celui qui bégaié. Une fois que la personne bègue s'est élancée pour parler, s'arrêter est difficile car le silence implique trop de choses dont j'ai parlé plus haut. Or, le silence est nécessaire dans une conversation car il donne de l'existence à l'autre et lui permet de s'exprimer. C'est pourquoi l'interlocuteur a souvent l'impression que la personne qui bégaié ne le prend pas en compte, ne le voit même pas. Pour la personne bègue, dire revient à parler sur un mode cyclique. Cette façon de concevoir la parole est provoquée par la lutte quasi constante contre les mots, par l'obsession de parvenir à dire. Parfois, les difficultés à dire deviennent même des impossibilités à dire qui peuvent aboutir à un silence, mais un silence « pathologique ». La personne s'isole par son impossibilité à dire et s'emmure dans un silence de souffrance. Comme le précise J. Rey-Lacoste (1), « la personne qui bégaié ne sait plus ce que veut dire communiquer : être à l'écoute de l'autre et de soi-même ».

3.2 Les pauses

Il y a différents types de pauses. Maclay et Osgood (1959) (2) distinguent les pauses « vides » des pauses « remplies », ou encore répétitions. Ils indiquent que lorsque le choix à opérer entre les mots est complexe, les répétitions ou pauses remplies sont fréquentes. Un autre auteur, Goldman-Eisler (1961) (2) a étudié les pauses vides et remplies selon leur différence psychologique. Elles relèveraient de processus internes différents. D'une part, la pause vide ou silence serait la conséquence d'un arrêt extérieur de la tâche cognitive en cours et d'autre part, la pause remplie correspondrait à la mobilisation de « l'aire des émotions ». A ce propos, Goldman-Eisler (1958) (2) dit que « des émotions comme la jalousie, la sexualité, l'agressivité et les désirs, forment un syndrome d'inhibition de l'excitation qui peut être mesuré à travers le processus de la parole ». Les pauses remplies sont signes que le larynx

n'est pas relâché. Elles ne sont pas signifiantes mais révélatrices du désir de communiquer et du désir de dire.

Les pauses vides diffèrent d'un individu à l'autre dans leur durée. Le syndrome d'excitation-inhibition de Goldman-Eisler (2) correspond à des hésitations, des difficultés à trouver ses mots et à prévoir des schémas verbaux, l'impossibilité à entrer en communication quand cela est complexe, le retour vers des formes répétitives antérieures et des pauses remplies, par répétitions compulsives des syllabes ou sons initiaux. Ce syndrome d'excitation-inhibition correspond au bégaiement, ou du moins à un certain type.

Les pauses actives permettent de mettre en phase « le flux moteur de la production physique de la parole, et le flux cognitif, celui des pensées et représentations mentales que l'on va mettre en langage » (2).

M-C Monfrais-Pfauwadel (3) décrit plusieurs types de pauses différenciées par leur valeur linguistique :

- Les pauses phonétiques, interphonémiques ou intra-segmentales.
- Les pauses phonomorphémiques.
- Les pauses morphosyntaxiques.

La longueur des pauses jouent sur le nombre de données informationnelles. Ainsi, « plus une pause est longue, plus elle est suivie d'information » (3).

Les pauses et le silence donnent à la parole son rythme.

(1) Rey-Lacoste, J. (2001). *Histoire d'un bégaiement*. Paris : Masson.

(2) Monfrais-Pfauwadel, M-C. (2000). *Un manuel du bégaiement*. Marseille : Solal.

(3) L Wyatt, G. (1973). *La relation mère-enfant et l'acquisition du langage*. Bruxelles : Dessart.

Dans le bégaiement, les pauses actives ne le sont plus. Elles sont devenues passives, subies par le locuteur et ne sont donc plus correctement décodées par l'auditeur. De plus, les locuteurs bègues font des pauses au milieu des mots, ce ne sont plus alors des pauses mais des ruptures ou ce que M-C Monfrais-Pfauwadel (2) nomme des « césures asémantiques ». Du coup, l'interlocuteur ne sait plus détecter le moment de prise de parole et peut moins bien formuler sa pensée en mots.

4) L'ÉCOUTE

« La parole est à moitié à celui qui parle, à moitié à celui qui l'écoute » dixit Montaigne dans son ouvrage *De l'expérience*.

4.1 L'enjeu dans l'écoute

Toute forme de communication présuppose une écoute. Communiquer c'est pouvoir entrer dans l'univers de l'autre et laisser l'autre pénétrer dans le nôtre. C'est donc concevoir que l'autre puisse trouver de l'intérêt à notre parole, nous écouter et nous manifester son attention. S'il est nécessaire de donner de l'importance à sa parole, cela est aussi valable pour la parole de l'autre. Comme cela a été dit plus haut, la personne bègue n'est pas sûre d'être

digne d'écoute. Geneviève Dubois dit à ce propos que « communiquer, c'est d'abord se croire entendu, compris. C'est imaginer que l'autre vous répond » (2). Le paradoxe de l'écoute pour la personne bègue réside dans le fait qu'elle l'aide à porter sa parole et, en même temps, constitue une forme de pression temporelle. Ce que j'entends par là, c'est que l'attention de l'autre portée à nos mots, à ce que nous sommes, peut impressionner et dérouter puisque l'autre est en attente de ce que l'on va dire et qu'il ne nous attendra pas éternellement. En outre, l'espace créé par l'écoute de l'autre permet la résonance de sa propre parole.

L'écoute induit alors la création de liens entre ce qui est perçu intérieurement et extérieurement. Elle redonne du sens à la parole de la personne bègue. « Le langage est alors cette ficelle faite de chair placée dans le symbole qui enveloppe et attache dans un lien fusionnel celui qui parle et celui qui écoute » (2). Lorsque la personne bègue va prendre la parole, elle sait que ce qu'elle a à dire va sans doute être occulté par le bégaiement. Elle ne sera plus cet individu à la rencontre de l'autre mais une parole troublée qui provoque la gêne à son niveau et à celui de l'interlocuteur. L'écoute de l'autre ne sera plus portée sur le contenu mais sur les manifestations du bégaiement ce qui aura pour conséquence de ne plus voir l'individu. Le symptôme est si prégnant qu'il détourne de la reconnaissance par l'autre.

L'écoute c'est faire silence, un silence en soi qui permet à l'autre de se dire. Plutôt que d'anticiper ce que nous croyons que l'autre va nous dire, mieux vaut accompagner son dire. Bien entendu nous ne pouvons pas nous empêcher d'interpréter, l'interprétation fait partie de toute écoute. Nous écoutons le dire de l'autre qui fait plus ou moins écho à notre vécu. Il y a donc différents niveaux d'écoute. A nous de nous positionner en tant qu'entendant ou écoutant. L'entendant serait celui qui perçoit le message mais sans se l'approprier alors que l'écoutant serait celui qui laisserait le dire résonner en lui.

(1) Monfrais-Pfauwadel, M-C. (2000). *Un manuel du bégaiement*. Marseille : Solal.

(2) Rey-Lacoste, J. (2001). *Histoire d'un bégaiement*. Paris : Masson.

4.2 L'influence des croyances du locuteur bègue sur l'écoute de l'interlocuteur

Comme nous avons pu le constater dans les chapitres précédents, la situation de communication amène les interlocuteurs à anticiper le message de l'autre et à l'interpréter selon ses propres références. Notre interprétation n'est d'ailleurs pas toujours celle qui correspond au message de l'interlocuteur mais cela ne nous empêche pas de communiquer. Nous prenons simplement le risque de passer à côté de l'idée, des émotions, des ressentis de l'autre. C'est pourquoi il est souvent nécessaire de se départir de certains a priori sur notre interlocuteur pour mieux l'entendre et l'écouter. Chez les personnes bègues, ce n'est pas tant les préjugés de l'autre par rapport au bégaiement qui nuisent à la communication mais bien ce qu'ils croient que leur interlocuteur pense du bégaiement. A ce propos, le docteur Le Huche (1) a relevé plusieurs « croyances » qui découlent des tentatives d'explication du bégaiement par les personnes concernées.

4.2.1 Un déficit des organes de la parole

S'étendre sur la croyance selon laquelle le bégaiement prend son origine dans un déficit des organes de la parole, n'est pas ici nécessaire car elle tend à disparaître, du moins pour les professionnels. Cela dit on peut facilement comprendre qu'une telle idée n'incite pas à la communication.

4.2.2 Bégayer est assimilé à la débilité

Le fait de bégayer donnerait l'impression à l'interlocuteur que le locuteur est déficient mental : « bégayer... ça ferait débile ! » (1). Or, l'interlocuteur risque d'avoir une attitude et une écoute différentes que s'il était en face d'une personne sans déficit. La personne bègue craint réellement d'avoir à passer pour ce qu'il n'est pas. Le docteur Le Huche (1) dit que « le bégaiement fait simplement passer pour un bègue ». Cette idée est à nuancer. Le bégaiement fait passer pour un bègue mais est encore largement associé à l'idée de débilité. Les termes utilisés par certaines personnes pour se moquer ont souvent rapport avec la notion de débilité. En situation de communication, il arrive que l'interlocuteur ressente un mal être chez le locuteur et son écoute s'en trouve altérée. Cela peut notamment survenir lorsque le locuteur bègue dissimule son bégaiement mais que sa tension corporelle est perçue par l'interlocuteur. Comme le fait remarquer le docteur Le Huche (1), le bégaiement constitue une force car il apprend à la personne à faire preuve de volonté et, cela aussi, l'interlocuteur le ressent.

(1) Le Huche F. , *Le bégaiement option guérison* chez Albin Michel (1998).

4.2.3 La forme de la parole compte plus que tout

Nous avons déjà parlé du surinvestissement de la forme par rapport au contenu. La personne bègue est convaincue que son interlocuteur va davantage s'attacher à comment il parle que à ce qu'il a à dire. Cette idée renforce la crainte de bégayer et aboutit souvent à une tentative de parole parfaite qui échoue. L'écoute attentive du contenu du message n'est donc plus possible et l'interlocuteur se sent gêné, ne sachant pas comment réagir. C'est à ce moment que la personne bègue ne voit plus et n'entend plus l'autre, il est dans ce que M-C Monfrais-Pfauwadel (1) appelle « l'instant bègue » (voir annexe V). Il n'est plus dans l'écoute de l'autre et l'interlocuteur non plus. La communication a été rompue.

4.2.4 Une parole hésitante serait inacceptable

Dans la même lignée, le docteur Le Huche (2) relève la croyance selon laquelle « une parole qui hésite serait inadmissible ». Cette idée a été largement traitée, c'est pourquoi nous n'y reviendrons pas.

4.2.5 Bien parler est indispensable pour trouver sa place dans le monde

Les deux malfaçons précédentes convergent vers la cinquième selon laquelle bien parler serait fondamental pour faire sa place dans le monde. Mais quel est le plus important ? Bien parler ou bien communiquer ? Même avec des imperfections langagières, une bonne communication est possible. D'ailleurs il existe des personnes ayant une telle aisance pour parler que tous les regards admiratifs sont tournés vers elles. Cependant, il arrive qu'elles soient tellement dans leur beau discours qu'elles n'écoutent plus du tout l'autre. Elles s'écoutent parler et ne laissent pas la place à la parole de l'autre. Une belle parole ne fait pas tout et nombre de personnes bègues s'illustrent dans les métiers de communication.

4.2.6 « La parole nécessiterait une vigilance constante »

La parole n'est pas un atout chez la personne bègue. Elle est même vécue comme dangereuse. « La parole nécessiterait une vigilance constante » (2). La personne bègue a l'impression que l'autre va tout savoir d'elle si elle parle. L'écoute n'est donc pas forcément bien vécue. Pour l'interlocuteur c'est difficile car il sent que la personne bègue est en vigilance permanente et n'est alors pas suffisamment disponible pour lui. Lorsque quelqu'un nous demande de répéter, nous ressentons de l'agacement et un sentiment de vexation comme s'il fallait comprendre du premier coup. « Il serait donc honteux d'être obligé de répéter » (2). Redire serait mal vécu car cela remettrait en question notre façon de parler alors que traduire sa pensée en mots est quelque chose qui ne peut être qu'hésitant.

(1) Monfrais-Pfauwadel, M-C. (2000). *Un manuel du bégaiement*. Marseille : Solal.

(2) Le Huche, F. (1998). *Le bégaiement option guérison*. Albin Michel.

IV) DIRE, EST-CE FAIRE ?

1) DIRE N'EST PAS FAIRE

Dire ne suffit pas pour faire. Cela signifie que n'importe qui peut énoncer quelque chose sans pour autant être dans une démarche relationnelle. Certaines personnes ne semblent pas avoir besoin de l'autre pour énoncer un message. Ils ne sont pas en relation, pas dans la communication, ils sont dans le déni de l'autre et seul importe le message. Ils doivent dire quelque chose, ils le disent mais sans se soucier de l'écoute qui leur est prêtée. C'est en ce sens

que dire n'est pas faire, dire n'est pas suffisant pour « faire », créer une relation. Et pourtant c'est bien l'envie d'aller vers l'autre avant tout, le désir de se dire et de dire à l'autre, qui conditionne le réinvestissement de la parole. S'exprimer verbalement n'a pas le même impact pour quelqu'un qui bégaye que pour une personne non-bègue. Ceci est dû au stress accompagnant la production verbale, la personne bègue a l'impression que sa parole n'atteint pas l'autre, qu'elle résonne dans le vide. Cet état de stress parasite la relation et dire n'a alors pas beaucoup de poids.

2) LE POUVOIR DES MOTS

Dire ne permet pas à la personne de se sentir exister. Le bégaiement prend toute la place. En ce sens, dire n'est pas faire et dire n'est pas exister mais il serait réducteur de ne considérer que cet aspect. Intéressons-nous donc à la propriété magique que détiennent parfois les mots. L'importance que peuvent prendre parfois les mots pour la personne qui bégaye a déjà été évoquée précédemment. Pour eux, le choix des mots est très important. Un mot n'est pas un autre. Chaque mot relève d'une idée précise. Et pour eux, dire revient parfois à faire. C'est souvent le cas chez l'enfant qui commence à maîtriser le langage. Dire est confondu avec faire. Le mot a ce caractère magique qui le rend porteur d'un pouvoir sur les autres. C'est comme si, une fois le mot prononcé, il ne pouvait être effacé ou nuancé, comme s'il était pris de façon brutale et avait donc le pouvoir d'agir violemment sur l'autre. « Le verbe est alors cette partie du corps qui happe comme la bouche, capte comme les yeux, explore et saisit comme la main, caresse ou meurtrit le corps de l'autre » (1). C'est pourquoi dire, pour les personnes bègues, revient presque à faire et même si cette caractéristique magique des mots perd de l'importance au fil du temps elle reste encore présente à l'esprit dans certaines circonstances. Il y a donc deux aspects dans le dire.

Il y a celui dans lequel dire n'est pas faire parce que l'être se perd, englouti par son bégaiement et il y a celui dans lequel dire est faire, parce que les mots ont un effet sur l'autre. Les mots prennent une importance démesurée et en même temps ils sont synonymes de vide. C'est ce paradoxe qui rend si complexe la prise de parole pour la personne qui bégaye. Cette croyance en la destruction de l'autre par les mots peut être réduite lorsque la personne parle au nom d'un autre, quand il endosse un rôle. Au théâtre par exemple, parler avec les mots d'un autre permet de s'exprimer tout de même. C'est en ce sens que la scénothérapie constitue un moyen de renouer avec les mots sans les trouver dangereux, et de se dire. A ce sujet, les différentes remédiations seront abordées dans la troisième partie du mémoire.

(1) Anzieu, D., Anzieu, A., Gori, R., Barrau, B., Mathieu, M., Bion, WR. (1989). *Psychanalyse et langage, du corps à la parole*. 3^e édition. Paris : Dunod.

V) CONCLUSION DE LA PARTIE ANALYSE

La partie analyse apporte un nouvel éclairage à la distinction entre désir de communiquer et désir de dire. L'instant bègue (annexe V) décrit par M-C Monfrais-Pfauwadel prend tout son sens par rapport à la problématique de ce mémoire. Il explique que le bégaiement vient modifier la situation de communication. La personne bègue peut vouloir dire, dans le sens « se montrer », sans pour autant prendre en compte son interlocuteur. Son désir de dire est

bien au départ un désir de communiquer mais le bégaiement le coupant de l'interlocuteur, il n'est plus alors dans le désir de communiquer mais seulement dans le désir de dire. En clair, le désir de dire est synonyme de désir de communiquer chez les personnes non bègues mais le bégaiement vient les différencier. Le sujet bègue est toujours dans le désir de dire à l'autre, de communiquer mais quand le bégaiement survient il n'est plus que dans le désir de dire. Nous pourrions aussi faire l'amalgame avec le désir de parler puisque parler signifie « s'exprimer formellement ». Nous pourrions en effet penser que le désir de communiquer se réduit au désir de parler, c'est-à-dire que le contenu du message perdrait son importance et le locuteur se cantonnerait à formuler à tout prix. Cependant tous les aspects décrits précédemment indiquent que cette idée serait réductrice. Le locuteur bègue désire se dire mais sa parole l'en empêche en partie.

(1) Monfrais-Pfauwadel M-C, (juillet/août 2006), L'instant bègue, à l'acmé des émotions, *Orthomagazine* n° 65, p. 29 à 31.

PARTIE 3 : REMEDIATION ORTHOPHONIQUE PAR LES GROUPES DE PAROLE

I) LES GROUPES DE PAROLE

1) L'INTERET DES GROUPES

Le groupe a l'avantage de mettre les personnes en situation de communication. D. Anzieu (1) décrit le groupe comme une entité corporelle dont chaque composant serait un membre. Par les différences et les ressemblances chacun trouve sa place face à l'autre et retrouve sa propre identité. De plus, les groupes permettent de mettre en application tout le travail des séances individuelles. Les diverses techniques et moyens mis à disposition du patient sont mis en pratique. Le sujet bègue voit alors ce qui lui fait défaut lorsqu'il est face à un groupe ou face à une personne du groupe ou au contraire, perçoit ce qu'il a amélioré durant le travail de rééducation individuelle. En outre, le groupe représente un moyen de rencontrer d'autres personnes ayant le même trouble même si fréquemment elles le considèrent différent de celui d'un autre membre. Toujours est-il que constater que l'on n'est seul à connaître des difficultés et à en souffrir, permet de relativiser et donne de la force mentale. M-C Monfrais-Pfauwadel (2) cite deux auteurs ayant décrit psychologiquement les groupes avec des théories différentes. Lewin défend une approche dynamique du groupe qui serait un lieu de tensions, désirs, pulsions et défenses de chacun des membres tandis que Didier Anzieu et Kaes se réfèrent au courant psychanalytique. Le docteur Le Huche dit que « le groupe est [...] un excellent moyen de s'entraîner à construire ensemble l'objet référentiel de l'échange verbal. On y apprend à accorder à l'autre le temps nécessaire à cette création commune [...] ».

2) L'ORGANISATION DU GROUPE

Les groupes vont de trois à dix individus, ils sont dits restreints. Plus de participants n'est pas indiqué car chacun ne pourrait pas s'adresser aux autres. D'ailleurs un groupe de trois personnes ne serait pas idéal car la configuration serait toujours de deux contre un. Il est nécessaire que les patients soient motivés et s'investissent pour qu'il y ait un effet thérapeutique.

Le rôle de l'orthophoniste est fondamental. C'est lui qui veille à ce qu'un lien commun s'établisse entre les participants. Il recadre et utilise les idées des uns et des autres afin de faire avancer chacun dans sa réflexion personnelle. C'est aussi lui qui établira des règles en accord avec les membres du groupe :

- Ne pas couper la parole.
- S'écouter.
- Arriver à l'heure.
- Prévenir le groupe de son absence à venir.
- Tout ce qui est dit dans le groupe reste dans le groupe.

- Employer le « je » non le « on ».

(1) Monfrais-Pfauwadel, M-C. (2000). *Un manuel du bégaiement*. Marseille : Solal. M-C. Ce sont des exemples de règles, non des impératifs. C'est à chaque thérapeute et aux participants de s'accorder pour convenir des règles à suivre.

Un groupe ne se constitue pas à la légère. Il est important de mettre en rapport des sujets ayant à peu près les mêmes capacités de recul par rapport à leur bégaiement, de considérer leurs personnalités et de réfléchir à leur mise en commun. Cela demande une certaine préparation et d'oser se confronter à des situations parfois déstabilisantes. Le désir de dire et le désir de communiquer prennent tout leur sens dans les thérapies de groupe. Ceux qui sont présents le sont pour se dire, et entendre ce qu'il sont à travers la parole de l'autre. Le désir de dire peut se nourrir et retrouver son sens premier. Ici, le désir de dire se reconstruit par le désir de communiquer. Lorsque le désir de communiquer est altéré, le groupe favorise la prise de confiance en soi et permet de renouer avec l'autre dans l'échange vrai. Il est donc possible que les sujets n'aient pas la même chose à réparer, le désir de dire, celui de communiquer ou les deux.

Un groupe a des limites dans le temps (horaires donnés sur un intervalle donné) et dans l'espace (un lieu fixe). En ce sens, il a un début et une fin. Prendre en considération les besoins et entendre les désirs de chacun des membres est important. La fréquence avec laquelle le groupe a lieu est à déterminer d'après les attentes et les disponibilités des participants et de l'orthophoniste. Les séances doivent avoir lieu fréquemment pour qu'un rythme s'installe et que le groupe n'ait pas la mauvaise surprise des absences répétées. Les objectifs doivent être clairs et définis au préalable par l'orthophoniste, mais aussi par les membres du groupe. L'échange des expériences, heureuses ou malheureuses, amène les participants à réfléchir sur leur propre vécu et sur ce qu'ils peuvent attendre d'eux-mêmes. Le groupe procure donc soutien, partage et remise en question.

Faire le point de temps en temps est important. Si les participants peuvent se remettre en question en séance individuellement, ils doivent pouvoir aussi évaluer les points forts ou faibles du groupe et redéfinir leurs attentes. Il revient à chaque meneur de groupe de choisir si oui ou non il participe aux jeux de rôle ou s'il se tient à l'écart. Dans certaines circonstances, cela est favorable à l'un ou à l'autre des participants. Tout dépend de la confiance qu'il s'accorde ou de celle accordée au thérapeute. Tout ce qui soulève de la colère, des conflits, de la violence doit être parlé.

II) LE TRAVAIL SUR CE QUI SE VOIT

Ce travail porte sur l'observation des attitudes corporelles au niveau des postures, des mimiques et des gestes. Non seulement il s'agit d'un travail d'observation des comportements paraverbaux de l'autre, mais il s'agit aussi d'un travail sur la prise de conscience de ses propres façons d'être et de s'exprimer. De plus, les objectifs des séances visent à réfléchir sur

le comment et le pourquoi des différentes attitudes adoptées, sur ce qui favorise ou au contraire dessert la fluidité. L'un des exercices possible comprend un locuteur, un auditeur et un observateur. Le locuteur raconte une anecdote qui lui est arrivée tandis que l'auditeur doit écouter puis relater ce qui a été dit. L'observateur nous fera partager ce qu'il a remarqué lors de l'interaction langagière. Il semble que, si pour le locuteur bègue l' attitude corporelle n'est plus adaptée à une communication satisfaisante, l'observateur bègue n'est pas non plus en mesure de déceler les comportements inadaptés. Il faut que l'orthophoniste intervienne pour poser des questions précises à l'observateur et l'amener à se demander si la posture, le regard, les gestes du locuteur paraissent convenir à l'échange. Bien souvent, l'observateur se focalise sur la forme du message plutôt que sur les indices paraverbaux. Après avoir fait l'exercice plusieurs fois, les observations sont plus fines. Cependant, comprendre pourquoi certaines attitudes favorisent ou inhibent la communication reste parfois difficile pour les adolescents. Lors de tels exercices, l'observateur note que le regard est flottant, qu'il y a souvent une fermeture corporelle et que le visage est grimaçant.

1) LE TRAVAIL SUR LES GESTES

Lors d'une séance de groupe avec les adultes, l'un deux relate avec émotion une histoire qu'il a vécue. L'auditeur reformule ensuite ce qu'il a entendu et compris. Si son récit n'est pas marqué par l'émotion, en revanche les gestes de ses mains et ses décrochements de mâchoire pendant qu'il bégaye, la traduisent. Il se frotte les mains, s'appuie sur sa chaise, gesticule. L'observateur fait remarquer que le locuteur a eu lui aussi une gestuelle particulière mais différente de celle de l'auditeur. Ceci nous amène alors à travailler sur les gestes. Pourquoi utilise t-on nos mains lorsque nous parlons ? Et pourquoi les gestes sont-ils plus présents quand la personne bégaye ? Le locuteur répond que jouer avec ses mains lui permet de se soulager de sa parole en se rassurant grâce aux pressions sur les doigts. Le stress passe ainsi aux mains au lieu de rester sur la gorge. L'auditeur ajoute que pour lui aussi c'est une manière de placer la tension autre part qu'au niveau du larynx. Chacun expérimente alors le geste manuel du locuteur puis de l'auditeur puis dit ce qu'il a ressenti au niveau de la gorge. La tension est-elle bien autre part ? Est-ce apaisant ? Ou au contraire générateur de tension ? Les mains sont des moyens d'expression précieux. Elles peuvent traduire notre désir de communiquer, d'entrer en relation mais aussi traduire notre désir de dire dans le sens où elles font passer des émotions qui ne sont pas sous forme de mots. D'ailleurs notre corps peut traduire nos pensées malgré nous. La gorge serrée, le fait de gesticuler d'un pied sur l'autre, serrer fort les mains, avoir une respiration haute... alors que nous sommes en train d'acquiescer, ne veut-il pas dire que nous refusons ? Notre corps est parfois plus fiable que ce qui sort de notre bouche.

2) LE TRAVAIL SUR LE REGARD

L'exercice proposé est une mise en situation. L'un des participants doit démarcher des commerçants afin de récolter des lots pour une kermesse. Les autres membres du groupe vont jouer différents types de commerçants, pas toujours ouverts et aimables... Le premier commerçant est assez méfiant et pas facile d'abord, ce qui déstabilise notre démarcheur. Il est moins fluide et son regard a du mal à se poser sur celui de l'autre. D'ailleurs, la personne en face ne le regarde pas beaucoup. Envers les commerçants rencontrés après, il adopte une

attitude psychorigide pour délivrer son message et il ne regarde pas vraiment l'autre pour ne pas tenir compte de sa réaction. Comme la formule à dire est toujours la même, le démarcheur n'attend même plus que son interlocuteur le regarde, il dit ce qu'il a à dire tout de suite sans être en communication. Dans ce cas présent, il est donc dans le désir de dire mais pas dans celui de communiquer ! Quand nous indiquons à la personne qui joue le démarcheur qu'il n'a plus prêté attention à son interlocuteur, il dit qu'il ne s'en est pas rendu compte. Il était tellement dans l'idée de se soulager de ce qu'il avait à dire qu'il n'a plus tenu compte de la consigne de l'exercice qui était de se présenter à l'autre. Il s'est présenté mais pas à l'autre. Il ne s'est pas servi du regard de l'autre pour s'assurer qu'il était écouté et compris du fait de sa première rencontre malheureuse avec le commerçant mal aimable. Du coup, sa parole était moins fluide. Comme le dit J. Rey-Lacoste, « ce donner à voir [...] semble chargé de la dimension ambivalente, coupable, transgressive, persécutrice, inquisitrice, de son propre désir et du désir de l'autre; tous deux étant de l'ordre de l'inavouable, de l'irrenonçable » (1).

(1) Rey-Lacoste, J. (2001). *Histoire d'un bégaiement*. Paris : Masson.

3) LE TRAVAIL SUR LES MIMIQUES

Lors d'une séance avec le groupe d'adolescents, l'un d'eux signale qu'il a rencontré des difficultés à demander des autographes à des sportifs. L'orthophoniste lui demande donc de raconter ce qui lui est arrivé sous forme d'exercice. Il s'adressera à un autre du groupe qui relatera par la suite, le récit entendu en présence d'un observateur de l'interaction. L'adolescent fait alors part de son expérience à l'auditeur mais visiblement l'attitude de ce dernier ne lui convient pas car il dit : « Qu'est ce que t'as à me regarder comme ça ? ». Nous terminons l'exercice puis nous revenons sur cette réflexion en proposant de passer une attitude faciale et une mimique à son voisin. Il s'agit en fait de prendre une expression faciale particulière face à un autre membre du groupe et c'est ensuite à lui de la reproduire. Le dernier membre à recevoir la mimique doit donc avoir la même que celle du premier. Il s'agit surtout de repérer l'expression visuelle, la forme de la bouche et de les inscrire dans une expression faciale globale. Cet exercice est révélateur du fait que les personnes bègues passent à côté des mimiques de leur interlocuteur et n'ont alors pas tous les indices en leur possession pour comprendre l'idée du locuteur. En effet, la mimique de la fin a rarement ressemblé à celle du début! Nous avons fait l'exercice plusieurs fois pour que chacun en choisisse une et qu'il y ait une amélioration par effet d'entraînement. Il est vrai qu'après plusieurs tours, les mimiques étaient mieux réalisées.

4) LE TRAVAIL SUR LA POSTURE

« Pour porter le verbe dans la communication, le corps est présent, porte-parole et porte-voix »(1). L'attitude posturale révèle nombre de choses. Selon que nous sommes plus ou moins droits, penchés, voûtés, fermés, nous envoyons des signaux à notre interlocuteur. Nos postures parlent. Ainsi, le croisement des jambes et des bras, le dos courbé et les épaules fermées signifient plus une défense, qu'une invitation à la communication. Comme pour ce qui est des mimiques, les personnes bègues semblent ne plus percevoir les signaux donnés par

l'attitude corporelle de l'autre. L'exercice proposé est le même que pour le travail des mimiques sauf que cette fois-ci, chacun doit passer une attitude corporelle à l'autre. Cet exercice peut paraître simple à première vue mais il se révèle complexe pour bon nombre de participants. Il est parfois difficile de reproduire. Même si la personne décrit correctement l'attitude de son voisin, en revanche elle ne la copie pas forcément bien. Pourquoi les sujets bègues ont-ils perdu cette notion du corps ? Leur corps est souvent devenu le siège de tensions. Comme le fait remarquer le docteur Le Huche, « le bègue a du mal, énormément de mal parfois, à se percevoir lui-même dans son propre corps. Sans doute l'état de malaise qui y règne fréquemment l'incite-t-il à porter de préférence son attention ailleurs... » (2). La prise de parole est devenue un enchaînement de mouvements volontaires pour lui. Analyser des mouvements qui sont automatiques comme la respiration ou la gestuelle, est devenu complexe. Le travail de la perception du corps est essentiel car le désir de dire et le désir de communiquer passent par ce canal précieux. Encore une fois, le corps exprime ce que l'on veut dire et parfois ce que l'on tait... c'est peut-être ces dangers là que le sujet bègue ne veut pas courir. Le travail du corps consiste à retrouver des sensations corporelles en dehors de toute pensée et de sentiment, d'habiter son corps de façon confortable et rassurante.

(1) Fabre, N. (1986). *Des cailloux plein la bouche*. 52/Fleurus.

(2) Le Huche, S., F. (1992). *Bégaiement*. Paris : Association pour le Développement des Méthodes de Rééducation Vocale.

III) LE TRAVAIL SUR CE QUI S'ENTEND

1) LA FLUENCE

Il y a de nombreuses façons de travailler la fluidité de la parole et donc d'éviter les répétitions, les blocages ou les bégayages. Pour le sujet bègue ce n'est pas toujours facile de se préoccuper de sa fluidité : « C'est dur de s'occuper de sa fluence quand on parle, ça me renvoie à ma différence de bègue ». La création d'images est un exercice intéressant qui permet de comprendre le phénomène du bégaiement. Lors de la séance, le participant choisit dans une revue une image qui lui « parle » et vient s'installer face aux autres membres du groupe qui écoutent ainsi les blocages, les détentes, le ton utilisé pour commenter. Le lecteur ne doit pas regarder la revue pendant qu'il commente l'image mais doit s'adresser au public en les regardant. Une fois que l'image a été décrite, le lecteur répond aux questions des autres participants afin qu'ils visualisent mieux l'image en question. Par cet exercice, nous nous rendons compte de l'importance du partage pour une meilleure fluidité. En effet, il suffit que le lecteur soit dans le comment dire et non dans l'envie de transmettre ce qu'il a eu sous les yeux, pour que les accrocs apparaissent. Si le lecteur est « à fond » dans ce qu'il décrit, les blocages sont minimes et cela lui donne confiance pour continuer. Bien entendu, le regard joue aussi un rôle essentiel puisqu'il doit être dirigé vers les personnes du public. L'orthophoniste demande ensuite au lecteur son ressenti par rapport à la parole qu'il a eu pendant l'exercice.

Le travail sur la respiration est primordial. Cela fait partie de l'aide à la détente musculaire globale et en particulier du larynx. L'un des membres du groupe auquel je participe dit que sa respiration s'emballe quand il bloque. Anne Van Hout (1) écrit que,

« lors de la survenue des blocages, les dysfonctions du larynx sont intimement liées à celles de la respiration ».

2) LE TRAVAIL SUR LES PAUSES

Pour comprendre ce qu'est une pause ou un silence à la différence d'un blocage, la lecture de textes est utilisée. Tout d'abord, une question est posée : qu'est ce qu'une pause ? Les participants au groupe donnent alors leur avis. Une pause d'expression fait sens, on y met le ton. La pause est marquée par la ponctuation : les points, les virgules, les points virgules. Elle marque le rythme de la phrase et correspond à des arrêts. Une pause est un arrêt non définitif dans le sens où elle est souvent suivie d'une réplique. Pendant une pause, on peut faire ou penser à autre chose, elle ne mobilise pas l'être tout entier. C'est une détente, un repos alors qu'un blocage marque une rupture, une cassure du discours pendant laquelle le sujet reste focalisé sur ce qu'il a à dire. Un patient ajoute qu'une pause ou une rupture ne « font pas la même chose dans la tête ». La pause permet de prendre en considération l'autre et ses réactions tandis que le blocage signifie « échec » dans la tête du locuteur bègue. Il se trouve dans « l'instant bègue » (annexe V) (2).

(1) Van Hout, A., Estienne, F. (2002). *Les bégaiements Histoire, psychologie, évaluation, variétés, traitements*. 2^e édition. Paris, Milan, Barcelone : Masson.

(2) Monfrais-Pfauwadel M-C, (juillet/août 2006), L'instant bègue, à l'acmé des émotions, *Orthomagazine n° 65*, p. 29 à 31.

2.1 Relever les pauses

L'exercice proposé repose sur la lecture d'un texte. Chacun a un exemplaire sous les yeux et est muni d'un crayon. L'orthophoniste lit les répliques en marquant les pauses (annexe VI). La consigne est de les relever en les notant selon le code: une barre pour une pause normale et deux barres pour une longue. Nous effectuons ensuite une mise en commun des pauses relevées et explicitons les différences de relevé. Nous nous posons les questions de savoir si les pauses ont été marquées à chaque ponctuation, s'il y en a eu d'ajoutées, de supprimées ? Il est intéressant de constater que pour les sujets bègues les pauses très naturelles, discrètes sont moins bien perçues que celles marquées par la ponctuation. C'est ensuite au tour de chacun des participants de lire une dizaine de lignes et aux autres de relever ses pauses. Nous faisons donc la différence entre les blocages et les pauses. C'est au lecteur de se rendre compte de ses blocages et de tenter de les changer en pause lors d'une nouvelle lecture.

2.2 Ressentir les pauses

Dans cet exercice la consigne est de penser à marquer des pauses et dire ensuite quel est l'effet ressenti. Les participants sont en situation de dialogue et le texte choisi est humoristique. Chacun lit ses répliques. L'exercice consiste à jouer le dialogue tout en gardant

le texte sous les yeux. Cela suppose de faire attention à l'autre et de trouver un équilibre entre les rythmes de chacun. En effet, l'un des lecteurs est rapide, fait de courtes pauses quand son partenaire a tendance à allonger les pauses et bloque souvent au démarrage. Un ajustement est donc nécessaire pour que l'on s'approche le plus d'un dialogue réel. Chacun lira donc ses répliques en tenant compte de celles de l'autre et notamment des pauses et du rythme. La deuxième étape se déroule sans le texte. Cette fois-ci, les patients sont invités à jouer le dialogue avec leurs propres mots en gardant les étapes principales du texte. Dans les deux cas, les pauses de chacun sont analysées en fonction de l'effet qu'elles produisent sur l'autre. Chacun dit ce que ses pauses signifient et nous vérifions si l'effet produit est en accord avec l'effet désiré.

3) LE TRAVAIL SUR LES SILENCES

Le travail sur le silence est fondamental dans la prise en charge des personnes bègues car il est synonyme d'angoisse. L'un des exercices possibles à ce sujet est celui de la réponse différée. Le silence ici est plutôt une longue pause. L'un des membres du groupe sort tandis que les autres choisissent lequel d'entre eux devra répondre en différant ses réponses à celui qui est sorti. C'est-à-dire qu'il doit laisser passer du temps avant de répondre. L'objectif de cet exercice est de comprendre l'effet d'un silence qui n'a pas sa place dans le discours. Lorsque nous effectuons cet exercice lors d'une séance, celui qui est sorti ne décèle pas le dysfonctionnement de son interlocuteur car les silences sont compensés par la communication paraverbale de ce dernier. Les silences sont alors synonymes de réflexion, ils font sens. Le locuteur ne s'est donc pas senti gêné par ces silences un peu étirés. Nous nous posons alors la question de savoir ce que peuvent transmettre les silences. Sont-ils vides, emplis d'émotion, propices à la réflexion, marqués par l'étonnement, synonymes d'agacement, de colère, de mépris... ? Pour le savoir nous proposons un autre exercice dans lequel chacun propose à son voisin un silence qui peut être vide comme synonyme d'un sentiment. Le participant regarde son voisin et ce dernier doit deviner quel est le sentiment transmis.

Les membres du groupe voient donc que les silences ne sont pas « rien », qu'ils peuvent dire beaucoup et qu'ils sont relayés par les mimiques.

Un autre travail s'applique aux silences. Faire silence, c'est prendre le temps. Or, ce sont les sujets bègues qui sont pris par le temps, non l'inverse. Pour se donner du temps, on peut le prendre. Ainsi, nous proposons aux adolescents de lire un dialogue en comptant une à deux secondes avant de répliquer. Auparavant les deux adolescents l'avaient lu sans s'occuper des secondes à compter et leur parole avait été parasitée par des blocages. Avec le comptage, la fluidité est bien meilleure. Faire silence permet d'être dans l'écoute de l'autre, de sa parole, de la laisser résonner en soi.

IV) LE TRAVAIL SUR L'ÉMOTION ET SUR L'INTERPRÉTATION

1) L'ÉMOTION

L'émotion se travaille avec des personnes qui ont déjà un certain recul sur leur bégaiement. On pourra aussi proposer une réflexion sur ce sentiment aux adolescents mais indirectement, en utilisant la question : « Que ressens-tu quand tu dis ça ? ». Les adultes sont capables de réfléchir à propos du terme donné ouvertement. Il est d'ailleurs fort intéressant lorsque l'on travaille sur des sentiments, de bien s'assurer des différentes définitions données par chaque individu pour en convenir d'une commune. Ainsi nous pouvons réfléchir sur un sentiment que l'on a précisé et sur lequel nous avons mis des mots.

Lors d'une séance portant sur l'émotion, l'orthophoniste propose que chacune des personnes présentes dans le groupe fasse la relation d'un récit. L'emploi du mot « relation » dans ce contexte peut surprendre. Afin de mieux en saisir le sens nous pouvons chercher ce à quoi ce terme fait penser. La question peut être posée à tout le groupe: qu'est-ce qu'une relation ? Les propositions affluent et des mots relatifs à ce terme jaillissent. La relation est avant tout un échange, une émotion, un lien, elle est parfois en rapport avec la hiérarchie. Le mot hiérarchie ouvre de nouvelles ramifications, des liens vers le travail, l'enseignement, les arbres généalogiques, les religions. Les participants se rendent alors compte qu'une relation est en quelque sorte une chaîne alors nous en cherchons d'autres. La chaîne alimentaire, mécanique, que l'on met autour du cou ou du poignet, la chaîne de fabrication. La chaîne est une courroie de transmission ! La relation c'est la transmission d'une pensée et la transmission d'une pensée peut se faire sous forme d'un récit! La boucle est bouclée. Chacun a participé et a donné son avis sur le terme « relation ». Cet exemple illustre l'importance du travail de groupe qui porte les pensées de chacun et les enrichit dans l'échange. De telles réflexions sur des mots en rapport avec la communication font avancer les patients qui mettent en commun leur parole. Le travail commun retentit sur chacun.

Revenons au travail sur l'émotion. La consigne est la suivante : il y a un locuteur, un auditeur qui ne répond pas et un observateur. Le locuteur relate une histoire qui lui est arrivée tandis que l'auditeur écoute puis devra redire ce qui a été raconté et l'observateur « observe » les manières de s'exprimer oralement et gestuellement des interlocuteurs. La question posée est : quelle est l'émotion transmise ? Le locuteur nous relate ses vacances très concrètement en précisant le jour, la date, l'heure et les conditions mais sans une once d'émotion. Il glisse simplement un mot sur le comportement de ses collègues et leurs « insinuations » qui lui ont déplu. Chez ce patient, parler en termes techniques et objectifs constitue une véritable défense. Cela dit, le fait qu'il ait fait allusion à des « insinuations » montre qu'il désirait dire

quelque chose malgré tout. C'est toute la problématique du désir de dire en lien avec le bégaiement : vouloir dire quelque chose à l'autre mais sans trop en dire... Si l'on se trouve en situation de communication, il faut bien accepter de donner une certaine vérité de soi et de ne pas en avoir peur. Dans le cas précédent, le patient ne souhaite pas se dévoiler d'autant plus que l'émotion ressentie est celle de la colère. Pour arriver à mettre le mot « colère » sur ce qu'il ressent, le travail d'écoute de ce qu'il a livré, raconté par un autre lui permet de mieux cerner l'émotion (quand l'autre l'a perçue). Bien entendu, le rôle de l'orthophoniste est fondamental dans ces moments car c'est à lui que revient la tâche de faire préciser ce que chacun entend mais pas de manière frontale. Amener les patients à réfléchir sur leur ressenti et la façon avec laquelle ils l'ont exprimé nécessite une certaine objectivité et de garder en vue l'objectif de la séance. Il élabore donc des hypothèses sur ce qui a été dit de manière à amener le locuteur à préciser sa pensée en les acceptant ou en les réfutant.

Il est très intéressant de travailler la transmission aux autres de l'émotion ressentie par une personne. Ainsi, l'un des membres du groupe nous fait part d'un récit concernant une partie de sa vie marquée par la guerre. Il nous raconte la peur qu'il a pu lire dans les yeux de son père. Et nous voyons cette peur sur son visage. L'orthophoniste propose alors que chacun se tourne pour ne pas voir les autres et demande d'essayer de marquer l'émotion ressentie par le locuteur, sur notre visage.

2) L'ANTICIPATION ET L'INTERPRETATION

Lors de toute conversation, avant même que l'interlocuteur réponde à ce que le locuteur vient de dire, ce dernier élabore des hypothèses par rapport à ce qui va être dit par l'autre : il anticipe. Il ne fait pas qu'anticiper, il interprète aussi les paroles et les attitudes de son interlocuteur. Il le fait selon ses expériences, son vécu, son émotion et le contexte du moment. Il a forcément des attitudes réactionnelles vis-à-vis des propos et des comportements de son interlocuteur. Le bégaiement modifie les deux mouvements de pensée que sont l'anticipation et l'interprétation. Tout d'abord, la personne bègue a souvent une certaine appréhension par rapport à sa prise de parole ou à la survenue de répétitions ou de blocages lors du discours. Pendant une séance de groupe, nous travaillons les pauses à l'aide d'un texte et l'un des lecteurs bloquait souvent. Il nous a fait part de son interrogation concernant la pensée de son interlocuteur lorsqu'il attendait que la parole vienne. Il a pensé tout de suite que l'interlocuteur était pressé et impatient. L'orthophoniste a donc repris cette question, synonyme de stress pour le sujet bègue, sous la forme d'une autre question : « Lorsque je fais silence ou que je bloque, qu'est-ce que l'interlocuteur a dans sa tête ? » C'est donc l'interprétation qui sera travaillée la prochaine séance. Nous pouvons lier ce travail à la théorie de l'esprit dans laquelle l'interprétation tient une place importante. Afin de travailler sur les pensées possibles de l'interlocuteur, nous proposons de réfléchir ensemble et de noter les avis de chacun. L'un des membres du groupe a bien du mal à ne pas rattacher ce que les autres disent avec sa propre expérience. En effet, il a besoin de valider ou d'invalider ce que nous proposons alors que ce n'est pas ce que nous attendons. Il reste dans les croyances dont j'ai déjà parlé. Nous reprecisons que nous formulons des hypothèses sur ce que peut penser ou ressentir l'interlocuteur, pas si c'est

vrai ou non. Ainsi, l'interlocuteur peut ressentir de l'impatience, de l'agacement, de l'énervement, voire de la colère qui peuvent se traduire en mimiques décodables par le locuteur. Il peut être dans le jugement en se demandant si l'autre est dans l'incapacité à parler, voire à penser, ce qui se traduirait dans son esprit par l'hypothèse d'une débilité mentale et sur son visage par des mimiques particulières. Il peut s'interroger tout simplement sur la fonction de ce silence et respecter l'attente de la parole à venir pensant que ce qu'elle apporte est important et requiert une longue réflexion. Face au silence ou au blocage du locuteur, l'interlocuteur peut se trouver gêné et ne pas savoir quoi faire. Deux possibilités s'offrent alors à lui : il peut détourner son regard, se montrer désintéressé et passer à autre chose ou bien exprimer son malaise et venir en aide à l'autre.

Les attitudes et les mimiques traduisent donc en partie les pensées de l'interlocuteur face à l'attente de la parole de l'autre.

L'anticipation et l'interprétation peuvent être travaillées sous la forme d'un dialogue dans lequel le locuteur devrait faire silence à un moment tandis que l'interlocuteur aurait une réaction imposée à lui donner. Cette réaction serait l'une de celles citées plus haut (aide, désintéret, impatience...).

V) L'ELABORATION DE L'OREV

1) QU'EST-CE QUE L'OREV?

Pour laisser la place à la construction de l'objet référentiel de l'échange verbal, la personne bègue doit pouvoir être suffisamment à l'aise pour laisser la parole être recueillie par l'auteur. A ce propos, le docteur Le Huche (1) écrit que « la guérison du bégaiement passe par la nécessité de moins s'écouter parler pour mieux s'entendre dire » (1). S'occupe t-on réellement en premier lieu de ce que l'on a à dire? C'est souvent ce que l'on croit. Se dire serait alors exprimer par les mots sa pensée. Or, nous nous occupons aussi de l'autre à différents niveaux: son attitude, son attention, sa relation à nous. L'objet référentiel de l'échange verbal est un concept. Le docteur Le Huche dit qu'il « est constitué de tout ce qui s'est déjà dit là, depuis qu'on se parle; de ce que chacun croit savoir de ce que l'autre sait et ne sait pas à propos de ce dont on parle ; de ce qu'on souhaite pouvoir dire et de ce qu'on sait qu'on ne pourra pas dire » (1). L'OREV comprend les réactions de chacun comme les mimiques, les regards, la posture... Ainsi nous pouvons savoir comment est appréhendé ce que nous disons. C'est ainsi que l'OREV progresse sans cesse. Il est différent pour chacun et pourtant tous les communicants aspirent à ce qu'il soit le même. Il existe toujours, même quand tout le monde a cessé de parler. Concernant les personnes bègues, il fait souvent défaut tant le sujet se préoccupe de comment dire, il désire dire mais sans forcément tenir compte de ce que les autres désirent dire.

(1) Le Huche, S., F. (1992). *Bégaiement*. Paris : Association pour le Développement des Méthodes de Rééducation Vocale.

2) LES CONDITIONS NECESSAIRES A L' ELABORATION DE L'OREV

S. Le Huche (1) propose dix conditions nécessaires à son élaboration.

2.1 La première condition

L'OREV est tout d'abord « un objet de triangulation » qui s'établit donc en trois temps. L'orthophoniste veille à aborder avec son patient le travail autour des aspects moteurs et physiques de la parole, c'est-à-dire à travailler l'ancrage corporel de la parole. Le fonctionnement du larynx, le ressenti des organes qui se serrent et se détendent sont abordés dans cette phase appelée « le temps du locuteur » ou « face expressive ». Le deuxième temps est celui de la prise en compte de l'interlocuteur. Le travail porte sur l'effet produit par la parole sur l'autre. L'écoute attentive et l'accueil de la parole du locuteur bègue sont primordiaux. Cette phase est nommée « face appellative ». Le troisième temps est celui de la mise en place de l' OREV par le biais de la scénothérapie, de la créativité, de la mise en situation de communication dans un groupe. C'est la « face représentative ». La triangulation repose sur trois pôles : le locuteur, l'interlocuteur et l'acte de parole.

2.2 La deuxième condition

La deuxième condition est « la certitude que l'autre fait appel ». Cette notion rejoint les premiers temps de l'existence pendant lesquels la mère considère son bébé comme un véritable interlocuteur et répond à ses cris qu'elle interprète comme des demandes. De cette interprétation naîtra le désir de l'enfant de communiquer, puis le désir de dire. Nous gardons en nous cette impression que l'autre fait appel et qu'il nous écoute. Chez le sujet bègue, cette certitude d'être écouté n'est plus présente du fait des expériences malheureuses conséquentes au bégaiement. Du coup, il décide de dire mais sans vraiment tenir compte de l'autre comme s'il suffisait de tout mettre en mots pour communiquer. Seulement, l'autre est bel et bien là et il faut faire avec. Cette notion de la présence de l'autre et de sa capacité à écouter est mise en avant dans les groupes à chaque séance. L'orthophoniste s'assure auprès du locuteur de ce qu'il a voulu dire et demande aux autres ce qu'ils en pensent. Il veille à ce que chacun écoute celui qui parle et reste en contact avec l' OREV. Le maintien de l' OREV n'est pas toujours facile car, bien souvent, l'un des participants se focalise sur une idée et n'écoute plus ce que les autres ont à dire. C'est alors à l'interlocuteur de choisir de marquer sa présence et sa capacité à écouter face à une personne enfermée dans son bégaiement.

2.3 La troisième condition

La troisième condition nécessaire à l'établissement de l'OREV concerne la voix en tant qu'objet transitionnel. Cela revient à parler de la perte ressentie par le sujet bègue quand il parle. L'objet parole est perdu définitivement pour lui. Cette notion fait appel à celle de la permanence de l'objet qui permet de construire le symbolisme des mots. La technique de scénothérapie peut être utilisée (si l'orthophoniste y est formée) pour le travail de l'objet parole qui devient objet non-moi. Les textes sont des médiateurs car ils invitent la personne à se projeter sans se perdre.

(1) Le Huche, S., F. (1992). *Bégaiement*. Paris : Association pour le Développement des Méthodes de Rééducation Vocale.

2.4 La quatrième condition

La quatrième condition repose sur les phénomènes d'anticipation et d'interprétation des pensées de l'interlocuteur. C'est retrouver le signifiant, recréer des images mentales communes entre les interlocuteurs. Retrouver l'émotion par la « fonction imageante » (1) peut être abordé dans les séances de groupe par des exercices simples comme se passer des mots. L'un des participants dit un mot puis un autre participant en lance un autre en rapport avec le premier selon ce qu'il ressent en l'entendant. La personne bègue fait aussi l'expérience d'être interlocuteur dans le groupe. Il peut alors être en position d'écouté et d'écoutant. Il connaît l'écoute passive et l'écoute active, qui manquent souvent à sa communication. Il est difficile, paradoxalement, pour un sujet bègue d'écouter, de ne pas parler. S'exprimer verbalement est comme exister, et se taire, mourir. Écouter c'est laisser venir en soi les images de l'autre. Écouter l'autre est indissociable du groupe, s'il est bien mené. L'écoute active consiste en l'anticipation des réponses possibles à apporter à l'autre mais qui ne seront pas forcément dites.

2.5 La cinquième condition

La cinquième condition à mettre en pratique dans le groupe est celle de la notion de temps.

L'OREV se construit dans le silence. L'individu bègue désire tout dire et vite comme s'il ne voulait pas prendre trop de temps à l'autre. La situation de groupe induit de prendre le temps de l'autre, de ne pas tout dire mais de se concentrer sur les enrichissements apportés par la mise en commun des idées de tous.

2.6 La sixième condition

Si l'OREV est soumis aux lois du temps, il l'est aussi aux lois de l'espace dans le sens où il tient compte de l'extérieur. Sylvie Le Huche (1) parle d'« un espace privé » dans lequel « l'objet du discours continue d'exister encore un temps pour le locuteur » et d'« un espace public » représenté par l'interlocuteur recevant l'objet du discours. Cet espace public est peu présent chez le locuteur bègue. Le travail par le biais de lecture de textes, la voix dans la voix permettent de le restaurer puisqu'ils impliquent l'attente de la participation de l'autre. C'est à l'orthophoniste de revenir sur ce qui a été dit par chacun et de demander aux autres ce qu'ils en pensent.

2.7 La septième condition

L'objet du discours n'est pas donné à l'autre entièrement. Une partie est destinée à l'interlocuteur tandis qu'une autre partie est gardée par le locuteur. La partie qui résonne encore au niveau du locuteur appelle d'autres idées, le locuteur fait de nouvelles associations. Il y a donc un désir de dire au départ puis un désir de continuer à dire ensuite. Cet effet feedback est une nouvelle condition à l'élaboration de l'OREV. Il fait fréquemment défaut chez les personnes bègues. Elles donnent leur voix et une fois qu'elles se taisent, il ne leur reste rien. Il ne s'agit pas du tout de s'écouter parler mais plutôt comme le dit très justement S. Le Huche (1), de « s'entendre dire », ce qui est très différent. Cette notion fait appel à la fois au désir de dire et au désir de dire à l'autre, c'est-à-dire de communiquer. En effet, s'écouter parler reviendrait à rester dans son désir de dire sans se soucier de la présence de l'autre et de l'effet produit sur lui. S'entendre dire c'est prendre l'autre en considération.

(1) Le Huche, S., F. (1992). *Bégaiement*. Paris : Association pour le Développement des Méthodes de Rééducation Vocale.

2.8 La huitième condition

La huitième condition repose sur « l'incommunicabilité et le pouvoir métaphorique des mots » (1). Nous parlons parce que nous voulons nous faire comprendre même s'il semblerait que nous n'y parvenions jamais vraiment. C'est l'incommunicabilité. C'est pourquoi certaines personnes, bègues ou non, ne sont plus dans le désir de communiquer car elles pensent ne pas être comprises. Or, c'est l'espoir d'être compris qui nous pousse à nous exprimer. Il est vrai que la certitude d'avoir une réponse adaptée à son dire fait souvent défaut chez le sujet bègue. Le groupe donne la possibilité de renouer avec cette certitude car les membres sont là dans le but de s'exprimer, d'être en communication, ce qui implique l'envie de se comprendre pour partager.

2.9 La neuvième condition

La recherche de vérité, la neuvième condition, est au cœur de la problématique de l'individu bègue. C'est comme si le fait de dire « je » obligeait le locuteur à ne dire que la vérité. Or, le langage se construit dans l'intersubjectivité, il n'est donc pas vérité. Ce renoncement à la vérité est difficile pour la personne bègue. Le groupe est un espace dans lequel les images mentales des participants circulent. De ce fait, recevoir et donner l'objet

du discours ne relèvent plus de la recherche absolue de vérité et permet de distinguer image de soi et image mentale. Cela représente la neuvième condition.

2.10 La dixième condition

Enfin, le sujet bègue ne perçoit pas ce dont l'autre a besoin pour comprendre. Cela constitue la dixième et dernière condition. Il reste dans ce qu'il avait décidé de dire sans réajuster son discours à la connaissance de l'autre. Il n'ajuste pas son répertoire. Bien souvent, il ne sait donc plus par où commencer pour expliquer à l'autre ce qu'il a dans la tête. Ceci est mis en évidence dans un jeu de société proche du dessin dicté. Chacun a en sa possession une feuille et un crayon. L'un des participants pioche une carte sur laquelle il y a un dessin et un mot. Le but est d'indiquer aux autres par la dictée comment réaliser le dessin sans dire de quoi il s'agit. Les dessins se rapprochant le plus rapportent des points et si on trouve ce qui est représenté on en a en plus. Cet exercice met bien en évidence la prise en compte ou non des autres car celui qui explique le dessin doit pouvoir percevoir où en sont les autres et ajuster ses données en fonction des réactions et en s'imaginant en train de dessiner. Il doit donc bien tenir compte de l'autre et de ses connaissances.

L'élaboration ou la restructuration de l'objet référentiel de l'échange verbal est essentielle dans la prise en charge du bégaiement. La situation de groupe est bien adaptée à une telle construction. Par différents exercices comme la lecture de textes, le dessin dicté, la mise en situation par des jeux de rôles, le sujet bègue retrouve les bases de la communication : avoir envie d'aller vers l'autre mais aussi entendre ce que l'interlocuteur a à dire.

(1) Le Huche, S., F. (1992). *Bégaiement*. Paris : Association pour le Développement des Méthodes de Rééducation Vocale.

VI) L'ACCEPTATION D'UNE PAROLE NON PARFAITE

Vouloir avoir une parole parfaite, nette de tout accroc, rejoint l'une des croyances décrites par le docteur Le Huche (1), selon laquelle l'interlocuteur s'attache plus à la forme qu'au contenu. Or, par la parole nous nous révélons (plus ou moins) dans ce que nous avons parfois de plus vulnérable. Oui, la parole est un don de soi et nous acceptons qu'elle soit hésitante, irrégulière comme le sont nos émotions. J. Rey-Lacoste (2) dit à ce propos qu'elle « plaide pour le droit à l'erreur, aux doutes, aux errances indissociables de la singularité de nos pensées et de nos chemins ». Elle utilise notamment le mot « carcan » pour décrire la parole nette. Dans un cadre thérapeutique, le sujet bègue peut s'autoriser à parler vrai et accepter les règles d'une parole qui se donne. Sa parole, reçue et respectée pourra alors retrouver son sens premier, exprimer ce que l'individu a à dire. La suite logique sera ensuite que cette parole puisse se libérer dans toutes les situations et face à n'importe qui. Accepter une parole imparfaite rejoint notamment la notion d'acceptation de soi par l'autre avec nos défauts, nos imperfections. C'est prendre le risque de ne pas être aimé. Le sujet bègue est dans le doute. Sera t-il aimé s' il se dit tel qu'il est ?

Un article du docteur Le Huche évoque les différentes façons de traiter le bégaiement. Il s'intitule *Quatre chemins pour tâcher d'en finir avec le bégaiement* (3) (annexe VII).

1) OPTION « ERADICATION »

La première option dont il parle est celle de « l'éradication ». Elle va à l'encontre de l'acceptation d'une parole non parfaite car elle sous entend qu'aucun accroc ne vienne perturber le flux de la parole. En clair, c'est demander à la personne qui bégaye d'obtenir une parole extraordinaire à force de moyens volontaires, plus ou moins musclés. En effet, ce que préconisent le docteur Colombat, Yvan Impoco et l'institut des bègues de Bordeaux, est l'utilisation du corps et notamment des gestes pour soi-disant faire disparaître le bégaiement. Ainsi, le sujet bègue transfère les tensions dans un geste autre que le geste vocal. Le bégaiement n'est pas éradiqué, il est maîtrisé pour un temps dans la force. De plus, obtenir une parole parfaite est illusoire car personne n'en a ! C'est renforcer la croyance de la personne selon laquelle les autres parlent sans hésitations, sans tension, sans accrochages... Comme l'écrit le docteur Le Huche, « l'éviction complète des bégayages constitue linguistiquement parlant, une erreur, car les bégayages existent dans la parole normale où ils jouent un rôle tout à fait positif. La parole normale bégaye par moment » (3). En outre, ces méthodes demandent assiduité et ne prennent pas en compte la personnalité et le ressenti de la personne, notamment par rapport au bégaiement.

(1) Le Huche, S., F. (1992). *Bégaiement*. Paris : Association pour le Développement des Méthodes de Rééducation Vocale.

(2) Rey-Lacoste, J. (2001). *Histoire d'un bégaiement*. Paris : Masson.

(3) Le Huche, F. (septembre 2002). Quatre chemins pour tâcher d'en finir avec le bégaiement, *Rééducation orthophonique n° 211*, p. 6 à 7.

2) OPTION « CONTRÔLE »

La deuxième option décrite par le docteur Le Huche est celle du « contrôle » du bégaiement. Elle induit l'acceptation du trouble en visant à l'atténuer et vise son absence lorsque la personne en a besoin. Cette méthode repose sur des techniques de fluence travaillées en séance individuelle qui seront par la suite transposées dans les situations de la vie quotidienne. Elle sous entend que la personne ne ressent plus de crainte vis-à-vis du bégaiement par des méthodes de désensibilisation et en atténuant les « attitudes réactionnelles handicapantes ». Ses objectifs sont ceux qui sont le plus couramment visés par les professionnels prenant en charge le bégaiement. Même si elle offre la possibilité au sujet bègue de parvenir à dire ce qu'il désire au moment où il le souhaite, elle requiert tout de même une vigilance constante sur sa parole et ne permet donc pas de « guérir » de son bégaiement. Elle restaure donc le désir de communiquer et le désir de dire, s'il est altéré mais ne s'attarde pas sur la prise de conscience que la parole de l'autre est imparfaite.

3) OPTION « PALLIATION »

La troisième option est du côté « palliation ». Elle propose de s'attaquer à ce qui fait le bégaiement. Le travail peut donc être de la relaxation, de la scénothérapie, la pratique du chant, une psychothérapie, le Delayed Auditory Feedback (DAF), mais elle comprend aussi tous les traitements médicamenteux qu'ils soient traditionnels ou faits de médecines parallèles, ou encore le travail articulatoire. Ces moyens sont parfois synonymes de réussite complète en terme de « guérison » et leur association constitue un meilleur bénéfice thérapeutique. En effet, on comprend aisément que le DAF va permettre un bon retour de sa parole au sujet bègue mais qu'il ne pose en aucun cas la question de la relation à l'autre, de l'expression de la souffrance du sujet et des conséquences que le trouble entraîne dans la vie quotidienne. C'est pourquoi il semble nécessaire de proposer en complément des méthodes plus axées sur la personne et si l'individu le souhaite. Nous ne pouvons réduire le bégaiement à un seul type de prise en charge car le désir de communiquer est parfois atteint. Il est bénéfique d'accompagner la personne dans les retrouvailles avec l'autre et la parole de l'autre. De plus, le désir de dire est parfois aussi altéré et des méthodes permettant au sujet de renouer avec sa parole sont les bienvenues.

4) OPTION « GUERISON »

L'option « guérison », la quatrième, est la plus difficile à atteindre mais elle s'ouvre sur une vie sans bégaiement. Le docteur Le Huche précise que c'est possible en un an ou deux et surtout il dit que l'objectif est d'aboutir « à une parole réellement normale ne comportant pas plus de bégayages que la parole ordinaire [...] ». Par ailleurs, cette parole ne nécessitera plus d'attention constante de la part du locuteur. Le point fondamental est bien celui de retrouver une parole ordinaire, c'est-à-dire, comportant des hésitations, des répétitions, des pauses remplies mais adaptées, appartenant à une situation de communication. Le docteur Le Huche indique pour ce faire, des exercices de « gestion de l'énergie psychomotrice », de gestion du

souffle, d'assouplissement articulaire axé « sur la phonétique du langage oral », et préconise de travailler l'adaptation aux diverses réactions des interlocuteurs. Il reprend donc le fonctionnement communicationnel et propose de restaurer le désir de communiquer et le désir de dire pour que les interlocuteurs soient dans l'échange et non dans l'adversité. Cette méthode ne nécessite pas la transposition de techniques de fluence dans la vie mais plutôt de pratiquer les exercices décrits précédemment chez soi (quelques minutes par jour) après les avoir travaillés en séance avec le thérapeute.

Ce qui est fondamental dans le discours du docteur Le Huche est la phrase « remettre en place les mécanismes physiques et psychologiques normaux de la parole ». Cela sous entend bien que le sujet bègue a des organes phonatoires qui fonctionnent de façon normale et que la prise en charge du bégaiement repose d'une part, sur le fait de retrouver un bon fonctionnement vocal et d'autre part, sur la prise en compte des facteurs ou conséquences psychologiques à l'action dans le bégaiement. Avant de décider de prendre le patient, selon cette option, il faut bien entendre qu'elle n'aboutit que dans un cas sur deux, mais si le patient y parvient, il n'y aura pas de rechutes et il pourra dire qu'il est « guéri » de son bégaiement ! Enfin, il précise que l'orthophoniste doit effectuer une formation complémentaire et travailler avec la connaissance et en s'appuyant sur sa théorie des six malfaçons (1).

Nous voyons que quatre chemins principaux mènent au changement de l'attitude de l'individu par rapport à son bégaiement. L'un se tourne vers le transfert de la tension laryngée sur un autre endroit corporel et forge à l'individu une mentalité militante quand les trois autres concernent plus le sujet en lui-même et ce que son trouble lui fait vivre. Dans ces trois options une seule semble placer les désirs de communiquer et de dire au cœur de la prise en charge. C'est bien sûr « l'option guérison » mais ce n'est pas pour autant que les deux autres ne les travaillent pas indirectement.

D'autres auteurs ne sont pas d'accord avec le terme de « guérison » employé par le docteur. Le Huche. F. Estienne, en particulier, explique que « la perspective n'est donc pas de [...] guérir, combattre, vaincre, etc., mais il s'agit tout simplement d'assumer sa condition d'être parlant [...] » (2). Il n'y a donc pas lieu de guérir le bégaiement mais d'apprendre à choisir sa façon de parler ».

Finalement, ce qui est ardu pour le sujet bègue c'est de faire un choix. Ce questionnement devrait pouvoir trouver des réponses précises auprès des différents professionnels et surtout donner le choix des quatre options. Cela demande aux professionnels une grande humilité et des connaissances certaines sur ce qu'est le bégaiement. Or, même s'il est plus courant de parler de ce trouble aujourd'hui et de se questionner sur sa prise en charge, il ne faut pas se leurrer : prendre en charge le bégaiement fait peur. Ceci est sans doute dû aux formations incomplètes qui ont été données dans les écoles d'orthophonie ou dans les universités de médecine ou de psychologie mais pas seulement. Comme cela a été expliqué tout au long de ce mémoire, le bégaiement implique que l'on se tourne vers tout ce qui fait très tôt l'être humain : le langage et les interactions sociales. Or, cela demande aux professionnels de se questionner sur leur propre fonctionnement communicationnel et sur leur propre place au sein du monde. C'est un point de vue et il est possible qu'il ne soit pas partagé par tous. Cela ne signifie pas qu'il faille se donner corps et âme dans les prises en charge du bégaiement et effectuer toutes les formations imaginables, mais qu'il semble indiqué d'effectuer un travail personnel et d'avoir de fréquentes remises en question.

(1) Le Huche, F. (1998). *Le bégaiement option guérison*. Albin Michel.

(2) Van Hout, A., Estienne, F. (2002). *Les bégaiements Histoire, psychologie, évaluation, variétés, traitements*. 2^e édition. Paris, Milan, Barcelone : Masson.

CONCLUSION

« Communiquer, c'est mettre en commun ; et mettre en commun, c'est l'acte qui nous constitue. Si l'on estime que cet acte est impossible, on refuse tout projet humain » (Albert Jacquard).

Le bégaiement perturbe la communication, il agit sur l'acte de parole pour en faire une épreuve et il agit sur l'individu en altérant presque toujours son désir d'aller vers autrui, son désir de communiquer. Construit à travers les relations sociales dès la petite enfance, le désir de communiquer laisse émerger le désir de dire, de se dire. Chez les personnes non bègues, les désirs de dire et de communiquer sont bien souvent synonymes sauf dans le cas où le locuteur s'écoute parler et ne tient pas compte de son interlocuteur. Il se trouve alors simplement dans le désir de dire mais pas dans celui de communiquer. En ce qui concerne les personnes bègues, le bégaiement modifie les paramètres de la situation d'interaction. Il vient modifier le désir de communiquer et parfois même altère le désir de dire, qui est pourtant très fort chez ces sujets. En effet, les paramètres communicationnels ne sont plus naturels et la personne éprouve des difficultés à aller vers les autres. Le sujet bègue vient alors avec un désir de dire à l'autre mais le bégaiement le coupe de l'autre et vient casser la relation de communication. Ainsi, la personne se retrouve avec un besoin de se délivrer de ce dire, non plus de le partager. De plus, les échecs récurrents dans les échanges peuvent amener, peu à peu, l'individu à s'isoler et à éviter les autres, et jouent donc sur le désir de dire.

La prise en charge du bégaiement repose alors sur le travail de tout ce qui fait la communication : le dire verbal avec la recherche d'une souplesse de la parole ; le dire non verbal avec le travail du regard, de la posture, des mimiques ; l'écoute, fondamentale, celle de soi et celle de l'autre ; la restructuration de l'OREV. Dans une société de plus en plus oralisée, le temps de l'échange entre les individus se réduit alors que, comme le souligne S. Le Huche, « les patients bègues parlent vite pour ne pas prendre trop de temps à l'autre ». Les groupes de parole sont un moyen de retrouver le désir de communiquer et de se dire sans crainte d'être jugé. Ils invitent la personne bègue à « prendre le temps de l'autre » dans le sens d'un véritable échange basé sur l'écoute et l'empathie.

Se pose ensuite la question du choix complexe de la « meilleure » prise en charge parmi la multitude de celles qui sont proposées. De la prise en charge niant l'individu à celle de la recherche de la « guérison » complète du bégaiement, en passant par la focalisation sur une

parole parfaite, le thérapeute prend-il toujours le temps nécessaire de l'écoute de la demande et de la plainte réelles du patient bègue ? Car finalement, la personne bègue cherche t-elle à communiquer ou dire à tout prix ? Il paraît nécessaire de se concentrer sur le dire de cette première rencontre et d'être sûr de pouvoir accompagner le sujet en rapport avec sa demande et en prenant le temps qu'il faut. Le premier rendez-vous qui nous informe sur l'histoire et le vécu de ce bégaiement là est fondamental pour le bon déroulement de la prise en charge.

Alors comment accueillir au mieux la personne bègue, en souffrance, qui a peut-être déjà vu de nombreux thérapeutes ?

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES.....	p 98
ANNEXES.....	p 100
Questionnaire vierge pour sujets bègues.....	I
Questionnaires remplis par le premier groupe.....	II
Questionnaire vierge pour sujets non bègues.....	III
Questionnaires remplis par le second groupe.....	IV
Article sur « L’instant bègue ».....	V
Texte utilisé pour le travail des pauses.....	VI
Article « Quatre chemins pour tâcher d’en finir avec le bégaiement »...	VII

Références bibliographiques

Articles :

Le Huche F. , (septembre 2002), Quatre chemins pour tâcher d’en finir avec le bégaiement, *Rééducation orthophonique n° 211*, p. 6 à 7.

Miermont, J. Pour une théorie de l’esprit, cognitions, passions et communications. *Résonances*.

Monfrais-Pfauwadel M-C, (juillet/août 2006), L'instant bègue, à l'acmé des émotions, *Orthomagazine* n° 65, p. 29 à 31.

Ouvrages :

Aimard, P. (1982). *L'enfant et son langage*. 3^e édition. Villeurbanne : Simep.

Anzieu, D., Anzieu, A., Gori, R., Barrau, B., Mathieu, M., Bion, WR. (1989). *Psychanalyse et langage, du corps à la parole*. 3^e édition. Paris : Dunod.

Brin, F., Courrier, C., Lederlé, E., Masy, V. (2004). *Dictionnaire d'orthophonie*. Paris : Orthoédition.

Chemana, R., Vandermersch, B. (2003). *Dictionnaire de la Psychanalyse*. 3^e édition. Paris : Larousse.

Chevrie-Muller, C., Narbona, J. (2007). *Le langage de l'enfant*. 3^e édition. Issy-les-Moulineaux : Masson.

Danon-Boileau, L. (2002). *Des enfants sans langage*. Paris : Odile Jacob.

Danon-Boileau, L. (2002). *La parole est un jeu d'enfant fragile*. Paris : Odile Jacob.

Dinville, C. (1992). *Le bégaiement symptomatologie et traitement*. Paris : Masson.

Dolto, F. (1987). *Tout est langage*. Livre de poche.

Dubois, G. (1990). *Langage et Communication*. Paris : Masson.

Dumont, A., Julien, M. (2004). *Réponses à vos questions sur le bégaiement*. Solar.

Fabre, N. (1986). *Des cailloux plein la bouche*. 52/Fleurus.

L Wyatt, G. (1973). *La relation mère-enfant et l'acquisition du langage*. Bruxelles : Dessart.

Le Huche, F. (1998). *Le bégaiement option guérison*. Albin Michel.

Le Huche, S., F. (1992). *Bégaiement*. Paris : Association pour le Développement des Méthodes de Rééducation Vocale.

Légaut, J. (2007). *Les lois de la parole*. Ramonville Saint Agne : Erès.

Monfrais-Pfauwadel, M-C. (2000). *Un manuel du bégaiement*. Marseille : Solal.

Pechouin, D. (2007). *Thésaurus*. Paris : Larousse.

Rééducation orthophonique n° 211, (2002) *Le bégaiement chez l'enfant*. FNO.

Rey-Lacoste, J. (2001). *Histoire d'un bégaiement*. Paris : Masson.

Rey-Lacoste, J. (1997). *Le bégaiement approche plurielle*. Paris : Masson.

Robert, P. (1978). *Dictionnaire Le Petit Robert 1*. Paris : La Société du Nouveau Littré.

Roger, M. (1971). *Communication et réseaux de communications*. Paris : ESF.

Van Hout, A., Estienne, F. (2002). *Les bégaiements Histoire, psychologie, évaluation, variétés, traitements*. 2^e édition. Paris, Milan, Barcelone : Masson.

Résumé :

Il s'agit dans ce mémoire traitant du **bégaiement** installé, de chercher à comprendre de quelles façons sont perçus par les personnes bègues et non bègues, les **désirs de dire** et de communiquer, et de quelle manière le **bégaiement** les influence. Il propose des informations sur ce qu'est le bégaiement et les diverses hypothèses de son origine, sur le diagnostic différentiel, ainsi que sur les différentes théories de communication dont la théorie de l'esprit, et sur les nuances entre parler, désirer dire et communiquer. Il explore les notions de **langage**, de parole, de voix et la place qu'occupent les désirs de dire et de communiquer à travers l'acquisition du langage par le jeune enfant. Deux questionnaires de onze questions et adaptés à chacune des populations permettent de recueillir les réponses de neuf patients bègues et de dix personnes non bègues. Ces réponses ont permis de dégager des axes de réflexion autour des notions de langage formel, de contenu du message, d'écoute, de silence, de communication paraverbale, en tenant compte des croyances du locuteur bègue et des réactions de l'interlocuteur. Travaillés au sein des **groupes de parole**, les différents aspects des situations de **communication** tels que l'importance de la fluence, du regard, de la posture, montrent en quoi le désir de communiquer est altéré avant le désir de dire et combien l'expression verbale est complexe mais fondamentale pour trouver sa place au sein de la société. Ce mémoire donne la place à l'**objet référentiel de l'échange** verbal décrit par le docteur Le Huche et ouvre la réflexion sur les difficultés de choix parmi les diverses prises en charge du bégaiement.

Mots Clefs :

- Bégaiement
- Désir de dire
- Communication
- Langage
- Groupes de parole
- OREV